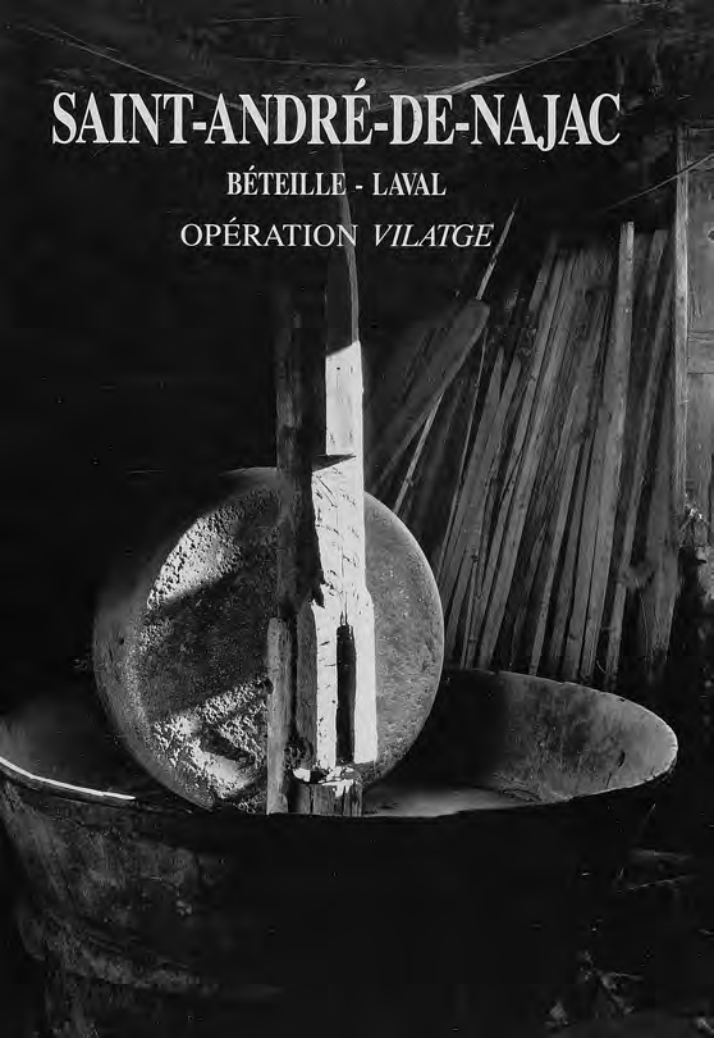


SAINT-ANDRÉ-DE-NAJAC

BÉTEILLE - LAVAL

OPÉRATION *VILATGE*



Photos de couverture :

- *Lo vertelh de la Planca*. Actionné par les eaux vives de la *Serena*, il écrasait les pommes et les noix des coteaux de *Sent-Andriu*.

- Un *esquilon* chargé de symboles... Fabriqué à *Rodés*, capitale du Rouergue, il a été trouvé dans une des trois rivières de *Sent-Andriu* et appartenait sans doute à quelque mule de *moli-nièr*. Conservé dans une famille de tradition républicaine, il est orné de rameaux bénits offerts par une voisine pratiquante. C'est un symbole de la tradition, de la tolérance et de l'esprit de *Sent-Andriu* que l'on retrouve dans ce livre.

SAINT-ANDRÉ-DE-NAJAC

BÉTEILLE - LAVAL

OPÉRATION *VILATGE*

Christian-Pierre BEDEL

et les habitants de Saint-André-de-Najac

Le mot du Maire

Lorsque le C.A.L.E.R., organisme culturel départemental, nous a proposé de mener à *Sent-Andriu* une opération *Vilatge*, la municipalité a accepté de jouer le jeu. Tout ce qui permet d'animer et de promouvoir le patrimoine culturel d'une petite commune rurale comme la nôtre ne pouvait qu'intéresser un maire et son conseil municipal, par ailleurs très sensibles à la présentation du projet faite par M. Bedel. C'est ainsi que nous nous sommes engagés aux côtés de l'école dirigée par Mme Déléris et des associations de la commune dans une opération dont le succès a dépassé nos espérances.

Je me réjouis avec mes collègues du conseil municipal de l'excellent accueil que nos concitoyens ont réservé à l'animateur du C.A.L.E.R. et à ses collaborateurs. Je remercie l'école, c'est-à-dire les enseignants, les élèves, les parents d'élèves, M. le curé Laumond, les membres du cercle des Anciens et leurs représentants, Mme Falguières et M. Roumagnac, le comité des fêtes et son président M. Hugounet, la société de chasse présidée par M. Dalet, l'association sportive animée par M. Hibert. Nous nous félicitons du très grand succès qu'a connu la *velhada* de novembre 1988 auprès de l'ensemble de la population. Grâce aux témoignages confiés par nos Anciens aux enfants de l'école ou à l'enquêteur, grâce à la contribution personnelle de certains d'entre-eux lors de cette soirée mémorable, je pense notamment avec émotion à la prestation de notre regretté Léopold Couronne, grâce enfin aux délicieuses pâtisseries traditionnelles préparées par nos mères de familles, nous nous sommes retrouvés dans l'ambiance chaleureuse de nos veillées d'antan.

Ce sentiment est partagé par l'ensemble de la population de *Sent-Andriu* qui a souscrit massivement pour l'édition de ce livre et de la cassette qui l'accompagne. Cet ouvrage est le reflet de notre mémoire retrouvée. Il nous permettra de transmettre à nos descendants un peu de nous-même comme a su si bien le faire notre ami Achille Arnal avant de nous quitter, dans sa centième année...

Tous ces riches moments, nous les avons vécus dans la langue de notre enfance, l'occitan, et c'est en occitan que je conclus en souhaitant : *longa vida a Sent-Andriu, als Sent-Andriunòls, als Betelhòls e als Lavalhòls !*

André LAGARRIGUE

A Achille ARNAL †
1889-1989

Avant-propos

Au cours de l'automne 1988, la commune de *Sent-Andriu-de-Najac* a bénéficié, comme celle de *Valhorlas* en 1986, d'une opération d'animation ayant pour but de mettre en valeur le patrimoine ethnographique local avec la participation de l'ensemble de la population. Cette animation, proposée par le C.A.L.E.R., service culturel départemental mis à la disposition des municipalités et des associations par le Conseil général de l'Aveyron, s'est déroulée sur deux mois : octobre et novembre. Elle a pu être menée à bien grâce à la participation active de l'école publique, du cercle des Anciens, de la municipalité de M. Lagarrigue, de M. le curé, du comité des fêtes, des associations sportive et de chasse et de tous les habitants que Christian-Pierre Bedel a pu rencontrer au cours des enquêtes sur le terrain et des réunions publiques.

Ce livre n'est pas à proprement parler un ouvrage d'ethnographie ; faute de temps, il n'était guère possible de se livrer à des enquêtes approfondies. Mais on y trouve des témoignages authentiques et en nombre suffisant pour que les anciens puissent expliquer aux jeunes générations — documents à l'appui — ce que fut le Rouergue occitan du début du XX^e siècle. Le chercheur y relèvera des éléments d'information dignes d'intérêt sur notre vieille civilisation rurale. Grâce à la cassette réalisée en collaboration avec le Groupement de recherche ethnomusicologique en Midi-Pyrénées, la parole d'oc, toujours vivante en Rouergue, résonnera encore dans nos *ostals*.

Parce que les habitants de *Sent-Andriu* n'ont pas hésité à confier leurs souvenirs dans ce qui fut leur première langue, parce qu'ils ont prêté généreusement leurs documents de famille et leurs objets, parce qu'ils ont soutenu l'opération en venant nombreux aux réunions et à la *velhada*, parce que enfin, ils ont souscrit massivement, il fallait réaliser ce livre et cette cassette. L'auteur s'est efforcé de mettre en ordre et de restituer l'ensemble de la matière recueillie. S'il ne lui a pas été possible de rencontrer toutes les familles de *Sent-Andriu*, la plupart d'entre-elles et la quasi-totalité des hameaux de la commune sont représentés dans cet ouvrage qui est le reflet de cette opération.

N.B. : On lira dans ces pages l'explication de l'origine de beaucoup de noms de lieux donnée à partir des travaux de Dausat, Rostaing, Nègre et Nouvel. Il ne s'agit parfois que d'hypothèses émises par les chercheurs ou l'auteur.

Dans le cadre de l'opération *Vilatge*, André Bories, Lucette Larman, Moïse Roumagnac, Hubert Pezet et Honoré Blanc ont élaboré à partir du questionnaire de l'Atlas linguistique de France un lexique de l'occitan parlé à *Sent-Andriu*. Ce sont des extraits de ce travail qui figurent dans ce livre.

Lo país

Le pays

Sent-Andriu-en-Najagués

païs occitan

La commune de *Sent-Andriu-de-Najac* se trouve au cœur de l'espace occitan, dans la zone d'influence toulousaine, sur le canton de Najac.

La Tolsaniá e lo Najagués

Najac a été longtemps le centre des intérêts *tolsans* en *Roergue*, face aux prétentions aquitaines, auvergnates ou méditerranéennes. Le nom du *mas de Tolsanas* aux portes de *Sent-Andriu* n'est-il pas symbolique ? On se trouve au nord de la "Provincia tolosana", de la *tèrra mondina*, des *païses tolsans* ou de la *Tolsaniá*. Plus précisément aux confins de trois antiques provinces : *Roergue*, *Albigés*, *Carcin*, dans un pays que commandait *lo castèl de Najac*, *lo Najagués*.

Nous sommes ici à l'extrémité de la basse marche de ce Rouergue, qui faisait partie autrefois de la *Guiena*, héritage de l'*Aquitania*, et qui formait avec le *Carcin* la Généralité de Haute-Guyenne. C'est un territoire frontalier puisque au-delà du *Viaur* qui le borde au sud, on entre en *Albigés*, dans la Généralité du Haut-Languedoc. La ville de Najac, capitale d'un bailliage puis d'une viguerie (justice) dont le ressort s'étendit un temps sur plus de quatre-vingt communautés réparties entre *Viaur*, *Avairon* et *Boneta*, était dotée d'un consulat. Pour certaines attributions ce *cossolat* exerçait ses compétences au-delà des limites du *castèl* et de la paroisse. Les *cossols* ne manquaient pas d'intervenir à l'occasion sur le territoire de *St-Andriu*.

Les 2 510 ha de la commune actuelle sont limitrophes des départements du Tarn et du Tarn-et-Garonne, et la proximité de l'*Albigés* explique certaines particularités de l'occitan parlé à *Sent-Andriu*.

La lenga

Les "patois" rouergats appartiennent à la famille languedocienne. La langue d'oc a ses règles graphiques propres. La plupart ont été fixées dès le Moyen Age avant que l'influence du français ne vienne contaminer l'écriture occitane. Cette graphie, dite classique, donne à notre langue une cohérence historique plus forte et une dimension géographique plus étendue que la graphie française patoisante. Pour bien prononcer l'occitan du pays il est donc utile de connaître quelques règles de lecture très simples.



Lo sagèl del cossolat de Najac.

Per legir l'occitan de Roergue

— Prononciation des voyelles :

- **a** prend un son voisin de o à la fin des mots : **ala** / “alo” / aile et parfois dans les mots : **campana** / “campono” / cloche
- **e** = é : **rafe** / “rafé” / radis
- **è** = è : **mèl** / “mèl” / miel
- **i** diphtongue si associé à une voyelle : **rei** / “rey” / roi, **païsser** / païssé / paître
- **o** = ou : **rol** / “roul” / tronc
- **ò** = o ouvert : **gòrp** / “gorp” / corbeau
- **u** diphtongue et prend le son “ou” si après une voyelle : **brau** / “braou” / taureau, **seu** / “seou” / sien, **riu** / “riou” / ruisseau, **uòu** / “uouu” / œuf

— Prononciation des consonnes : elles sont toutes prononcées en finale sauf **n** et **r** : **cantar** / “canta” / chanter

- **b** devient p devant l : **estable** / “estaplé” / étable ; devient parfois “m” à l’initiale devant une voyelle : **bocin** / “moussi” / morceau
- **g** se prononce ts devant e et i : **ginèst** / “tsinèst” / genêt, **roge** / “routsé” / rouge
- **ch** = tch / ts : **agachar** / regarder
- **j** se prononce ts devant les voyelles : **se jaire** / “se tsairé” / se coucher
- **l** = se prononce parfois “r” roulé à Sent-Andriu (rhotacisme) : **sal** / “sar” / sel. Se prononce doublé s’il est précédé d’un “t” : **espatla** / “espallo” / épaule, **rotlar** / “roullar” / rouler
- **m** se prononce n en finale : **partem** / “partenn” / nous partons
- **n** ne se prononce pas en finale : **bon** / “bou”. On entend le son n s’il est suivi d’une autre consonne : **dent** / “dènn”
- **p** devient parfois “t” en finale : **esclòp** / “esclot” / sabot
- **r** très roulé, presque “l”
- **s** chuintant, presque “ch”
- **v** = b : **vaca** / “baco” / vache

Ce rapide tour d’horizon des règles de lecture tient compte de certaines particularités de l’occitan parlé à Saint-André dont il convient cependant de préciser davantage les traits caractéristiques.

L’occitan de Sent-Andriu

L’occitan de *Sent-Andriu* se rattache aux parlars du Rouergue et du Haut-Quercy par le traitement des finales *an* (*man*, *pan*, *deman*) en o au lieu de a. Mais il subit des influences de l’Albigeois comme le rhotacisme, c’est-à-dire le traitement de la finale l en r. Cette particularité est cependant instable. Un même locuteur pour un même mot prononcé deux fois dans la même phrase peut parfois utiliser les deux formes et il est souvent difficile de distinguer le passage du l au r. C’est pourquoi on trouvera, dans les transcriptions des témoignages recueillis, des notations tantôt avec *r*, tantôt avec *l* et parfois avec les deux : *l/r*.

L’autre particularité de *Sent-Andriu* c’est le traitement de la syllabe finale verbale au pluriel de la troisième personne de l’imparfait. Alors qu’en *Najagués* on prononce très souvent “ioou” pour *fasián*, *volián*... à *Sent-Andriu* on prononce “iou” en accentuant sur le i. Telles sont les principales remarques que l’on peut faire pour compléter ce qui a été écrit pour la graphie générale.

Le pays est ainsi situé géographiquement et culturellement, mais il reste à le décrire au travers de ses paysages (relief et infrastructures).

Un país de puèges, de costals e de ribièiras

Le territoire de la commune de *Sent-Andriu* est clairement délimité par trois rivières qui entaillent les contreforts de la vieille pénéplaine du Massif-Central. Il s'étend sur une sorte de plateau incliné vers l'ouest qui culmine à 433 m au sud-est de *Sent-Andriu*, et qui est ceinturé de hameaux dont les altitudes varient de 320 m (*La Sarriá*) à 380 m (*La Severiá*). La toponymie indique que ce plateau se présente comme un ensemble de sommets (*puèges*, *sucs*), de dépressions (*combas*), de replats (*planòls*), et qu'il est entaillé de vallées (*vals*) aux versants plus ou moins abrupts (*costals*).

Los puègs e los sucs

Le mot *puèg* que l'on écrit "puech" en graphie francisée désigne un sommet aplani. Le grec "podion" (scène, plateau), a donné le latin "podium", d'où "podio" qui a évolué en vieil occitan à *poïd*, *poig* pour se stabiliser en Rouergue sous la forme *puèg* et parfois *pèg* comme dans *Bèl Pèg* (sommet vaste ou élevé : *bèl* = grand).

<i>Lo puèg</i>	(Le Puech)	le sommet aplani
<i>Puèg bosquet</i>	(Bousquet)	petit bois
<i>Puèg de la bòria</i>	(de la Borie)	de la ferme
<i>Puèg del cerièis</i>	(de Serieys)	du cerisier
<i>Puèg freg</i>	(Frech)	froid
<i>Puèg Martin</i>	(Marty)	Martin
<i>Puèg mejan</i>	(Meja)	median

C'est l'oronyme le plus répandu puisqu'il désigne la forme dominante du relief, mais il existe aussi d'autres termes pour désigner des modèles différents qui rompent l'uniformité des *puèges*. Ces mots sont les plus anciens de notre langue. On trouve ainsi *lo suc* et *lo sèrre* dont l'origine remonte au néolithique, il y a plus de quatre mille ans, lorsque nos lointains ancêtres venus du Proche-Orient et des régions ouralo-altaïques se sont installés en *Najagués*. Ainsi, le mot *suc*, qui désigne un sommet arrondi, est un terme d'origine ouralo-altaïque qui a donné l'occitan *assucar*, assommer.

<i>Bòsc del suc</i>	(Bois du Suc)	bois du sommet
<i>Lo suc</i>	(Le Suc)	sommet arrondi
<i>Suc dels traucs</i> (?)	(Suc des Traux)	le sommet des trous (?)
<i>Lo suquet</i>	(Le Suquet)	le petit sommet
<i>Lo suquièr</i>	(Le Suquier)	

Le mot *sèrra* qui veut dire montagne allongée est d'origine méditerranéenne. On le retrouve peut-être à *Sent-Andriu* dans *La Sarriá* (La Sarrie). Enfin, toujours pour les sommets on peut citer *La Crinca* (La Crinque) mot venant sans doute du latin "crinus" et qui veut dire crête ou cime. Mais sur les *puèges* il existe aussi des formes planes ou des dépressions ayant l'aspect de replats et de cuvettes aux dimensions variables.

versant sud : *l'adrech*
versant nord : *l'iversenc*
grimper : *escarar*

Los planòls e las combas

Les replats, type de relief intermédiaire entre les hauteurs et les creux, sont souvent situés sur la périphérie des *puèges* à la limite de la rupture de pente. Les termes de *planòl* (Le Planol) et de *planòla* (La Planole) ont été formés à partir du latin “planu” et du suffixe occitan *òl/a* à valeur diminutive ou comparative.

Les dépressions plus ou moins vastes que l’on trouve sur les hauteurs sont appelées *combas*, d’un mot d’origine celtique qui signifie vallée.

<i>La comba</i>	(La Combe)	vallée, cuvette, dépression
<i>Lo combal</i>	(Le Combal)	<i>al</i> , comparatif
<i>Lo combalon</i>	(Le Combalou)	
<i>La comba de Guilhon</i>	(La Combe de Guilhou)	diminutif de <i>Guilhem</i> ou <i>Gui</i> (?)
<i>Comba negra</i>	(Combenègre)	noire, sombre
<i>Las combas</i>	(Les Combes)	
<i>Combeta</i>	(Combette)	diminutif féminin <i>eta</i>
<i>Las combetas</i>	(Les Combettes)	petit(s) vallon(s)

Certaines de ces dépressions peuvent être marécageuses et former des *molencs* (Le Moulenc). Entre sommets et vallées, le relief intermédiaire est formé de pentes, appelées *tèrmes*, *travèrses*, ou *costals*.

Los tèrmes o travèrses

Travèrs (Le Travers) du latin “transversus” désigne plus particulièrement le penchant du *costal* ou une forte pente, alors que le mot de *terme*, du latin “termen, termus” n’en désigne parfois que la base. Mais aujourd’hui on utilise souvent les trois mots indifféremment, et sur le cadastre c’est celui de *còsta/costal* (du latin “costa”) qui est le plus fréquent.

<i>La còsta</i>	(La Coste)	la côte, le côteau
<i>Las còstas</i>	(Les Costes)	les côteaux
<i>Costal megierà</i>	(Coustal Megies)	côteau à mi-fruits (?), médian (?), mitoyen (?)
<i>Lo costalon</i>	(Le Coustalou)	<i>on</i> : diminutif occitan
<i>Los costalons</i>	(Les Coustalous)	pluriel
<i>Los costardivós</i>	(Les Coustardiboux)	<i>costal/r</i> de... (?) ou <i>tardivós</i> : tardif (?)

Ces pentes sont ravinées par les eaux de pluie qui forment des *igas* et sont parcourues de nombreux ruisseaux, *los rius*.



Un país de ròc e d'aiga (Photo : Dominique Alibert)

Las igas e los rius

En occitan le ravin se dit *vaur* ou *vabre*, d'un mot gaulois ayant le même sens, mais le terme d'*iga* (ravin, fondrière) semble plus ancien. A *Sent-Andriu* on le retrouve dans l'*iga de l'amèra* ou *la mèra* (?) (Ligue de Lamère). Mais l'hydronyme le plus répandu est celui de *riu*, d'origine latine.

<i>Lo riu</i>	(Le Riou)	le ruisseau
<i>La riòla/riala</i>	(La Riòle)	argile, ruisseau (?)
<i>Lo rialon</i>	(Le Rialou)	<i>al + on</i>
<i>Lo riu forc</i>	(Rieufourg)	ruisseau à deux bras
<i>Riu sec</i>	(Riou sec)	ruisseau sec
<i>Lo rivatel</i>	(Le Ritabel)	petit ruisseau

Les ruisseaux qui creusent parfois des défilés appelés *clusèls* (Le Cluzel) s'écoulent vers les vallées qui encerclent *Sent-Andriu*.

Las ribièiras e las vals

Les deux mots de *ribièira* et de *val* peuvent servir à désigner la vallée, mais ils ont aussi chacun leur sens spécifique. Le terme de *val* que l'on retrouve dans le nom du village de *La Val* (Laval), du latin "vallis", signifie à la fois val et vallée. Le dérivé *valada* a un sens plus large puisqu'il englobe toute l'étendue de la vallée. Le terme de *ribièira* (La Rivière) désigne aussi bien le cours d'eau que ses rives, ou encore la plaine d'écoulement.

Les noms de rivière sont en général très anciens parce que l'eau, source de vie, était recherchée, mais aussi parce que les rivières étaient des axes de pénétration. *Sent-Andriu, país de las tres ribièiras*, offre ainsi trois hydronymes intéressants : *Avairon, Serena* et *Viaur*.

<i>Avairon</i>	(L'Aveyron)	dérivé occitan de : "ab" + "var" (eau en gaulois)
<i>Serena</i>	(La Serène)	radical hydronymique pré-indo-européen "ser"
<i>Viaur</i>	(Le Viaur)	hypothèse pré-indo- européenne : vi-ar- auris ; hypothèse latine : via-auri, voie- de l'or (?)

profonde : *plonda*
un ruisseau : *un riu, un rivatèl*
il nage : *nada*
noyé : *negat*
gouffre : *lo gorp*
patauger : *patsicar*
claire : *canda*



Paulette Massot, née Cluzel
en 1923 à Saint-André.

Ainsi des *puèges* aux *ribièiras*, les noms de lieux rendent-ils compte de la morphologie de *Sent-Andriu*. Mais le paysage et la toponymie témoignent aussi des efforts déployés par des générations de rouergats pour s'adapter à leur milieu et développer les infrastructures nécessaires. Habitat et voies de communication se sont intégrés dans un paysage qui inspira l'abbé Bessou un jour d'hiver, sous la neige :

*La nèu !... Vesètz la nèu que tomba e s'escampilha :
Los eissams de l'ivèrn, de fleccas e de flòcs,
Se galòpan dins l'aire e dançan la quadrilha,
La borrèia, lo rebeliu, la farandilha...
Milanta de milions de mosquilhs totes blancs.*

*Tomba, tomba d'amont coma de flòcs de lana ;
Tomba, tomba... lo truc de l'Uta s'emblanquís,
S'emblanquís Lo Costilh, Lo Mas Nòu, La Cabana,
Sent Andriu e La Val, lo valon et la plana,
La Folhada, Lunac, Flausins... tot lo país.*

*Et totjorn, e totjorn, de nonent, la nèu tomba,
De nonent, de nonent, dins lo meteís lençòl,
Tòt se pèrd, un airal s'afonça e l'autre bomba,
La tèrra se rescond, pus de puèg, pus de comba
Ni d'òrt, ni de camin, ni de cort, ni de sòl.*

*Tomba, nèu, bèla nèu, siás polida, supèrba,
E faràs trabalhar la dalha e lo volam.
Jos ton mantèl lo blat s'abriga e se consèrva,
Reviscolas la gleva e i fas butar l'èrba,
E balhas a las fonts pro d'aiga per tot l'an.*

d'après J. Besson (*Bagateletas*, 1903), transcription de *Cantalausa*, poème dit lors de la *velhada* de l'opération *Vilatge* par Mme Paulette Massot.

Il fait très chaud : *fa escaramaci*
le ciel se couvre : *lo cèl s'acatonís*
une éclaircie : *una soletxada*
le vent du nord : *lo vent negre*
le vent du sud : *lo vent bas*
vent du sud/vent d'est : *l'auta*
orage : *nivol/ada*
il tonne : *trona*
un éclair : *un liuç*
embourbé : *embolidonat*
le brouillard : *los fumses*
la gelée blanche : *l'arbièira*
le grésil : *la granissa*
la giboulée : *una gibornada*
froid : *freg*
je tremble, je suis transi : *tremoli*

Un país bastit

Les déterminants de l'habitat sont nombreux. Ils peuvent être d'ordre géographique (géologie, exposition), historique (politique, religieux, stratégique) ou économique (terroirs, chemins). Mais le facteur le plus important reste la présence de l'eau en quantité suffisante.

Las fonts

Les sources étaient très souvent aménagées, même lorsque elles se trouvaient à l'écart des zones habitées. C'est pourquoi le mot *font* du latin "fontis" peut avoir aussi le sens de fontaine. En fait l'occitan dispose du mot *grifol* pour désigner les fontaines construites mais ce peut être aussi le houx (Le Griffoul), *lo grifolás* (Le Griffoulas). On trouve également le mot *teron* d'origine méditerranéenne (Le Théron). Le terme de *font* est le plus répandu :

<i>La font</i>	(La Font)	la source, la fontaine
<i>Font fau</i>	(Fon Fau)	hêtre
<i>Font bassa</i>	(Font Basse)	
<i>Font freja</i>	(Fonfrege)	froide
<i>Font lobal</i>	(Fonloubal)	<i>lobal</i> (?), pierraille (de "lup", radical méditerranéen)
<i>Font bona</i>	(Font Bonne)	
<i>Font fresca</i>	(Font Fresco)	fraîche
<i>Font grandon</i>	(Font Grandou)	
<i>La fonteta</i>	(La Fontette)	diminutif <i>eta</i> , petite source
<i>Font vièlha</i>	(Fontvieille)	

Les sources sont parfois captées pour alimenter un puits, *lo potz*.



La font.



Las cercas pour récupérer los ferrats, qui se sont décrochés au fond du potz.

Lo potz e lo posatièr

Les puits étaient recherchés au moyen de la baguette de coudrier et creusés sur les indications du *posatièr*. Une profession toujours présente à *Sent-Andriu* où demeure le fils et successeur de l'ancien puisatier, qui creuse encore des puits dans la région. Le mot *potz*, du latin "puteu", se retrouve sur le cadastre dans "Le Poux" et peut-être dans "La Poujade" pour *posada* (eau puisée), mais ce dernier nom pourrait être plutôt l'occitan *pojada* qui signifie montée, ou encore pays des *puègs*. Aux sources et aux puits sont en général associées des réserves pour abreuver le bétail ou faire la lessive, comme le *lavador* (Le Lavadou), le lavoir. Ces différents points d'eau peuvent être alimentés ou drainés au moyen d'une *canòla* (La Canole).

C'est donc en tenant compte de l'implantation des points d'eau que s'est mis en place un habitat, autrefois dense, aujourd'hui en partie abandonné, tantôt isolé, tantôt groupé.



Lo potz de la bòria e de l'ostal.



Lo potz del mas de la Bocariá.



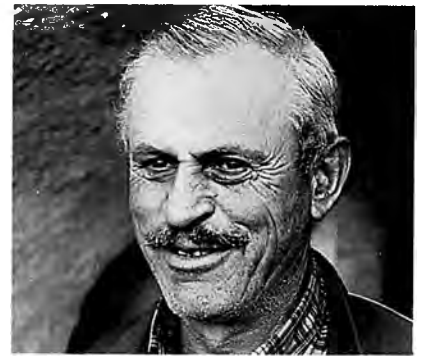
Los naucs abeuradors.

Los escarts

L'habitat isolé constituait l'exception, car pour des raisons démographiques, stratégiques et économiques, il se concentrait sur les sites les plus favorables. A *Sent-Andriu* cependant, il pouvait y avoir des constructions isolées dont la fonction n'était pas forcément résidentielle. Il y avait des constructions à usage agricole, professionnel ou communautaire. Aujourd'hui beaucoup de ces constructions sont ruinées et prennent le nom de *casals*, du latin "casa" qui veut dire maison (Les Cazals). En fait le mot désignait de petites maisons très modestes et prenait le sens de ruines lorsqu'il était assorti du suffixe *aca* : une *casalaca*.

"Una *casalaca* es un vièlh ostal que val pas gaire." (N.D.)

Le nom occitan de la maison, *ostal*, du latin "hospitale" peut devenir nom de lieu lorsqu'il est isolé. Ainsi à la sortie de *Betelha*, on trouve l'*ostal de Jòrdi* (Loustal de Jordy). L'*ostal*, la maisonnette, a donné "Loustalou" sur le cadastre. Certaines professions vivaient dans les lieux écartés près de leurs sources d'approvisionnement. Tel était le cas des *boscatièrs* et surtout des *carbonièrs* (Les Carbonniers), du latin "carbonis". Mais il y avait aussi ceux que l'on condamnait à vivre à l'écart pour des raisons prophylactiques : les lépreux ou *ladres*, contraints de vivre dans une maladrerie isolée. Dans les écarts, il y avait également des constructions à usage agricole qui pouvaient être habitées, *las cabanas* et *las barracas*. Les *cabanas* (Cabanes) (?), du latin "capanna" sont souvent de petites maisons de vigne ou de petites granges. Avec les *barracas*, elles sont parfois à l'origine de *mases*, comme celui de La Baraque sur la route qui va de *Sent-Andriu* à *La Guepia*. Ces hameaux constituent la forme d'habitat la plus répandue sur la commune.



Norbert Délérís, né en 1927 à Bêteille.



Cabana, barraca, ostalon ?

Los mases

Certains *mases* ont pu être autrefois des *bòrias* isolées et d'anciens domaines ont pu devenir des *masatges de bòrias*, c'est-à-dire des hameaux regroupant plusieurs fermes. Tel semble avoir été le cas de la *Bòria de Roergue* (La Borie de Rouergue) qui fut à une époque un véritable *vilatge* et dont le nom au singulier laisse supposer l'existence d'un ancien domaine. Le mot *Roergue* est ici particulièrement significatif puisque la *Bòria* était, et demeure, assise sur un *puèg* dominant l'*Albigès*, et donc le *Lengadòc*, situés au-delà du *Viaur*. *Bòria* vient du latin "bovaria" qui signifie étable à bœufs. Les anciens domaines isolés étaient la propriété de notables (*La Sarriá*) ou de paysans aisés appelés *pagès* comme par exemple *Lo Gorgon* ou *Borbon de l'Olm* (l'Homp). Aujourd'hui certaines grosses fermes sont d'anciens *mases* dépeuplés. Le terme de *mas* a une origine historique franque. Il vient du latin "mansu" utilisé pour désigner les terres attribuées aux colons pendant le Haut Moyen Age, par démembrement de la "villa" gallo-romaine. La plupart des hameaux semblent s'être développés sur des sites favorables du point de vue économique car on les trouve surtout en bordure des *puègs* à la limite de la rupture de pente afin, semble-t-il, de mieux tirer parti de terroirs complémentaires, *lo planòl e los costals* :

"Totes al cap dels cotèus... A Pradinas i a de gròsses ostals. A l'Èrp es çò mèmes. N'i a un autre a çò de Font Lobal/r, a Canabral, amai a Betelha enlà n'i aviá de bèlas bòrias." (A.L.)



André Lagarrigue, ancien maire de Saint-André, né en 1922 à Sanvensa.

Le terme de *mas*, d'usage général dans le relevé de tailles de 1488, est cependant assez rare sur le cadastre moderne et correspond parfois à des lieux aujourd'hui dépeuplés.

<i>Mas del riu</i>	(Mas del Riou)	mas du ruisseau
<i>Mas negre</i>	(Mas Negre)	mas noir, sombre
<i>Mas vièlh</i>	(Mas Vièl)	mas vieux
<i>Lo maset</i>	(Le Mazet)	le petit hameau
<i>Lo capmas</i>	(Le Cammas)	ferme ou maison dominante du mas

Souvent les *bòrias* ou les *mases* ont pris le nom d'une famille auquel ont été ajoutés les suffixes occitans d'origine gréco-latine *ariá* ou *iá* à valeur collective. Cependant certains toponymes peuvent avoir été formés à partir d'éléments concrets tirés de l'environnement matériel ou juridique qui sont parfois à l'origine de noms de famille devenus noms de lieux par adjonction de suffixe.

<i>La bocariá</i>	(La Boucarie)	<i>bocal/r</i> terrains entre deux ruisseaux
<i>La bordariá</i>	(La Bourderie)	<i>bordièr</i> , fermier (?)
<i>La combariá</i>	(La Combarie)	
<i>Las capelaniá</i>	(la Capelanie)	chapellenie
<i>La g(r)angetariá</i>	(La G(r)angetterie)	
<i>La Marcelariá</i>	(La Marsellerie)	Marcel
<i>La mejaniá</i>	(La Mejanie)	<i>mejan</i> , moyen, milieu, mitoyen
<i>La pendariá</i>	(La Pendarie)	<i>penda</i> , pente
<i>La regaudiá</i>	(La Rigaudie)	Rigaud, lieu ensoleillé ou prénom germanique (?)
<i>La Severiá</i>	(La Scverie)	Severus, nom latin + <i>iá</i> (?)
<i>La pradelariá</i>	(La Pradellerie)	<i>pradel</i> , petit pré

La pratique qui consiste à désigner une *bòria* ou un *mas* par adjonction du suffixe *iá* au nom de famille est très répandue en *Albigés*. Le *mas* se présente en général comme un ensemble d'exploitations agricoles dont l'habitat est groupé. Il devient *vilatge* dès lors qu'il dispose d'une population assez nombreuse pour justifier la construction d'infrastructures collectives (*glèisa*, *escòla*, *comuna*), et pour permettre le développement d'une certaine activité artisanale et commerciale : *fabre*, *esclopièr*, *rodièr*, *espicièr*, *mercats*, *fièiras*...

Los vilatges

La comuna de Sent-Andriu regroupait deux *parròquias* dont chacune avait pour chef-lieu un *vilatge* : *Sent-Andriu* et *Betelha*. Mais il y avait également une annexe desservant deux *mases* faisant figure de *vilatges* : *La Val* et *La Bòria*. L'église annexe était à *La Val* avec lo *cementèri* et une école. Et à *la Bòria de Roergue* il y avait deux écoles et des artisans. Le nom de *Sent-Andriu* est orthographié sur des actes anciens "Sanct Andrian" au Moyen Age ou "Sent Andrieu" par la suite. La graphie *Sent-Andriu* est plus conforme à la prononciation occitane moderne. Le village s'appelait *Sent-Andriu-de-la-Val* ou *Sent-Andriu-de-Bar*, (archives ecclésiastiques) et la très anticléricale Révolution le rebaptisa du joli nom de Mont-le-Viaur. Pour *Betelha* les hypothèses toponymiques reposent sur des noms de personnes gaulois ou germaniques. Ainsi, le linguiste A. Dauzat donne-t-il pour origine d'un nom de lieu semblable situé en Quercy (Betaille) le nom d'homme gaulois Bittalius. Pour d'autres noms de villes commençant par "Bet", il donne les noms germaniques de "Bedo, Bettó".

L'habitat était desservi par un réseau de chemins allant du sentier à la voie carrossable.



(Collection Mme Portes.)

Compte tenu de la dispersion des *mases* et de la position stratégique de *Sent-Andriu* à la frontière de deux provinces sur la route qui mène de *Lengadòc en Auvergne*, le réseau des *camins* était important et la présence de trois rivières posait le problème du franchissement.

Los camins

Le tracé et le type des voies de communication a pu varier en fonction des époques selon l'évolution des besoins et des techniques. Le mot *camín* d'origine gauloise peut désigner toutes sortes de chemins mais des termes spécifiques existent pour distinguer les différents types de voies. Ainsi, le chemin le plus archaïque, le sentier, s'appelle-t-il "*camín de pè*" dans un acte occitan relatif à *Sent-Andriu* et daté de 1510. On dit également : *lo vial, viòl*, du latin "via". Viennent ensuite les *camins* praticables par des charrettes rustiques (*carris*), dont la vocation est essentiellement agricole. Ces chemins sont alors appelés *carrals*, mot formé sur le radical d'origine méditerranéenne "kar/gar" qui signifie dur ou pierre. On le retrouve dans *las carrals* et *jos la carral* (Las Carrals, Sous la Carral). Enfin, on trouve les voies carrossables construites pour les communications vers l'extérieur comme le *camín grand* (le chemin grand), grande voie royale ouverte sur les crêtes au XVIII^e siècle et qui partage encore aujourd'hui la commune en deux parties selon un axe S-O/N-E entre *La Guepia* et *La Folhada*. Ce *camín grand* était balisé comme l'indique le toponyme *Lo potèu* (Le Poteau) et peut-être aussi celui de la *bola blanca* (La Boule Blanche) puisque en occitan le mot *bola* désigne une borne. Outre ce balisage administratif, tous les croisements étaient marqués d'une croix dont les principales existent encore au *camín grand de Sent-Andriu* ou à la *Crotz roja*, (la Croix Grande, la Croix Rouge). Pour construire et entretenir ces chemins, les corvées de l'Ancien Régime avaient été remplacées par un système d'imposition en nature, *las jornadas*, dont on pouvait se libérer par un versement en espèces :

"Autres còps caliá far las jornadas. Lo camín duscas a la crotz aval, l'ai tote impèirat. Cada ivèrn anavi cercar de pèiras a la teulièira. N'anèvem cercar de tombarelats." (E.D.)



La crotz granda, à la croisée du camín grand.



Ernest Dalet, né en 1897 à Saint-André.



Lo camín grand a la Crotz Granda de Sent-Andriu.
(Collection Mme Portes.)

le raccourci : *l'acorchin*
sentier : *vial/viòl*
un raidillon : *un rapaton/el*
la rue : *la carrèira*
la rigole : *la besal/r*
le fossé : *lo valat*

Les chemins devaient parfois franchir l'une des trois rivières qui encerclent la commune sur la quasi totalité de son périmètre.

Los ponts

Le mode de franchissement des cours d'eau le plus anciennement pratiqué est le passage à gué. Certains de ces gués, appelés ici *ga*, du latin "vadu", ont été aménagés pour faciliter le passage à sec. Des pierres, espacées pour permettre l'écoulement de l'eau, ont été disposées à intervalles raisonnables pour assurer le passage des piétons. Les plots pouvaient être reliés par une planche formant une passerelle qu'on appelle *planca* en occitan (du latin "planca"). C'est d'ailleurs le nom que l'on donne parfois au *Molinet* sur la *Serena* (Le Moulinet) dit *Molin de la Planca* (La Planque).

Il était fréquent que le site des moulins soit un point de franchissement puisqu'on y venait de partout et que la *calçada* ou *paissièira* pouvait être utilisée à cet effet. Il y avait d'ailleurs une autre *planca*, au *Molin del Boscal* :

"Èra una planca en boès. De traules amb de pòsses e a cada inundacion fotiá lo camp." (L.C.)

L'instabilité du système de la passerelle conduisit tout naturellement à la construction de ponts en dur. Il s'agissait le plus souvent de petits ponts appelés *pontet* ou *pontal*, du latin "pons, pontis". On retrouve d'ailleurs le toponyme de *Pontal* sur la rive droite de la *Serena* à hauteur du moulin situé au-dessous du *Pradel*.

Tel est donc le paysage de *Sent-Andriu* envisagé de façon globale au travers des données les plus stables, et les plus facilement perceptibles que sont le relief et les infrastructures. Mais ce paysage est conditionné par deux éléments fondamentaux : *lo ròc* et *l'aiga* dont l'omniprésence se traduit par de nombreux toponymes.



Louis Cadène, né en 1929
au Bouscal de Saint-André.

Un país de ròcs e d'aiga

Sent-Andriu, c'est d'abord un socle rocheux en grande partie recouvert de terre, et dont les flancs sont parcourus de ruisseaux qui alimentent les rivières qui l'entourent. La roche est essentiellement constituée de granite (*pèira grisa*) et de schistes (*pèira bruna*, *pèira mòrta*) avec une minéralisation importante caractéristique du *Najagués*.

Los ròcs e las minas

Le *ròc* est omniprésent, comme en témoigne la douzaine de toponymes dérivés que conserve le cadastre. Le mot *ròc*, *ròca* au féminin, vient d'une racine "rocca" d'origine méditerranéenne, c'est-à-dire préhistorique.

<i>Lo ròc</i>	(Le Roc)	le rocher
<i>Ròc de(l) fraisse</i>	(de Fraysse)	du frêne ou de Fraïsse
<i>Ròc de l'olm (?)</i>	(de l'Homme)	de l'ormeau (?)
<i>Ròc de la tria (?)</i>	(de la Trie/Latrie)	
<i>Ròc de Mathà</i>	(de Matha)	de Mathias (?)
<i>La ròca</i>	(La Roque)	le rocher
<i>Ròca plana</i>	(Roqueplane)	rocher plat
<i>Ròca talhada</i>	(Roquetaillade)	roche taillée
<i>Lo rocam</i>	(Le Roucan)	grosse roche, rochers
<i>Lo rocàs</i>	(Le Roucas)	gros rocher
<i>Rocassós</i>	(Roucassous)	rocheux ?
<i>Lo rocon</i>	(Le Roucou)	petit rocher

Il existe d'autres radicaux pré-indo-européens qui évoquent la dureté de la pierre et que l'on retrouve dans les toponymes occitans de *Sent-Andriu*. C'est ainsi que le radical "kant" d'origine méditerranéenne se retrouve dans *Cantagrel* et *Cantarana* (Cantagrel, Canterane). Il ne s'agit pas du verbe *cantar*, ni de *grelh*, ni de *rana*. Il s'agit d'un lieu rocheux comme en témoignent les mots *canton*, *cantonada* ou *Cantal*. De plus le radical gr/kr, de même origine, a un sens analogue. On le retrouve dans *gresa*, *lo gres* (Le Grès) et peut être aussi dans *Granolhet* (Granouillet). Sous-sol rocheux donc, dans lequel sont encaissés des filons minéralisés. Il y eût d'ailleurs une mine à *Pradinas* comme semble l'attester le nom du *riu de la mina*. *Mina* (La Mine) est un mot d'origine gauloise qui a pour équivalent *cròsa*, *bauma*... La minéralogie de *Pradinas* fait état de chalcoppyrite, de malachite et de pyrite, c'est-à-dire essentiellement de minerai de cuivre. Mais le *ròc* était aussi abondamment exploité comme carrière pour les matériaux de construction : *las pèiras e los teules*.



Marie-Louise Palazié, née en 1910 à Lunac.



Moïse Roumagnac, né en 1921 à Canabral fut *peirièr*. Il a traduit quelques-uns des mots et des expressions du bâtiment proposés par l'Atlas linguistique de France :

étayer : *píjar*
 un étau : *una píja*
 sans cela, il s'écroulait : *san-t-aquò polinava*
 les fondations : *las pevasons*
 la chaux : *de cauç*

le butoir : *lo çaça-ròda*
 linteau : *lindar*
 seuil : *solierà*



Los utisses del peirièr.

La pèira grisa : porte avec arc de décharge et *fenestron* faisant fonction de chambre de décharge.

(Photo Dominique Alibert.)

Peirièrs e teulièrs

Les noms qui évoquent la pierre sont nombreux à *Sent-Andriu*, ainsi le mot *cairon* (Le Cayrou) désigne-t-il un tas de pierres ou une cabane en pierres. Quant au mot *pèira*, il est venu du fond des âges au travers du grec et du latin "petra".

<i>Perèiròl</i>	(Pereyrol)	double suffixe collectif : "ariu" et "eolu"
<i>Lo perèiral</i>	(Le Pereyral)	terrain pierreux
<i>Pèiràs</i>	(Peyrax)	grosse pierre
<i>Pèira blanca</i>	(Peyre Blaque)	Pierre blanche
<i>Pèira Fairard (?)</i>	(Peyre Fayrard/Ferrar)	
<i>Las peirugas</i>	(Les Peyrugues)	lieu pierreux ou empierré

Le lieu où sont entassés les éclats de pierre de taille s'appelle le *peirugal* et le tailleur de pierres s'appelle *lo peirièr*.

Lo peirièr

La pierre de taille servait essentiellement à construire les angles des maisons (*cantonadas*), les encadrements des portes et fenêtres. Les *peirièrs* travaillaient *al prètzfach*, c'est-à-dire au forfait ou à la journée. Ils se transportaient avec leur outillage là où il y avait du travail mais ils exploitaient aussi quelques terres.

"Èra peirièr de son mestier autres còps e la memé èra coseira. Anavan a la jornada, mès sonhavan qualquas bèstias mai que mai." (M.-L.P.)



Lo teulièr

Lo teulièr représente un métier très caractéristique de *Sent-Andriu*. Tout le *Najagués* a entendu parler de la *teulièira* (La Tuilière) d'où l'on extrayait la *Sent-Andriuna*. Les *teulièrs* de *Sent-Andriu* allaient couvrir *los ostalses, las granjas, las fenials* et *los cloquièrs* du *Najagués*, depuis *Lunac* jusqu'à *Parisòt* :

“Lo meu paire èra teulièr. Sent-Andriu, aici, es totjorn estat lo país dels teulièrs. N'i a totjorn ajut... Trasián de teulas ancianas, las teulas fachas amb de pèiras aquí, la leusa”. (A.P.)

Le métier de *teulièr*, comme celui de *peirièr*, était itinérant et il ne fallait pas avoir peur des brigands ni des revenants :

“Èra teulièr aquel òme, fasiá totas las teuladas. Avia fach lo cloquièr de Tisac. Alara totjorn i disián :

— *As pas peur quand tòrnas coma aquí tard, lo ser ?*

— *Ò, ai pas peur, degús me panarà pas res, pòrti pas la jornada !”* (F.B.-H.)

A côté des métiers du *ròc* et de la *pèira* il y avait aussi un métier qui tirait parti de l'autre élément de base, *l'aiga*, c'était celui de *molinièr*.



Aimé Palazié, né en 1933 à La Borie de Rouergue.



Fernande Blanc, née Hugounet en 1912 à Saint-André.



La *Sent-Andriuna*



Los *utisses* del *teulièr*.



Raymond Hugounet, couvreur, né en 1926 à Saint-André.



Sergue Hugounet, son fils, pérennise la tradition *dels teulièrs* de *Sent-Andriu*.

chaumière : *clujada*
couvrir ou découvrir une chaumière : *clujar, declujar*
le toit : *la teulada*
la tuile canal : *lo teule canal/r*
la tuile plate : *la teula*
poser des tuiles : *teular*
la lauze : *la lausa, lo teuràs*
la faîtière, la crête du toit : *la brisca*
la rive : *la techada*
la gènoise, les corbeaux : *los bosquets*
le chéneau : *la canal*
la lucarne : *la veiriá*

Los molins e los molinièrs

Les moulins de *Sent-Andriu* étaient surtout situés sur le *Viaur* et la *Serena*, mais il y en a eu aussi sur l'Aveyron, notamment à Saint-Cambrasy.

Los molins

Les *molins* (du latin “*molinu*”), ne sont pas forcément des moulins à eau, il y a pu y avoir autrefois des *mòlas*, (du latin “*mola*”) actionnées par la force humaine ou animale. La toponymie en a conservé la trace.

<i>Lo molin (al pont de la Garda)</i>	(le Moulin)	le moulin
<i>La mòla</i>	(La Mole, La Molle)	la meule
<i>Lo molin del boscal</i>	(Moulin de Bouscal)	le moulin du bois (<i>bòsc</i> + suffixe comparatif <i>al</i>)
<i>Lo molinet</i>	(Le Moulinet)	le petit moulin

Jérôme Saurel, descendant des *molinièrs de La Planca*, a recensé quelques moulins sur les anciens cadastres :

1617 : — *La Rigaudiá* : Pierre Traynier dit Perlic, *molinièr*, une meule brusquière (de *brusquière* : pain bis, méteil).

— *La Marceleriá* : Mestre Jean Cirou, deux meules courantes et moulin drapier.

— *Lo Molinet* : Jehan Cadena.

— *Lo Boscal*.

1840 : *Trelh de la Sarriá* : il s'agit probablement d'un pressoir situé sur la rive gauche de la Sérène légèrement en amont du Pontal.

Aux moulins mentionnés sur le cadastre ou sur la carte d'état-major, il faut ajouter deux moulins situés sur les rives opposées mais utilisés par les gens de *Sent-Andriu* : *Lo Pontal* et *La Granitié*.

Lo molin de la Granitié se trouve sur la rive gauche du *Viaur* en face de *La Val*. On y allait moudre du grain et des châtaignes avec un char à bœufs que l'on faisait traverser sur un bac.

“*Los portavan al molinièr de l'autre costat. I aviá un batèu que saltava las vacas e lo carri.*” (F.G.)

D'ailleurs presque tous les meuniers avaient une barque. L'autre moulin extérieur fréquenté par les gens de *Sent-Andriu* était celui du *Pontal* sur la *Serena*. Comme à la *Granitié* on venait y moudre du grain, mais aussi des *castanhas secas*, *los rufòls*, pour la grande joie des enfants du *molinièr*.

“*Portavan de castanhas per las mòure, de rufòls qu'apelavan. Preniam un planponh de farina e nos anàvem rescondre, manjàvem e apèi anàvem beure a la Serena.*” (R.A.-M.)

Et bien sûr tous les *molinièrs* et leurs enfants étaient de sacrés *pescaires* :

“*Mèmes que qualche còps tarissiam, per anar metre quicòm, per trapar las truitas.*” (R.A.-M.)

Mais on prenait soin de séparer les meules qui n'auraient pas manqué, en tournant à vide, d'enflammer la trémie, le moulin et la maison :

“*Mon paure paire levava las mòlas si que non auriam metut lo fuòc a l'ostal.*” (R.A.-M.)



Jérôme Saurel, né en 1965.



Fernand Ginestet, née en 1915 à *La Ribieira de La Val*.



Raymonde Alaux, née Mercadier en 1911 au moulin du Pontal.

Il y avait à *Sent-Andriu* un moulin à vocation industrielle que l'on appelait *la fabrica*, mais le seul moulin qui n'ait cessé de fonctionner est celui du *Molinet* sur la *Serena*. Il est encore tenu en état par Jean-Pierre Rigal, né en 1960. *Lo Molinet*, appelé souvent *lo molin de La Planca*, est très ancien puisque le nom est mentionné en 1488. Il comprenait plusieurs meules, (*mòla, vertelh*), des pressoirs (*truèlhs*) et une scie hydraulique (*rèsse*). *Le molin* est alimenté par une réserve d'eau, la *paissèira*, retenue par une chaussée appelée aussi *calçada*. C'est le fonds du *molin*, et il faut la nettoyer, l'entretenir et la réparer régulièrement. Pour cela on la vidange par une rigole ménagée à sa base : *l'escampador*. De la *paissèira* l'eau est acheminée vers le *molin* par un chenal appelé *besal*, muni lui aussi d'un *escampador*. Le sable récupéré lors du nettoyage sert aux réparations, ou pouvait être vendu. Lorsqu'une inondation emportait la *paissèira*, la perte était considérable pour le *molinièr*, et devenait dramatique quand il y avait une nombreuse famille à nourrir :

*"La mamà m'esperava, èra malauta, e lo papà li venguèt dire :
— Diá la Serena nos a presa la calçada !
Èra al mes de janvièr."* (A.T.-R.)

La *besal* alimente, au travers d'une ou plusieurs vanes commandées depuis l'intérieur du moulin, de puissants jets d'eau orientés par des rigoles afin de faire tourner la roue horizontale, *lo rodet*, asservie à la meule tournante par un axe vertical. Les anciens *rodets* étaient faits en bois taillé dans la masse, mais peu à peu on a équipé ces moulins de *rodets* métalliques.

Pour utiliser la *molinada*, c'est-à-dire l'eau lâchée pour moudre, il y avait autrefois un second moulin construit plus en aval après le pont sur la *Serena*.

"Avián dos molins. N'avián un amont, e avián lo molin bas, aval, aprèp lo pont de la Bruïèra. Quand avián dubèrt amont, anavan duèrbe aval a-n-aquel molin aquí al dejós del pont de la Serena. I aviá una outra paissèira, una outra cauçada". (M.C.)



Alfonsette Tranier, née Rigal en 1927 à La Planque.



Moïse Caussanel, né en 1912 à La Sageta.



Les molinièrs faisaient souvent office de passeurs car ils possédaient une barque pour l'entretien de la *paissèira*, pour la *pesca* ou la *passejada*.
(Collection famille Rigal.)



Lo cavalon o papiòla, la pala farinièira e l'entremièja.



Le moulin avec la potence pour lever les meules lorsqu'on procède au rhabillage.

Avant que les agriculteurs ne soient équipés de moulins électriques, ils venaient au moulin porter leur grain, mais il était fréquent autrefois de voir les *molinièrs* faire leur tournée avec une mule attelée :

“Soi estat sovent a La Planca amb la cavala. Se moliá pas coma ara. Me rapèli, quand èri pichon, passavan de molinièrs : lo molinièr del Pontal e lo molinièr del Boscal. Amb un mulet e una carreta.” (M.-C.L.)

Au *Molinet* les clients venaient de partout, même des communes voisines :

“Venián de la Prada, de Najac, de Pradinas bravament, de la Sarriá, del Pradel, de Betelha, de la Bòria. Los gròsses avián de molins mès los autres venián mòdre”. (A.T.-R.)

En plus du grain on y venait aussi pour faire moudre les *rufòls* :

“Anavi mòdre al molin de la Planca amb de castanhas qu’amassàvem, los rufòlrs”. (F.B.)

On y allait également pour utiliser les pressoirs à cidre et pour faire de l’huile de noix ou de graines :

“E apèi de citra bravament, amb lo vertelh, mèmes lo colzà en trenta-nòu, mès las noses atanben.” (A.T.-R.)

L’équipement était complété par une scie hydraulique :

“Dejós i aviá una ressega que fasiá monta-davala.” (M.T.)

Depuis plus d’un siècle c’est la même famille Rigal, qui fait fonctionner le *Molinet* dont elle est toujours propriétaire et dont elle a su conserver l’essentiel des équipements.

Los molinièrs

Chaque *molinièr* avait sa personnalité. Pierre-Jean-Antoine Rigal né en 1849 à l’*Òlm de Solatges* (dit *Rigalhon* ?) fut un grand ami de *Besson* dont il semble avoir partagé à la fois les idées conservatrices et le goût pour l’écriture occitane. Comme témoignage de cette connivence, *lo molinièr* a laissé une complainte en occitan sur l’air de *Fualdès*, relatant



Maximin-Camille Loupias, né en 1904 à Bêteille.



Fernand Barthe, né à 1918 à La Bocariá.



Maurice Tranier, né en 1923 à La Pujade.



Los molinièrs de La Planca. (Collection famille Rigal.)



L'abbé Bessou était un habitué du *Molinet* ou *Molin de La Planca*. Il puisa une partie de son inspiration auprès de la famille de Pierre-Jean-Antoine Rigal dont Jean-Pierre Rigal né en 1960 à *La Planca* est l'héritier direct.

un accident dont fut victime *l'abat*, sur le retour d'une noce à Trabessac. Les curés de *Sent-Andriu*, invités, y étaient allés avec un très bon cheval, d'un trot *destricat* :

"N'an una bèla montura / Un chaval de vesadum / Que cada cent n'i a pas un."

A la fin du repas, le poète est un peu gai car on a bu à sa santé :

"En trinquent a la santat / Del poëta plan vesat."

Mais il doit partir :

"Lo chaval acivadat / Sul moment es atalat."

L'équipage s'en va dans un nuage de poussière :

"Coma'n liuç per la nivol / De la posca sul passatge."

En chemin on fait la course avec *lo rotlièr de Bortomiu*, mais,

"Jos La Folhada, un mastís se'n va pels pès,"

effrayant le cheval qui prend le mors aux dents :

"Pren la volada, amb los mòrs a las dents / Tot s'aboca al cap del pont / E lo curè tot redond / Dins un estat lamentable / M'aparèis tot abimat / Sul vicari preservat."

Les témoins portent secours et appellent :

"Cridon sul pont de la Cadena. / Lo còr gròs, los èlhs marrits"

provoquant un bel élan de solidarité :

"Aquò es l'aimable pastor / Que n'i a pas un de melhor / ... De pertot a son secors / Accoron amb de licors."

Et tout rentre dans l'ordre par la grâce divine.

"... Mès nòstre sénher en sa gràcia / Nos a facha la favor / De li rendre sa vigor / ... Après aver plan patit."

Chose curieuse en cette fin du XIX^e siècle, il semble que l'on ait fait le procès du chien ayant causé l'accident. Survivance médiévale ou simple effet de style ?

"Al barri de la Carestia / Lo lendeman sièt penjat / Tan lèu que sièt condemnat."

Mais dans l'affaire, il y a un autre coupable, le *rotlièr* libre-penseur que l'ami de *Besson* met en garde :

"A la fin cridam enquèra / Al rotlièr libre pensur / Que se trufa del malur / Quand n'es pas dins la misèra : Nos risèm pas del vesin / Nòstra part es pel camin."

Le texte est rédigé "Au bord de la Sereine" en date du 26 mars 1899, et dédié "à Monsieur Justin Bessou, curé de Saint-André", avec ces mots :

"Veuillez agréer l'hommage de la conclusion ci-après, de la plainte sur votre accident :

Las filhetas dempièi canton / Al lavador de jol pont / De Bertrand e de Ramon / La complenta que tant vanton / E las cançons del libron / De l'aimable trobador."

avec en marge cette note :

"Pastre de Mejalanon, velha sus ton tropèl'."

Les moulins constituaient des équipements lourds qui permettaient la transformation d'une partie de la production agricole : céréales, fruits, bois. Cette production est elle même conséquence et condition du paysage de *Sent-Andriu* puisqu'il a fallu aménager l'espace cultivable pour tirer le meilleur parti possible du monde végétal et animal.

Un país de bòsces, de pradas e de camps

Depuis un demi siècle, le paysage agricole de *Sent-Andriu* s'est beaucoup transformé. Les *costals* ont été abandonnés, les *puèges* ont été défri-chés, amendés et remembrés. Mais on peut retrouver l'ancienne desti-nation des terres et deviner leur évolution par une simple lecture des noms de lieux ou en questionnant les anciens. Un regard sur la carte géologique permet de constater que certains terrains étaient favorables au développement d'exploitations agricoles et que d'autres au contraire ont dû être créés ou conquis au fil des générations. Les noms de lieux rappellent tantôt leur nature primitive (*bòsces, landas, boigas...*) tantôt leur structure et l'affectation agricole passée (*pèças, camps, pradas, vinhas...*).

Las tèrras

Les grosses fermes de *Betelha* et *Bèl Pèg* ont pu se développer grâce à la présence de lits d'argiles à gravier, mais des terrains jugés aujourd'hui fertiles grâce aux amendements, aux engrais et à la mécanisation étaient souvent en friche autrefois (*landas, èrms, boigas*). Inversement des sols rocailleux étaient autrefois transformés en terres cultivables grâce à un patient travail d'épierreage et de terrassage (*paredons...*).

De la landa al essart

De la terre inculte (*landa*) à la terre nettoyée (*essart*), il peut y avoir des situations intermédiaires : *èrm, boiga*.

La *landa*, qui désigne une étendue inculte, est un nom de lieu qui vient du celte "lano", plaine.

<i>La landa</i>	(La Lande)	la lande
<i>Lo landàs</i>	(Le Landas)	la grande lande
<i>Lo landasson</i>	(Le Landassous)	la petite lande, mauvaise
<i>La landa de l'oratòri</i>	(La Lande de Louratory)	la lande de l'oratoire

La *landa* apparaît comme une dégradation de la forêt primitive alors que l'*èrm* semble avoir été un lieu provisoirement abandonné et laissé en friche. L'*èrm* vient d'"eremu", d'un mot grec désignant un lieu inculte.

<i>L'èrm</i>	(L'Hèrm)	prononcé <i>l'èrp</i>
<i>L'ermet</i>	(L'Hermet)	petite friche + dimi- nutif <i>et</i>

Lorsqu'un espace inculte est défriché, il devient une *boiga* puis un *issart*.

Las boigas

Le mot *boiga* (Bouygue, La Bouygue) ou *bosiga* qui désigne une friche formée de taillis que l'on exploite pour la dégager, vient du gaulois "bodica" qui a le sens de défricher. Et quand le terrain a été défriché (*deboigat*), on le nettoie.

Los issarts

On brûle les abattis et on prépare la mise en culture par sarclage. Le mot *eissart* / *issart* (Lissart Grand) vient du latin "sartu" qui signifie sarclé et il désigne une terre ou un bois nouvellement défrichés.

Une fois la terre débarrassée du couvert végétal primitif, il restait souvent un terrain rocailleux qu'il fallait épierrier et qu'on appelait *parrana*.

De las parranas a las devesas

Le radical pré-indo-européen "par" qui signifie pierre se retrouve dans *parrana* (La Parrane) qui désigne soit un mauvais terrain pierreux soit un terrain gagné sur la pierraille ou encore un jardin clos (*parran*). Autrefois, on n'hésitait pas à transporter de la terre sur les parcelles situées à proximité de l'*ostal* ou de la *bòria* pour en améliorer les rendements et en faciliter la culture :

"Al Ròc de Mathà sèm sul ròc. Curavi los valats de Sent-Andriu, l'ivèrn amb los buòus de mon paire e de mon fraire per portar la tèrra aici sus aquels ròcs." (E.D.)

Avec les grosses pierres récupérées pour dégager le terrain, on édifiait des clôtures, *clauses*. Des murettes de soutènement, *los paredons* (Les Paredous) permettaient de former les terrasses sur les *costals*. C'est le latin "paries" qui a donné l'occitan *paret*, *paredon*, et c'est un autre mot latin "clausu" qui a donné l'occitan *claus* pour désigner les enclos dont les clôtures étaient autrefois réalisées avec les pierres du champ. On le retrouve à *Sent-Andriu* dans *lo claus* et *lo claus de la Sarriá* (Le Claux, Claux de Sarrie). Le x final écrit par le scribe est là pour maintenir le son s final prononcé en occitan mais pas en français. Quant au couple de voyelles *au*, il devait être diphtongué naturellement autrefois. *Besson* a d'ailleurs conservé cette diphtongue au lieu d'écrire "aou". Lorsque la clôture était en bois on l'appelait une *palenca* (Les Palenques). Le droit de clôture est un phénomène relativement récent, apparu au Moyen Age pour protéger les cultures contre les vagabondages des animaux. C'est à cette époque que s'est généralisé le droit de mettre certains espaces (bois, jachères, prés) en défens. Ces parcelles où auparavant le droit de pacage était libre prirent le nom de *devés* ou de *devesa* (La Devèze), du latin "defensu".

Landes défrichées, terrasses et enclos ont déterminé des espaces agricoles porteurs d'un couvert végétal diversifié et évolutif : *los bòsces*, *los verdièrs*, *las pradas*, *los camps* et *los òrts*.

la "sagne" : *lo sanhàs*
la "devèze" *la devesa*
la cour commune : *lo codèrc*
le terrain commun : *lo communal*
l'espace commun : *lo pàtus*
une haie vive : *un bartàs*
la borne : *la bola*
le tertre : *lo randal*
le talus : *lo tap*
la barrière : *la cleda*

Los bòscs, los aures e las fruchas

La forêt primitive a disparu depuis fort longtemps mais il y a toujours eu des bois et il en reste encore beaucoup surtout sur les *travèrs* abandonnés. Les essences sont nombreuses qu'il s'agisse d'espèces sauvages ou de variétés cultivées comme les *fruchièrs*.

Los bòscs

Le mot occitan *bòsc*, semble venir du germanique "bosk", plutôt que du latin "boscu". Le cadastre porte souvent "bois" en français mais les anciens disent toujours *lo bòsc*.

<i>Lo bòsc</i>	(Le Bosc)	le bois
<i>Bòsc de La Val</i>	(Bosc de Laval)	
<i>Bòsc de Marra</i>	(de Marre)	
<i>Bòsc Dijon (?)</i>	(Dijon)	
<i>Bòsc del codèrc</i>	(du Couderc)	courtil, pacage
<i>Bòsc del suc</i>	(du Suc)	
<i>Bòsc megier</i>	(Bois Mejié)	à mi-fruits, médian, mitoyen
<i>Bòsc de la Ròsa</i>	(Bosc de la Rose)	de Rose (?)
<i>Bòc escur</i>	(Bosc Escur)	bois obscur, sombre boqueteau, massif de plantes à fleurs

Le terme de *boscal* avec le sens de massif d'arbustes évoque l'étage de végétation que l'on trouve au dessous du bois, les taillis et les buissons au dessous desquels on trouve diverses plantes comme les bruyères.

Lo talhadís e los boisson

En occitan une coupe de bois se dit *talha* ou *talhada* (Les Taillades). Les repousses après une coupe forment des taillis appelés *talhadís* (Le Tailladis). Les taillis sous bois sont souvent composés de *grifols* (houx) et de *boisses* (buis). C'est le latin "busca" du grec "pusco" qui a donné *bois*. Un terrain couvert de *bois* s'appelle une *boissiera* (Les Bouyssières).

Le mot *boisson* que l'on retrouve dans *boissonàs* qui veut dire gros buisson (le Bouyssounas) vient peut être de *bois*, ou du pluriel de la racine germanique de *bòsc*, "busky".

L'étage inférieur de la végétation forestière est majoritairement représenté, sur les terrains froids du ségala, par la bruyère. *Bruc*, *burga*, du celtique "bruco" (Le Bru) a donné le *burgairàs*, lieu couvert de bruyères (Le Burgayras, Le Burgeyras). Le passage de *bruga* à *burga* est classique, c'est une métathèse ou inversion comme dans *cambra* / *cramba*, *cabra* / *craba*...

Enfin les taillis peuvent être des ronciers appelés *romegasses*, ou *romiguièras* (La Roumiguière) du latin "rumice", en occitan, *romec* (ronce).

L'étage supérieur de la végétation est constitué d'arbres qui donnent parfois leur nom au bois dont ils représentent l'essence dominante, mais il y a aussi des arbres isolés.

champignon : *mossaron*
morille : *meliora*
coulemelle : *miquel/renca*
orange : *domengal/r*
vesce de loup : *lofa*
saugue : *sàlvia*
tussilage : *pè-polit*
fougère : *farièra/farièda*
renoncule : *lampauta*
jonc : *jonca*
fourré : *botigàs*
buisson : *boisson*
ronce : *romec*
mûres : *amboras*
églantier : *grata-cuol, arenquièr*
prunellier : *boisson negre*
noisetier : *auglanièr*
amande : *emetla*
sureau : *sòt*
moëlle : *miula*
genévrier : *cadre*
buis : *bois*
bruyère : *bruga*
genêt : *ginèst*

Los aures

Les essences qui poussent naturellement ou qui sont plantées se trouvent dans des bois, dans des haies (*bartàs*) ou sont parfois isolées au milieu des champs. Un lieu qui a été planté s'appelle une *plantada* (La Plantade, Les Plantades). Mais il s'agit le plus souvent de plantations de fruitiers (vigne, châtaigniers).

arbre : *aure*
 les racines : *las raices*
 le tronc : *la camba*
 l'enfourchure : *la cròtla*
 les branches : *las bròcas*
 une feuille : *una fèlha*
 un bourgeon : *un borron*
 élaguer : *rebugar*
 hachette : *piasson*
 serpe : *rebuc*
 creux : *cròi*
 verge : *fliuçà*
 cavité : *cròsa*
 petit bois : *boscalhon*
 forêt : *bòsc*
 taillis : *talhadís*
 pin : *pin*
 pomme de pin : *pinha*
 un peuplier : *una pibore, un pibol*
 le chêne : *lo garric*
 le gland : *l'agland*
 la cupule : *lo capelon*
 le tremble : *lo tremol*
 le frêne : *lo fraisse*
 l'aune : *lo vernhe*
 l'orme : *l'olme*
 le saule : *lo sal/rés*
 l'osier : *lo vim*
 le châtaignier : *lo castanhièr*
 la châtaigne : *la castanha*
 chercher les châtaignes : *brugalhar*
 ouvrir une bogue : *despelonar*
 la pince : *las gadafas*
 châtaigneraie : *castanhal/r*
 grillée de châtaignes : *grelada*
 séchoir : *secador*
 la bogue : *lo pelon*
 noix : *nose*
 noyer : *no(gu)jàr*
 coquille : *clòsc*
 cerisier : *cièi, cirièis*
 échelle : *escara*
 pêche : *persega*
 pêcher : *perseguièr*
 guigne : *guina*
 nèfle : *mespora*
 poire : *pera*
 véreuse : *vermenada*
 trognon : *escabilh*
 sauvage : *canin/a*
 âpre : *vispre/a*
 précoce : *aboriu*
 mûr : *madur*
 pourri : *poirit*
 tas : *mont*

<i>Los albars</i>	(Les Albars)	du latin "albarus", peuplier blanc, saule blanc
<i>Lo bèç</i>	(Le Bes)	du celté "bettu", bouleau
<i>La faja</i>	(La Fage)	hêtraie, du latin "fagu", hêtre
<i>Lo fraisse</i>	(Le Fraysse)	du latin "fascinu", frêne
<i>La garrosta</i>	(La Garrouste/La Gar- ouste)	les chênes rabougris, du radical pré-indo- européen, méditerrané- néen, "kar" ou "gar", terrain pierreux
<i>Lo garric</i>	(Le Garric)	le chêne
<i>Las garrigadas</i>	(Les Garrigades)	les pousses, les rejets de chêne
<i>Lo garrigòl</i>	(Le Garrigol)	le jeune chêne
<i>L'olm/om</i>	(L'Homp)	du latin "ulma"
<i>L'ormièra (?)</i>	(Larmière)	l'ormeraie, de <i>olm/om</i> + <i>ièra</i> (suffixe collectif)
<i>L'auseral</i>	(Lauzeral)	l'érable
<i>Lo pibol</i>	(Le Piboul)	le peuplier, du latin "populus"
<i>Los pibolets</i>	(Les Piboulets)	les jeunes peupliers
<i>Lo tremol</i>	(Le Tremoul)	le tremble, du latin "tremulus"
<i>La vaissièra</i>	(La Vayssièra)	la coudraie, du pré- latin pour coudrier, alisier
<i>Lo vernhàs</i>	(Le Vergnas)	du gaulois "verno", aune
<i>La vernhièra</i>	(La Vernière)	l'aunlaie

L'orée du bois peut être *l'aurièra* (Laurière), à moins qu'il ne s'agisse de lauriers. D'autres essences viennent compléter le paysage sylvicole de *Sent-Andriu* auquel il convient d'ajouter l'arboriculture fruitière.

La frucha e los fruchièrs

Quelques toponymes évoquent la présence d'arbres fruitiers au travers de noms de vergers, d'arbres ou de fruits.

<i>La castanhal</i>	(La Castagnal)	la châtaigneraie, du latin "castanea", <i>cas- tanha</i> + <i>al</i>
<i>Cerièis gròs</i>	(Cerieys Gros)	le gros cerisier, du latin, "cerisea", cerise
<i>Lo cereiràs</i>	(Le Sereyras)	le gros cerisier
<i>Gròssa nose</i>	(Grosse Nouze)	grosse noix, du latin "nux"
<i>La guiniá</i>	(La Guinie)	de <i>guina</i> , cerise acide (?)
<i>Mesporairet</i>	(Mespourayret)	de <i>mesporièr</i> , néflier, double suffixe ariu + et
<i>La prunèla</i>	(La Prunelle)	la prune sauvage

Mais les toponymes fruitiers les plus fréquents sont ceux qui se rattachent à la vigne. Le terme de *planton* (Le Plantou) désigne en général une jeune vigne.

<i>Lo vinhâl</i>	(Le Vignal)	le vignoble, suffixe collectif <i>al</i>
<i>Lo vinhâlàs/aràs</i>	(Le Vignaras)	grand vignoble ; <i>alàs</i> , mauvais vignoble, <i>aràs</i> ; la grosse vigne
<i>Lo vinhàs</i>	(Le Vignas)	
<i>Vinha bassa</i>	(Vigne Basse)	
<i>Vinha nauta</i>	(Vigne Haute)	
<i>Las vinhàs</i>	(Les Vignes)	
<i>Lo vinhòt</i>	(Le Vignot)	diminutif <i>òt</i> , <i>òta</i> , petite vigne, vigne jeune
<i>La vinhòta</i>	(La Vignotte)	

Le paysage agricole de *Sent-Andriu* se composait aussi des prairies (*pradas*), des champs cultivés (*campes*) et, près des maisons, des jardins (*òrts*).

Los prats, los camps e los òrts

Aujourd'hui l'élevage est devenu l'activité agricole principale de *Sent-Andriu*, mais même autrefois il avait une place importante dans la polyculture vivrière, et la plupart des exploitations avaient des prés (*prats*) ou des prairies (*las pradas*).

Los prats e las pradas

Le répertoire des noms de lieux de *Sent-Andriu* a conservé une dizaine de noms formés sur le latin "pratu, prata".

<i>La prada</i>	(La Prade)	la prairie, grand pré
<i>Lo pradèl</i>	(Le Pradel)	le petit pré, <i>prat + el</i> (diminutif)
<i>La pradeliariá</i>	(La Pradelarie)	zone de petits prés (?)
<i>Lo pradelon</i>	(Le Pradelou)	tout petit pré, double diminutif <i>et + on</i>
<i>Los pradels</i>	(Les Pradels)	les petits prés
<i>Pradinas</i>	(Pradines)	ensemble de prés
<i>Prat bas</i>	(Prat Bas)	bas pré
<i>Prat long</i>	(Prat Long)	long pré
<i>Prat Maurin</i>	(Prat Maury)	
<i>Lo prat grand</i>	(Le Pré Grand)	le grand pré
<i>La pradal</i>	(La Pradal)	la grande prairie

Les cultures fruitières (châtaignier, pomme, vigne, prune, noix), l'élevage et les cultures spécialisées (chanvre, jardins) occupaient une grande place, mais quelques toponymes indiquent que l'on travaillait aussi la terre pour d'autres productions.

Los camps e los òrts

Quelques noms montrent qu'il y avait un peu partout des champs destinés à toutes sortes de cultures. Par exemple le mot de *cambon* (Le Cambou, Les Cambous) désigne en général des terrains situés dans la boucle d'une rivière et recherchés pour leurs qualités agricoles (fertilité, légèreté). On pense qu'il s'agit d'un nom venant du celte "cambo" mais qui a pu évoluer par attraction à *camps bons*. Les champs étaient parfois désignés par la culture à laquelle ils étaient affectés. Peut-être cultivait-on du *milh* (maïs), du *milhet* (millet) ou de la *milhòca* (sorgho) à la *Milhòca* (La Milhoque), de l'orge (*pomola, paumola*) au *Pomolon* (Pomoulou). On cultivait bien sûr le chanvre, la *cambe*, au *canabal* (Le Canabal), du latin "canabis", d'où vient peut-être aussi le nom de Canabral bien que pour ce hameau, situé sur un rocher, la racine pré-indo-européenne "kan" soit plus probable.

Si le mot *camp* n'est pas représenté sur le cadastre on y trouve cependant deux termes qui indiquent la vocation agricole de diverses parcelles : *las pèças* et *las plaças*.

<i>La pèça de(l) boriat</i> (?)	(Pièce de Bouriât)	champ affermé (?)
<i>La pèça</i>	(La Pesse)	du celte "pettia", champ, pièce de champ partagé
<i>La plaça</i>	(La Place)	du latin "plattea", place publique
<i>Las plaças</i>	(Les Places)	les parcelles
<i>La plaçòla</i> (?)	(La Plaçolle,	òl, suffixe comparatif
<i>lo plaçòl</i>	Le Plaçol)	(diminutif ou péjoratif)

Complétant le monde végétal, il y avait aussi les jardins, *òrts*, que l'on trouvait près des *ostals* et aux abords des *mas*. Le mot *òrt* vient du latin "hortu" et se retrouve à *Sent-Andriu* dans *lo cap de l'òrt* (Cap de Lort) et dans les dérivés *l'ortel*, ou *l'ortonièra* qui devait regrouper plusieurs petits jardins (L'Ourtel, Lourtounière).

Cette description du cadre naturel serait incomplète si elle ne tenait pas compte de la vie animale sauvage telle qu'elle apparaît au travers des témoignages de ses prédateurs, *los caçaires e los pescaires*.

centaurée : *remontaron*
 chardon : *cauçidas*
 trèfle sauvage : *entrefuèlh*
 trèfle incarnat : *fen rotge*
 cuscute : *tinhe*
 ravenelle : *resserbe*
 chiendent : *lo gramp*
 ivraie : *remontadon*
 ortie : *ortric/ortic*
 folle avoine : *coiora*
 lierre : *leuna*
 le semis : *lo semenalièr*
 l'épouvantail : *la paur*
 les petits pois : *los peses*
 le pois chiche : *lo becut*
 écosser : *engrunar*
 haricots à écosser : *cotèls de monjas*
 le céleri : *l'api*
 oignon : *ceba*
 poireau : *pòrre*
 gousse d'ail : *olsa d'alh*
 la betterave : *la bleda*
 l'oscille : *la bineta*
 salade : *ensal/rada*
 laitue : *lachua*
 cresson : *creisselon*
 mâche : *dolceta*
 concombre : *codombre*
 courge : *cotja*
 chou : *caulet*
 le radis : *lo rafe*

Los pèisses e la sauvatgina

Los rius e las ribièiras ont toujours été peuplés de *pèisses*, tout comme *los bòscs, las pradass e los camps* ont abrité une faune sauvage comprenant le gibier à poils et à plumes et la sauvagine.

La sauvatgina e la caça

Paradoxalement, malgré une plus grande densité humaine, le pays était plus giboyeux autrefois. On traquait la sauvagine prédatrice du gibier sans pour autant menacer certaines espèces, aujourd'hui disparues ou en voie de disparition.

La sauvatgina

Pour désigner ces prédateurs, on utilise souvent le nom de *cat* qui englobe aussi bien les chats sauvages, que les genettes (*janeta*) ou les putois (*cat pudre*) :

“Lo cat pudre a la coeta borruda, es coma un brave catàs fòrt”. (R.C.)

On trouvait principalement des genettes, des fouines, des martres, des blaireaux et bien sûr des renards.

“I aviá de janetas, la fèina, la martre, lo rainal e lo tais.” (G.C.)

Ces animaux étaient traqués pour leur fourrure avec des pièges.

“La sauvatgina se caçava amb los fèrs, los tracanards”. (G.C.)

Les fourrures étaient vendues à la foire de la sauvagine à *Rodés* et aujourd'hui encore certaines espèces comme le renard ou la fouine sont assez répandues :

“Lo rainal, la fèina n'i aviá, n'ai vistas d'aquelas. N'i aviá dins las vièlhas cabanas apraquí, o pels bòscs, perdudas. Los Belpèjòls lo sabiu. Èran quauquinses que las trapavan e apèi anavan vendre las pèlsses a Rodés.” (R.C.)

Et quand on tuait un renard on faisait le tour des hameaux pour le montrer et pour collecter des œufs en récompense.



Raoul-Léopold Couronne, né en 1904 au Maset.



Gaston Cayre, né en 1909 à Saint-André.

la belette, l'hermine : *la polida*
l'écureuil grignote : *esquiròl rosiga*
hérisson, fouine : *l'erig, la faina*
le putois, le blaireau : *lo pudis, lo tais*
le lièvre était au gîte : *la lèbre èra al jaç*
le chasseur : *lo caçaire*
se mettre à l'affût : *se mettre a l'espèra*
le collet : *lo sedon*

oiseau : *aucèl*
 effrayer : *espaurugar*
 moineau : *passerat*
 moineau : *passeron*
 dénicher : *deniucar*
 quitter le nid : *franiar*
 poil follet : *borra folatrina*
 cage : *gabia*
 chardonneret : *cardin*
 rouge-gorge : *papaj-roget*
 rossignol : *raussin hòl*
 mésange : *besengue*
 loriot : *auriòl/r*
 pinson : *piuçon*
 étourneau : *mèrlhe de montanha*
 hirondelle : *irondelà*
 alouette : *alauseta*
 huppe : *capusat*
 geai : *gach*
 pic-vert : *pic*
 coucou : *cocut*
 perdreau : *perdiàl*
 compagnie : *clocada*
 pigeon ramier : *favarel*
 pie : *agace*
 corbeau : *gòrp*
 buse : *tartane*
 milan : *falcon ou farcon*
 hibou : *còi*
 chouette : *caveca*



Marius Fabre,
 né en 1903 à La Ribèira de la Bòria.



Los caçaires (Collection famille Délérís).

Toutes les espèces n'ont pas les capacités d'adaptation du renard et parmi les animaux à fourrure qui ont disparu il faut citer la loutre qui hantait autrefois les rivières du pays :

“Parlavan de la loira. Ieu n'ai pas vistas cap. Los pescaires, apraquí : — La loira pòrta perda, fasiu.” (R.C.)

Elles étaient particulièrement nombreuses sur la *Serena*.

“De loiras a la Serena, n'i aviás tantas que voliás” (G.C.)

Mais parmi les animaux sauvages, c'est le gibier qui intéressait surtout le chasseur.

La caça et los caçaires

Le gibier était abondant :

“I aviá de tot. I aviá de lèbres, i aviá de lapins, i aviá de perdigals.” (G.C.)

Le gibier à plumes était aussi abondant que le gibier à poils, notamment les perdreaux :

“... de perdigals, cada cent mèstres, i aviá una companhiá. Duèi es afrós, òm se demanda cossí sèm venguts. L'ivèrn i aviá d'aucèls, i aviá de mèrlhes, de tortes, de grivas...” (F.G.)

Les compagnies de perdreaux semblent avoir été particulièrement nombreuses sur les rives du *Viaur* :

“Lo perdigal ordinari mancava pas. Quand ne vesiatz pas levar quatre o cinc clocadas cada matin !” (M.F.)

Il y avait aussi des cailles mais elles étaient moins nombreuses que les perdreaux :

“De calhes, n'i aviá mai que ara, mès sèm jamai estat dins un coet que n'i aviá”. (G.C.)

On chassait beaucoup d'espèces d'oiseaux pendant l'hiver, gros et petits, y compris le gibier d'eau.

“Se caçavan los aucèls l'ivèrn. I aviá lo bistornèl, lo mèrlhe de montanha qu'apelam, e la becassa n'i aviá qualqunas. I aviá plan maites aucèls pichons coma lo piuçon, n'i aviá de milièrs. Lo rit d'aiga passèt un parelh d'ans que n'i aviá. La pola d'aiga es coma l'aucèl d'aiga, la cal pas manjar tot de seguida. Cal un parelh de jorns.” (G.C.)

Mais il n'y avait ni faisan ni chevreuil :

“I aviá pas de fesans, ni de cabras.” (G.C.)

Le gros gibier était représenté par le sanglier dont la population a pu varier selon les époques :

“I aviá quelques sangliers mès pas tantes coma ara” (G.C.)

La prolifération du sanglier était sensible, pendant certaines périodes comme les guerres, les chasseurs étant au front ou les armes de chasse prohibées :

“De sangliers n'i a tojorn ajut. Son estats passats aquí davant la pòrta, fa un briu !” (R.C.)

La fouine, le renard, le sanglier étaient des nuisibles au même titre que les rapaces.

“La tartana, lo falcon.” (R.C.)

Toute cette faune était chassée par d'inlassables *caçaires* armés d'un fusil à piston, et bien sûr on braconnaît beaucoup :

“Caçavi amb un fusilh a piston.” (R.C.)

Pour chasser le sanglier il fallait charger le fusil avec des chevrotines ou des balles.

“Lo pepé, parèis qu’amb aquel fusilh, los te davalava los sanglièrs. Ara, i metián pas de plomb dedins. I metián una bara un còp èra.” (P.C.)

Mais au pays des trois rivières, les poissons constituent une bonne part de la faune sauvage et *la pesca* se substitue alors à la chasse.

Los pèisses e la pesca

Comme pour la faune sauvage terrestre les anciens constatent une dégradation et une transformation de la faune aquatique.

Los pèisses

Chaque rivière avait un peuplement spécifique. Les différentes espèces étaient inégalement réparties. Sur le Viaur, on trouvait de tout : le chevesne, le barbeau, la truite, le goujon, la vandoise, l’anguille... A *Sent-Andriu* la truite se dit *truita* alors que le mot *trocha* est très répandu en Rouergue et même en *Albigés* :

“A Viaur aici, i a pas que los treans qu’apelan, lo barbèu, lo cabòt, la siège, la sòfia, qualqu’enguilas e qualques truitas. Cada país a sa mòda. Nautres disèm la truita, de l’autre costat a Carmaus vos diràn la trocha”. (M.F.)

Il y avait plus de poissons qu’aujourd’hui :

“Per que n’i aviá de cabòts. Lo barbèu e la truita n’i aviá. De treans n’i aviá bravament mès ara n’i a pas tantes”. (F.G.)

Mais les maladies, la pollution et le repeuplement ont modifié la faune de la rivière où les gardons et les tanches ont fait leur apparition :

“I aviá bravament de sòfias, que n’i a pas coma n’i aviá. Una qualitat aviá atrapada la malautiá, de sièges. De gardons n’i aviá pas, ara n’i a, e de tenques”. (R.A.-M.)

Enfin, les anguilles remontaient le Viaur tout comme l’Aveyron :

“I aviá l’enguila sus Viaur e sus Avairon” (G.B.)

Par contre elles ne remontaient guère la *Serena* où l’on ne trouvait qu’une partie des espèces présentes dans le Viaur et l’Aveyron, c’est-à-dire les truites, les goujons et les chevesnes et quelques barbeaux à l’embouchure :

“Dins la Serena i a de truitas, de cabòts e de tre(g)ans. I a pas qu’aquò. Quauques barbèus dins lo fons, après i aviá un ròc que podián pas montar.” (G.B.)

Il y avait aussi beaucoup d’écrevisses :

“I aviá de tot : de truitas, de tro(g)ans, de cabòts, d’escarbicas en pagalha. E ara i a pas res !” (L.C.)

Ainsi donc chaque rivière avait sa population de poissons adaptée aux conditions hydrologiques. Et pour chaque poisson, selon les saisons il y avait un ou plusieurs types de pêche.



Paul Cayre, né en 1922 à *La Gangetariá*.



Georges Blanquet, né en 1926 à *Cunh*.

goujon : *tre(g)an*
le veron : *la gaidèla*
la vandoise : *la sietja*
anguille, morue : *enguila, merlussa*
écrevisse : *escarbica*
l’hameçon : *lo cròc*
le filet : *lo fiaral*
l’épervier : *l’espervièr*
le verveux : *lo vergat*

La pesca e los pescaires

Certaines techniques étaient prohibées comme la pêche à la main ou à la lampe, d'autres étaient tolérées et réglementées.

Le braconnage était quasi institutionnel :

"Pescavan a la bracona." (F.G.)

C'était le sport favori de la jeunesse et on n'avait pas le sentiment d'être tout à fait dans l'illégalité :

"Segurament que avèm ben braconat quand èri jove. Braconar, braconar, ieu apèli braconar..." (M.F.)

Et la tentation était particulièrement forte pour ceux qui étaient nés et qui vivaient sur la rivière, comme les familles de meuniers, même si l'on prenait la carte de pêche pour se sentir en règle :

"Ai pescat coma un rainal. Ai pescat amb la linna, ai pescat amb la forqueta, ai pescat amb las mans, amb las còrdas, amb lo fialat i anavi tanben. Sèm nascuts sus la Serena, braconàvem, las escarbicas, tot lo diable. Èrem totjorn dins l'aiga. Ieu cada ser, cada ser, mès preniá la carta, òu !" (R.A.-M.)

Les techniques interdites étaient principalement la pêche à la main et la pêche de nuit à la fourchette.

A mans tastas

La pêche à la main était très courante et certains pêcheurs n'hésitaient pas à plonger :

"Se pescava a mans tastas. Cabussavan sus de pèiras e amb la man sarravan lo pèis." (M.-C.L.)

A la limenada

On fabriquait autrefois des torches de paille ou de bois résineux, et avec une fourchette on piquait les barbeaux :

"Autres còps fasiàn amb de brandons de palha e la forqueta. Se pescava lo barbilhon." (M.T.)

Les torches ont été remplacées par des lampes, plus faciles à manier ce qui facilitait d'autant la capture des barbeaux :

"A la limenada, amb une lampà e una forqueta... Lo pèis boja pas amb lo lum. I a pas qu'un pèis que boja pas : lo barbèu. T'i fotiá aquò suls rens." (M.F.)

La fourchette était inefficace sur la *Serena* faute de barbeaux :

"Amb la forqueta aici se fasiá pas. I aviá pas que de cabòts, e lo cabòt, lo putanièr, a la forqueta se daïssa pas plan atrapar. Cal de barbèus. Aici n'i a pas de barbèus !" (L.C.)

La technique de la pêche nocturne était appréciée pour les écrevisses :

"Pescàvem l'escarbica un còp èra amb lo lum la nuèch." (G.B.)

On braconnait aussi avec des nasses appelées ici *vergat*.

Al vergat

Les nasses étaient fabriquées sur place de préférence en osier blanc, sorte de saule qui pousse près de l'eau, préférable à l'osier commun. Mais l'osier commun était également utilisé :

"Lo vergat amb de vims, lo pus ordinari. Tot lo monde aviam pas de vedissas. Nautres aviam de vims, lo paire los fasiá aici." (M.C.)

Avec des pierres disposées en V on barrait le Viaur et à la pointe on plaçait la nasse :

“Lo monde anavan dins l’aiga e se fasiá de barratges sus Viaur. E butavan lo peis aquí dedins. I metián un vergat que fasián en vim, de vedissa. La vedissa èra melhor, èra plantada esprès.” (F.G.)

Ce type de pêche était pratiqué avant la construction du barrage de Pampelonne. La pêche avait lieu pendant l’été, en août et le poisson était rabattu à l’aide d’un filet :

“Abans que se fèssa lo barratge de Pampalòna, alara metiàtz de pèiras d’un costat a l’autre, en poncha, metiàtz un vergat a cima e apèi un fialat, butàvetz. Lo peis anava aquí dedins. Aquò se fasiá l’estiu al mes d’agost.” (M.F.)

On utilisait le blé pour appâter le poisson, surtout les chevesnes et les vandoises, et l’attirer dans la nasse. Pour l’emprisonner, on réglait l’écartement de l’osier :

“Dins lo vergat se metiá de blat a cima. A la dintrada. E cal daissar un costat barrat e un costat dubèrt, quatre dets, pas pus, per daissar lo peis que dintre. Se trapava de cabòts e de sièges.” (M.F.)

La nasse servait aussi pour l’anguille que l’on appâtait avec des résidus de graines à huile, surtout à partir de l’Ascension :

“Las enguilas s’atrapavan tot lo temps lo mes d’agost, lo mes de setembre. Per las enguilas, fasiám de ravas per d’òri. Metiam aquí dins lo vergat e trapàvem las enguilas perquè lo peis pichon i anava e las enguilas i anavan.” (F.G.)

Mais il fallait des nasses très solides :

“Las enguilas tanben i anavan quelques còps, mès pas tròp. Cal un vergat de fèr. Per tan pauc que passe la coeta escarta los vims.” (M.F.)

En fait l’anguille était souvent pêchée avec des cordes :

“Amb las còrdas tanben, aquò s’es totjorn fach.” (F.G.)

Las còrdas

Les cordes étaient de longueur variable selon la largeur du cours d’eau ou la force du lanceur :

“Las cordàs, aquò teniá de la fòrça del tipe.” (M.T.)

Elles étaient munies de gros hameçons (*cròcs*) auxquels étaient accrochés des vers (*vèrps*) :

“Se pescava a las còrdas, sustot amb de vèrps, una còrda de cinc, sièis, nòu o dètz cròcs.” (G.B.)

Le filet (*fialat*) utilisé pour rabattre le poisson vers les nasses servait aussi pour le piéger.

Lo tramalh

Il suffisait de bien placer le filet et de débusquer le poisson en le faisant fuir vers les mailles du filet :

“Lo paure pèra quand aquò l’atrapava aquí l’estiu, que sabiá quauques cabòts, polits, i anava amb lo tramalh, tot simplement. Los fasiá sortir de pels ròcs e pas mai.” (G.B.)

Dans la catégorie des filets, il y a bien sûr l’épervier :

“Ieu aviá d’esparvièrs.” (M.F.)



La bugada a la ribièira : les hommes pêchent a mans tastas les barbèus qui finiront dans la padena amenée pour la circonstance. (Collection famille Bosc-Puechberthy.)



Achille Arnal, né en 1889 à Bèl Pèg.

L'esparvièr

Lorsqu'un riverain voulait s'offrir une friture de goujons, il se servait de préférence de son épervier :

"Lo tro(g)an, amb l'esparvièr." (F.G.)

Mais le goujon faisait l'objet d'une pêche un peu particulière. En période de frai, un sac faisait fonction de nasse ou de filet :

"Ieu me rapèli al mes de mai quand los treans rajolavan, metiá un ceucle amb una saca e fasiá davalat los treans dins aquela saca. E dins una font per los conservar." (R.A.-M.)

Enfin, pour le plaisir on pêchait aussi à la ligne et tout particulièrement à la "volante"

La linna, la volenta

Chacun avait ses préférences en matière d'appâts selon les circonstances. Par exemple pour le chevesne, à la floraison des peupliers :

"Èri un amatur de volenta, caliá cercar lo moment que anava plan. I aviá de jorns, quand las piboles desflorissiu aquí. Ai ajut pescat amb de flors, lo cabòt, del bòrd." (F.G.)

A chaque poisson correspondait une couleur de fleur :

"A la linna cada peis a son daquòs. La siège, i cal una flor blanca, lo cabòt i cal quicòm de negre, lo barbèu se pesca a fons apasturat amb de blat o amb de cambe." (M.F.)

Le chanvre était très apprécié :

"I aviá lo canabon." (F.G.)

Et bien sûr on pêchait aussi à la mouche :

"Pescàvem sustot la truita e apèi l'estiu a la volenta, amb la mosca bolha, la mosca de pel bestial, lo cabòt." (G.B.)

Au total tous les *pescaires* ont le souvenir de pêches quasi miraculeuses, avec ou sans braconnage :

"A la Serena i aviá de peisses en pagalha. Èra mai braconat que ara, mès pas tant pescat." (G.B.)

Et de quelques trophées :

"Ai trapat un barbèu de tres quilòs, ieu. Auriatz dich que trigossavi un pòrc !" (R.A.-M.)

Pour conclure cette évocation de la pêche on retrouve l'abbé Besson dans une anecdote qui nous le montre en drôle de pêcheur :

*"Besson un còp, amb Sesquièiras anguèron pescar, e avián menada una femna d'Albi. E i aviá Panissard, un nommat Tranièr, e alara pescavan. Sesquièra e lo curè èran amb la femna e los paures paisans pescavan... Atrapavan pas de peisses... Anguèron a un pescaire a la cima d'un gorp e li cromptèron de peisses una plena museta. E lo curè fasiá :
— Es una pesca meraculosa aquò !
Èra coquin aquel curè..."* (A.A.)

Afin de compléter cette description de l'environnement de *Sent-Andriu* il faudrait aussi évoquer le monde des insectes, surtout celui des abeilles dont le toponyme *lo bornhon* (Le Bournhou) nous rappelle la présence.

L'Istòria

L'Histoire

De la preistòria a la feudalitat

Les hommes qui ont façonné le paysage de *Sent-Andriu* en ont également fait l'histoire, une histoire qui se confond le plus souvent avec celle du *Najagués* et de la *Tolsaniá*, depuis les origines.

Les traces d'occupation dès la préhistoire, assez nombreuses en *Najagués*, semblent inexistantes sur le territoire de la commune de *Sent-Andriu*. Les racines occitanes de la population ont cependant une origine à la fois pré-indo-européenne (méditerranéens et alpins) et indo-européenne (celtes, latins, germaines).

Même si les témoignages archéologiques font défaut, il est probable que nos ancêtres du néolithique aient franchi le Viaur et l'Aveyron. En tout cas, leurs descendants de l'âge des métaux ont dû le faire puisque la plupart des oronymes (relief) et des hydronymes (eaux) locaux ont une origine pré-indo-européenne. Ces populations, dont une partie du vocabulaire a survécu dans l'occitan moderne, ont subi les invasions indo-européennes de l'âge du fer porteuses de techniques et de langues nouvelles.

Mots d'origine pré-indo-européenne connus à *Sent-Andriu* :

- *assucar* (assommer), de "suc", sommet arrondi,
- *trucar* (frapper), de "truc", dur, sommet.

Los indò-euròpencs

Les peuples dits indo-européens ont une origine orientale commune. Ils ont occupé l'Europe de l'Ouest en vagues successives dont la première fut celle des Celtes.

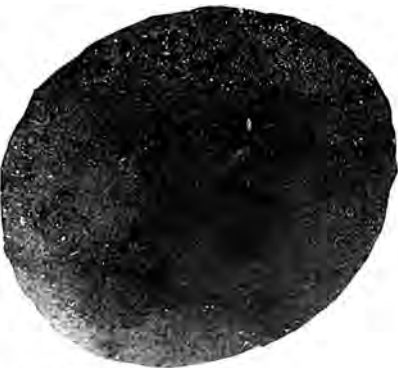
Los Celtas : los Rutenas

La tribu celte qui imposa son autorité sur ce qui allait devenir le Rouergue fut celle des *Rutenas*. Avant la conquête romaine, la frontière de la cité des *Rutenas* s'étendait bien au-delà du Viaur, jusqu'à la vallée du Tarn albigeoise. Une première expansion romaine ramena cette frontière sur le Viaur et c'est peut-être à cette époque que le site de *Còrnauvilhassa* fut fortifié ou remanié une première fois.

En effet, le nom même de ce lieu semble avoir une lointaine origine puisque "corn" signifie hauteur ou escarpement dans les langues les plus anciennes. En gaulois, nom qui désigne les populations celtisées locales, ce mot signifie corne ou pointe. Ce peut être aussi le nom de personne gaulois, Cornos, auquel on a ajouté le latin "villa" puis le suffixe occitan *assa* à valeur augmentative et/ou péjorative. En l'absence



Meule de type gallo-romain trouvée à *La Landa de Betelha*.



Meule gallo-romaine ?



La Val.

de fouilles de structure nous manquons d'informations sur un site auquel semblent se rattacher les plus anciens souvenirs relatifs à l'histoire locale. On peut également déceler une influence celtique dans les noms en *ac* comme *Rossejac* (Roussejac) formés à partir du nom d'un chef gaulois ou du propriétaire d'un domaine auquel on a ajouté le suffixe celté "acos" ou latin "acum" signifiant : domaine de... Le vocabulaire usuel a conservé lui aussi quelques traces de cette influence.

Quelques mots occitans d'origine celté connus à *Sent-Andriu* :

- *broa* : bord
- *clèda* : barrière
- *endarrièras* : étrier de crémaillère
- *endèr* : trépièd
- *rega* : sillon
- *selhon* : planche de labour
- *verquièra* : dot

Mais l'apport culturel et linguistique dominant reste celui des Romains, autre peuple indo-européen dont la civilisation gréco-latine et méditerranéenne a profondément marqué la culture occitane.

Los Latins

Après avoir vaincu l'ultime résistance de nos voisins cadurques, les Romains s'installent et exploitent les mines argentifères du pays rutène. Plusieurs meules de type gallo-romain trouvées sur le territoire de la commune attestent de l'ancienneté de l'occupation du pays. Ces meules ont été trouvées sur des sites désertés depuis longtemps, à l'écart des zones habitées aujourd'hui.

Pendant près d'un demi-millénaire le Rouergue va vivre à l'heure latine et c'est cette longue période d'assimilation gallo-romaine qui explique le caractère très conservateur de l'occitan languedocien par rapport au latin. Caractère qui ne sera guère entamé par la venue des derniers envahisseurs indo-européens : *los Germans*.

Los Germans

Au V^e siècle, le Rouergue fait partie du Royaume wisigoth qui a *Tolosa* pour capitale. Mais au VI^e siècle, les Francs, champions de l'Eglise romaine, chassent les Wisigoths, hérétiques, du Rouergue. On attribue à l'influence germanique les noms de lieux de notre région qui se terminent en *ens*. A Saint-André on trouve quelques-uns de ces noms mais leur origine reste incertaine : *Robertens* (Roubertens), *Robeirens* (Roubeyrens), les *Imolens* (Les Imoulens). Dans *Robertens* cependant on trouve le prénom germanique Robert qui signifie : gloire, célèbre.

Tous ces peuples vont se fondre en une civilisation commune marquée par le christianisme et la romanité.

De la cristianisacion a la feodalitat

La christianisation amorcée sous l'Empire romain va se poursuivre malgré la survivance de traditions païennes, renforçant le rôle de l'Eglise qui apparaît comme l'ultime rempart de la civilisation face à l'anarchie politique et à la barbarie.

Dels pacans als cristians

Pour évangéliser les *pacans*, les missionnaires s'appuient parfois sur leur sens du sacré et ils n'arrivent pas toujours à éradiquer toutes les croyances anciennes. C'est pourquoi certaines traditions votives et certaines légendes ont pu survivre au travers de l'Eglise tant il est vrai que le miraculeux et le merveilleux sont indissociables des grands élans mystiques. Ainsi *La Val* fut autrefois le lieu de pèlerinages thérapeutiques dont on se souvient à peine aujourd'hui :

"Venián per lo mal de ventre" (L.L.)

Mme Elise Cévennes, petite-fille Dintilhac de La Val, née en 1930 se souvient avoir entendu dire que l'eau de la fontaine guérissait le "feu des ardents".

On se souvient du pèlerinage mais assez peu de sa fonction :

"Venián a-s-orar sabi pas per qué a La Val. Sai pas s'èra pas per las fièbres". (M.B.)

"Ieu cresi qu'èra per las dents". (R.A.-M.)

Les légendes faisant allusion aux cultes idolâtres de l'ère païenne sont très répandues en Rouergue, et *Sent-Andriu* ne faisait pas exception. Sous l'influence du texte biblique, l'idole est presque toujours devenue un veau d'or synonyme de trésor. Et bien sûr, cette légende est associée le plus souvent à un site qui fut peuplé aux temps les plus reculés : grotte, château, village ruiné... Ici la tradition situe l'objet tout naturellement à *Còrnavilhassa*.

"Lo ai entendut contar. Lo meu paure òme lo contava un còp que i aviá un vedèl d'aur a la Capeleta." (R.A.-M.)

La construction d'une chapelle sur un tel site n'a donc rien d'extraordinaire et pour mieux asseoir la supériorité de la nouvelle religion, la tradition ne manquait pas d'évoquer ses miracles. Comme par exemple celui, très répandu dans les pays de rivière, relatif à la translation mystérieuse de la statue qui revient toujours à son lieu votif d'origine.

"I aviá mèmes a La Val una vièrje miraculosa qu'èra amont a-n-aquela capèla. Amont, a cima, la Capeleta ! Aquela vièrje pareis que quand fèron la glèisa de La Val, anèron cercar aquela vièrje e i voliá pas demorar. La tornavan totjorn trobar amont. L'anavan quèrre, la fotián aval dins lo ser e lo lendeman matin aviá desaparegut e èra tornada aquí a la capeleta." (G.D.)

Ainsi était assurée la légitimité sacrée d'un lieu d'ancienne dévotion et du christianisme. Et c'est de la fusion des divers éléments ethniques dans le creuset du christianisme que va naître la civilisation romane ou occitane au cours de la période aquitaine.



La capeleta de Còrnavilhassa.



Léa Lacroix, de *La Ribèira*, née en 1922 à Saint-André.



Elise Cévennes, née en 1950.



Marguerite Barthe, de *La Ribèira*, née en 1921.



Gabriel Dega, de *Granolhet*, né en 1915.

L'Aquitania e la feudalitat

Du VII^e au IX^e siècle, le Rouergue va faire partie d'un ensemble politique héritier de "l'Aquitania segunda" des Romains et d'une partie de l'ancien Royaume wisigoth de *Tolosa* : *l'Aquitania*.

L'Aquitania

Véritable principauté parfois érigée en royaume, *l'Aquitania* se veut l'héritière de la romanité. Mais ce bel ensemble sera déstabilisé par la conquête arabe. Selon le légendaire de *La Val* — rédigé par un de ses anciens curé — les Maures auraient occupé à cette époque le site de *Còrnvilhassa*, mais nous ignorons tout des sources qui sont à l'origine de cette affirmation. C'est au cours des trois siècles aquitains que s'est formée la langue romane dont l'occitan moderne est le fidèle héritier et, pendant le siècle qui va suivre la reconquête carolingienne, *l'Aquitania*, forte de son originalité, sera érigée en royaume au profit des successeurs de Charlemagne.

Les Francs ont démantelé les villas gallo-romaines et les ont restructurées en manses dont certains sont peut-être à l'origine de quelques-uns des *mas* de *Sent-Andriu*. Mais la renaissance carolingienne sera suivie par une période de troubles, marquée par le retour de la féodalité.

La feudalitat

Pour faire face à l'insécurité qui naît du désordre on construit des fortifications en bois sur des tertres de terre ou de pierre que l'on appelle des mottes féodales. Souvent on réutilise un ancien oppidum gallo-romain. C'est peut-être le cas de *Còrnvilhassa*, mais aucun document archéologique, aucun texte ne permet de l'affirmer. Cependant malgré ce contexte difficile, le X^e siècle est déjà en terre occitane celui d'un renouveau qui connaîtra son apogée avec la civilisation romane des XI^e et XII^e siècles.

Dels trobadors als iganauds

Le Rouergue, connu de tous les humanistes pour son exceptionnelle richesse en documents occitans, a subi les conséquences politiques et culturelles de la conquête.

La lenga dels trobadors e lo país dels eretges

Du XI^e au XVI^e siècle, le Rouergue a produit de nombreux textes littéraires, juridiques ou administratifs occitans dont une partie importante a pu être conservée.

La période romane est marquée par la *cançon de santa Fe*, les *trobadors*, la *cançon de la Crosada*, les *cartularis*, les *establiments cossolaris*... et autres textes qui illustrent la littérature et l'histoire du *Najagués*. Cependant nous n'avons pas de tels textes relatifs à *Sent-Andriu* pour le XI^e siècle. Tout au plus le "Liber miraculum" de *Concas*, rédigé en latin, évoque-t-il deux communautés voisines au travers de la relation d'un miracle de la sainte en faveur d'un *Pèire de Najac* prisonnier au *castèl de Montirac*. La renommée de *Concas* est le signe de la vitalité des monastères et de la foi au Moyen Age. L'abbaye sœur de *Concas*, *Marcilhac* près de *Fijac*, établit un *priorat* à *Sent-Andriu*. Des *senhors* se lancent dans la coûteuse conquête des lieux saints et voient leur richesse diminuer au profit de l'Eglise. Les Occitans qui ont formé le plus fort contingent de la première croisade avec *Raimon IV de Sant-Gèli, comte de Tolosa e de Roergue*, influencés par les idées et les mœurs de l'Orient qui affaiblissent l'Eglise, protègent les *trobadors* et tolèrent l'hérésie *catara*. *Lo castèl de Najac* qui veille sur une bonne partie de la commune de *Sent-Andriu* est devenu, depuis que *Raimon IV* a engagé *Rodés* pour financer sa croisade, la capitale du *Roergue tolsan*. La tour carrée romane, qui subsiste encore, a été édifée à cette époque. Le *Najagués* a ses *trobadors* comme *Raimon Jordan, vescomte de Sant-Antonin*, ou *Bertran de Parisòt*, mais il a aussi ses *eretges* dont la présence, ainsi que la fidélité des *senhors* au *comte de Tolosa*, entraînent le pays dans la *Crosada dels albigeses*.

La Crosada

L'hérésie va servir de prétexte à la conquête de la *Tolsaniá* par les *Franceses*, et parmi les nombreux textes qui témoignent du drame, le plus complet et le plus proche du *Najagués* est la *cançon de la Crosada*.



Lo sagèl del cossolat de Najac.



Raphaël Mouliis, né en 1930 à Bèl Pèg, a toujours entendu parler par les anciens de la "glèisa de Cataré". S'agit-il d'une déformation du nom cadastral "Eglise de Catole", à l'origine incertaine (peut-être Cadoule ?) "La glèia de Cataré, son tres cubes de ròcs apilats l'un sus l'autre." (R.M.)

La cançon de la Crosada

Elle a été écrite en occitan par deux témoins dont l'un, chanoine de *Sent-Antonin*, rapporte qu'en 1211, les places du pays (*La Garda, La Guepia...*), apeurées par les atrocités des Français, se rendent :

*"E tratost per paor lor o a om rendut.
La Garda e Poi Celsi, e puis si son venut.
Cels de Sent Chantoni, ses arma e ses escut.
E amb lor s'acorderon co ome apercebut.
La Guepia e Sent-Marcel son desotz lor tenut"* (I, 75, v. 3-7).

Mais après le temps de la soumission vint celui de la révolte, car dès 1212 les *comtes de Tolosa* reprennent l'initiative et recouvrent leurs terres :

*"Li baron de Tolosa...
E lo pros coms Ramons...
... tot o a recobrat :
La Garda e Pog-Celsi, que tenia en amistat
Sent Marcel e la Guepia, pertot a el alet..."* (I, 110, V.1-7)

En 1214, après la bataille de Muret, vint l'heure de la riposte française et Simon de Montfort avec des renforts venus de partout ("*lo coms de Montfort a Frances amenat*"), reprend *Sent-Antonin*. *Morlhon* tombe également et *Najac* doit aussi se soumettre. Pourtant en 1218 les *comtes de Tolosa, Raimon IV* et *Raimon VII* réussissent à reconquérir leurs domaines.

La patz

En 1226, Saint-Antonin et Najac, effrayés par la menace d'une campagne, font leur soumission au roi, mais dès 1228, les *senhors de Najac* se ressaisissent et jurent fidélité au *comte de Tolosa* contre le roi de France et autres ennemis :

"... nos... senhors de Najac... a l'ontrat senhor nostre Raimon... comte de Tolosa... li prometem fermament que ab lo rei de França ni ab la gleisa, ni ab luns autres enemics sieus, plag, ni fin, ni acordament no farem ses lui..."

Cependant pour ramener la paix sur ses terres Raimon VII accepte de signer le traité de Paris en 1229 par lequel il s'engage à marier sa fille unique au frère du roi de France. Le comte reprend ses terres en main et tente d'avoir un héritier mâle, mais il se heurte à l'hostilité de l'Eglise.

Los faidits

Après une révolte, en 1242, il doit céder au roi, *Najac* et *Còrdoas* en garantie de paix pour cinq ans. Lorsqu'il meurt en 1249 à *Milhau*, pleuré par ses sujets, des révoltes éclatent en *Roergue* et en *Albigés*. Les *Najagòls* refusent tout maître étranger. Mais la répression s'abat aussitôt et le *cossol Uc Paraire*, accusé d'hérésie, est brûlé vif. Les peines infligées aux autres révoltés sont commuées en une obligation commune de construire l'église Saint-Jean, qui sera la première église gothique paroissiale du Rouergue. Ces événements ont eu des conséquences pour l'ensemble des communautés du *Najagués* qui furent rattachées directement au royaume de France en 1271 à la mort d'Alphonse de Poitiers, gendre de *Raimon VII*. Divers documents montrent les liens qui existaient entre *Sent-Andriu* et *Najac* à l'époque où certains seigneurs déposés en raison de leur fidélité aux comtes de *Tolosa* sont devenus des *faidits* qui errent dans les bois du *Najagués*. En 1258, Izarn de Najac, noble, tient en fief libre la ville de *Betelha*, et tout ce qu'il a dans cette ville et ses dépendances, ainsi que les *mases* de la *Bocariá*, de la *Bòria de Roergue* et de *Tolsanas-Bassas*, mais il semble en avoir été déposé pour avoir participé à la révolte de 1249.

Et *Pèire Amblard*, chevalier chez lequel *Uc Paraire* a prononcé des mots qui l'ont mené au bûcher (1), *donsel* de Lunac, tient le terroir de la *Bòria*. C'est à partir de cette seconde moitié du XIII^e siècle, à l'occasion du changement de pouvoir, que l'on trouve de plus en plus de documents permettant d'évoquer la société médiévale.



Ruines probables de l'espital de Bar.

Sent-Andriu a la fin de l'edat mejana

L'armada

Au moment où le *Najagués* glisse dans la mouvance française, *Sent-Andriu* et les diverses communautés qui forment la commune actuelle dépendent étroitement *del cossolat de Najac*. Cette situation est particulièrement sensible dans le recrutement de soldats pour les armées du roi. En 1276 (*guèrra de Gasconha*), puis en 1296 (*guèrra de Guiena*), les communautés du *bailatge de Najac* doivent fournir des hommes et les *cossols de Najac* sont emprisonnés par le *senescalc de Roergue* à *Vilafranca*. Résistances encore, en 1314 et en 1319. En 1328, les communautés doivent contribuer en hommes et en argent à la "*ost de Flandras*". L'autre obligation militaire des communautés du *bailatge* consiste à participer au guet ou *gach del castèl de Najac*. Ces communautés sont parfois établies sur des fiefs, des seigneuries, qui ont été démembrés, cédés selon les aléas de la fortune historique ou économique de leurs détenteurs.

Los senhors

Les nobles *Izarn* et *Pèire Amblard*, de Lunac, ne sont pas les seuls à avoir des biens et des droits à *Sent-Andriu*. On y trouve un autre noble comme le *donsel Gerard de Cornus* qui tient le mas de *Solatges* ou encore *Imbert Borrel* et ses deux frères qui tiennent *Pradinas* et *Saulières*. Nobles et bourgeois rachètent les biens des nobles dépossédés et, à la fin du XIII^e siècle, lors des reconnaissances féodales faites au roi Philippe IV, on retrouve *Pèire Amblard* pour *Sent-Andriu*, dont la justice est toute réservée au roi, mais ce sont *Bertrand de Balaguièr* et *Galtier de Cadola* qui hommagent *Betelha* cependant que Benoît Turpin, *del castèl de Najac*, hommage *La Val*. La famille des *Cadola*, dont le nom est toujours vivant en *Najagués* dans *Cadoleta* et le *Bòsc de Cadola* et qui avait cédé ses droits sur *Najac*, au *comte de Tolosa, Raimon VII*, se fixera en *Lengadoc*.

La Glèisa

La vie religieuse est intense à la fin du XII^e siècle car il faut rétablir l'autorité morale de l'Eglise, ébranlée par l'hérésie. C'est en tout cas le point de vue du curé de *La Val* qui attribue l'érection des sanctuaires du *Viaur* dédiés à *Nòstra Dòna*, à la lutte contre l'hérésie. Dès le XIV^e siècle, il y aurait eu à *La Val* un lieu de pèlerinage très renommé auquel auraient été associés un hôpital (*espital*) et une léproserie (*malautiá, bodomiá*) mentionnée dans des actes en 1348 et 1517. C'est peut être l'origine de l'*espital de Bar* dont la tradition orale situe les ruines au dessous de *Granolhet* :

"*Totjorn, la mairina aici, qu'es mòrta en trenta nòu, parlava de l'espital de Bar, comuna de Sent-Andriu.*" (G.D.)

De la même époque doivent dater les parties les plus anciennes de la *glèisa de Sent-Andriu* et la fondation du *priorat* dépendant de l'*abadiá de Marcihac*. En fait, les éléments architecturaux les plus caractéristiques de l'église paroissiale qui fut remaniée au XIX^e siècle semblent bien être, d'après Pierre Alibert, du XIV^e siècle.

"*Ara sèm dins las mans d'aquels Franceses que lo sénher comte asirava tant !*"



Eglise de Saint-André.

“Si tout porte à croire qu’il y eut à Saint-André une église avant celle dont nous allons parler, nous ne pouvons en faire état car, pour l’instant ni vestiges, ni documents ne peuvent en apporter la preuve. Par témoignage des anciens curés, le dernier a en avoir parlé étant M. Ricard, nous savons que l’église précédant celle d’aujourd’hui allait, en longueur, jusqu’à la porte actuelle. Elle était donc sensiblement plus courte.

De cette ancienne église, il nous reste une travée qui forme le chœur de l’église actuelle. Quels renseignements nous fournit-elle ?

1°) Le côté est étant un mur droit, rien ne permet d’affirmer que cette travée était aussi le chœur de l’ancienne église. Il peut s’agir d’un simple mur de clôture qui aurait été élevé après la destruction, pour une raison quelconque, du véritable chœur. La pauvreté de la fenêtre au-dessus de l’autel comparée à l’ornement de la fenêtre de la rue le laisserait croire.

2°) Cette construction appartient au style gothique qui règne du milieu du XII^e au XV^e siècle. Trois éléments permettent d’avancer pour le bâtiment de Saint-André la fin du XIV^e siècle :

- à l’entrée du chœur actuel, la retombée des arcs qui soutiennent la voûte pénètre directement dans les piliers. Il n’y a plus de chapiteau ;
- le profil de ces arcs est orné de moulures et de méplats au lieu d’être simplement cylindrique ou cubique comme au XIII^e siècle ;
- le profil de la base des piliers, lieu où la colonne se raccorde à son soubassement, est aussi de cette époque.”

Pierre ALIBERT

Lo pòble

Il y a quelques paysans aisés et des marchands qui accèdent aux postes consulaires. L’activité économique est importante comme en témoignent les nombreux ponts et péages établis à cette époque. Il y a un péage à *La Burguièra* :

“*Peage leyda d’aquest castel de Najac*”.

On paie le jour de la *sent Andriu* l’impôt dû au roi, entre les mains du *baile de Najac*.

Le début du XIV^e siècle marqué par la réticence à la levée de troupes pour les armées du roi est relativement calme. Les *parròquias de Sent-Andriu e Betelha* comptent respectivement 83 et 36 feux (*fòcs*) au moment où les ravages causés par les épidémies et les guerres anéantissent un équilibre précaire.

Pendant un siècle, l’insécurité va paralyser la vie sociale et économique du pays qui ne renaîtra qu’au milieu du XV^e siècle.

Los Angleses

Depuis le XII^e siècle, les Anglais n’ont jamais cessé de faire valoir leurs droits sur l’héritage d’Alienor : *l’Aquitania* ou *Guiana*, dont faisait partie le *Roergue*, et en 1349, ils sont dans la région ainsi qu’en témoignent les comptes consulaires de Najac.

“*Item trames nos M. lo senescalc una letra que amas se fasia d’omes d’armas al bosc d’angols...*” (*Comptes consulaires - 1349*)

Saint-Antonin est assiégé en 1353 et les *comunaltats du Najagués* doivent participer au guet à raison d’un tour tous les quinze jours si elles sont situées à moins d’une lieue du *castèl*, tous les mois au-delà. Après le traité de Bretigny en 1362 par lequel le roi abandonne le *Roergue* aux Anglais la présence des nouveaux maîtres est plutôt bien acceptée tant que les privilèges sont respectés. Mais en 1369, l’augmentation des impôts provoque une révolte et à partir de cette date, les incursions des Anglais et des routiers ravagent la contrée. En 1383, les Anglais menacent Najac.

“*Item lo XXIII jorn de fevrier los cossols de Sent Anthoni nos trameiro de nuèch omes per losquals nos mandero que els avian entendut que los Angles (...) e que avisessem tots nostres vesins.*” (*Comptes consulaires - 1383*)

On place des guetteurs sur le *Puèg-d’Escarts*. Les Anglais occupent *Puèg-Minhon* dont on négocie le rachat. Ils restent dans le pays jusqu’en 1389. Pendant cette période le pays se replie sur lui-même et s’appauvrit. De ces temps d’insécurité restent des souvenirs, des légendes attachés aux mines et aux grottes du pays. C’est ainsi que l’on évoque le fameux site de *Còrnavilhassa* ou que l’on parle du château de *La Val* :

“*I aviá d’Angleses aici, a la Capeleta amont, a Còrnavilhassa, amont. I a un ostal a La Val, i aviá de tors que disiá qu’èra dels Angleses aquò. I a quicòm de tot redond dedins.*” (R.A.-M.)

Au début du XV^e siècle, rançons et pillages se poursuivent. Les routiers sont aussi bien à la solde des Français que des Anglais et les consuls refusent de payer de nouveaux subsides pour soutenir la lutte. Cependant en 1418, le rétablissement des foires semble indiquer le retour de temps plus sûrs.

Las talhas

Avec le retour de la paix et de la prospérité, les *comunaltats* s'efforcent de retrouver leur autonomie. Lorsqu'elles n'ont pas le statut de *consolat*, elles sont administrées et représentées par quelques-uns de leurs membres, choisis et assermentés, qu'on appelle *jurats*. Les *jurats de Betelha* représentent leur *comunaltat* dans une affaire relative aux droits d'usage de bois du pays qui sont revendiqués par le *cossolat de Najac* et contestés par l'*Abadiá de Bellòc*. Le retour de la paix s'accompagne d'une plus grande sécurité dans les communications et le pèlerinage de *Betelha* semble avoir été fréquenté dès cette époque. On y venait "per far lo vot de Betelha". La *rancura de Betelha* était renommée pour les maladies de peau, "lo mal vièlh". On y portait les enfants *per asorar*. La population augmente de nouveau et les lieux désertifiés par la peste ou la guerre se repeuplent.

Le relevé des habitants assujettis à l'impôt dit "commun de paix" en 1488, communiqué par *Joan-Loïs Degà* donne une idée du peuplement, cinq siècles avant l'opération *Vilatge* de *Sent-Andriu*. Beaucoup de noms nous sont familiers. On le comparera à une liste relevée par Jérôme Saurel pour 1491.



Jean-Louis Dega, né en 1955 à Villefranche.

Liste des habitants de l'actuelle commune de Sent-Andriu imposables en 1488 et en 1491

1488 : rôle du commun de paix (B.N. Naf 1072)	1491 : A.D. 2E. 178.II	
	Rajouter	Retrancher
Sent-Andriu Arnal Pradines Johan Marti jove Johan Marti filh de Peire Anthonia de Pradines Anthoni Marti Peyre Marti, de la Martinia Steve del Amic	Johan Marti vièlh Peyre de Frechpuech	Steve del Amic
Lo mas de la Capelania Anthoni Farjonel Johan Degua Ramunda Cameyra	Johan Farjonel	Anthoni Farjonel
Lo mas del Molinet Ramon del Prat Guilhem Arman	Johan Miquel Teyssèire Johan Delprat	Guilhem Arman
Lo mas del Boscal Bernat Rebeyra Anthoni Roquet		
Lo mas de la Bocaria Johan Traynier Anthoni Traynier		
Lo mas de la Pendaria Anthoni Bonabiala Johan Rebieyra	Guilhem Bonaviala Guilhalma Blanca	Anthoni Bonabiala
Lo mas del Pradel Sobira Huc Bibal Bertran Bibal Bernat Guiral Anthoni Huc	Bertholmieu Farjohanel	Bernat Guiral

1488 : rôle du commun de paix (B.N. Naf 1072)	1491 : A.D. 2E. 178.11	
	Rajouter	Retrancher
Lo mas de Pradinas Baptista Ribieyra Johan Raynal Peyre Ribieyra, sartre Ramon Ribieyra Peyre Pradinas Johan Pradinas Peyre Issaly Durand Frayssinhes Peyre Ribieyra filh de Peyre Johan Delprat	Teysseire Daude Frayssinhes (jove)	
Lo mas de la Severia Guilhem de Pradinas Anthoni de Pradinas Johan Blanc Guiral de Pradinas	Johan de Pradinas	Guilhem de Pradinas
Lo mas del Herm Johan Aymeric, al Bosc Peyre del Ser, vielh Peyre del Ser, jove Guiral del Ser Johan del Ser Anthoni Aymeric, vielh Anthoni Aymeric, jove Peyre Garriges, vielh Peyre Garriges, jove Peyre Massa Bernat del Ser	(Erm)	
Lo mas de la Gantetaria Johan Miquel, vielh Johan Miquel, jove Bertholmieu Miquel Anthoni Miquel Peyre de Ser, jove	Peyre Miquel fils de Ramon (Delsar)	Bertholmieu Miquel
Lo mas de las Bordarias Guiral Blanc Anthoni Marsal	Estève Lamic Johan Delprat	Guiral Blanc Anthoni Marsal
Lo mas del Prat Steve del Prat		Steve del Prat
Lo mas de la Boria Johan Traynie, vielh Johan Traynie, jove Johan de la Faja Peyre de la Faja	Peyre Traynier Anthoni Traynier Johan Traynie al Guibert	Johan Traynie, vielh
La mas de Solage Guilhem Audoy Peyre Audoy Anthoni Audoy Peyre Matha	(Solatges) Anthoni Audoy jove	Peyre Matha
Lo mas de Gralhatieyras Peyre Barria Johan Gayrat	(Graletieyras)	
Lo mas de la Rigaudia Johan Miquel Peyre Miquel, vielh Peyre Miquel, jove		

<i>1488 : rôle du commun de paix (B.N. Naf 1072)</i>	<i>1491 : A.D. 2E. 178.11</i>	
	<i>Rajouter</i>	<i>Retrancher</i>
<i>Lo mas de La Val</i>	<i>(Labal)</i>	
<i>Peyre Miquel</i>	<i>al volet</i>	
<i>Peyre Miquel, filh</i>		<i>Peyre Miquel, filh</i>
<i>Lo mas de Canabralh</i>	<i>(Canabralh)</i>	
<i>Miquel Boyer</i>		
<i>Johan Boyer, vielh</i>		
<i>Johan Boyer, jove</i>	<i>(al Robert)</i>	
<i>Bernat Boyer</i>		
<i>Anthoni Boyer al four</i>		
<i>Peyre Corona</i>		
<i>Los forestas de la Garda Biaur</i>		
<i>Mestre Johan Carrié</i>		
<i>Johan filh d'Anthony Carrié</i>		
<i>Anthoni filh d'Amans Carrié</i>		
<i>Anthoni filh de Johan Carrié</i>		
<i>Betelha</i>		
<i>Bertran Marti</i>		
<i>Bernat Sicard, vielh</i>		
<i>Bernat Sicard, jove</i>		
<i>Johan Bosc</i>		
<i>Daurde del Bosc</i>		
<i>Johan Marti</i>		
<i>Peyre Marra</i>		
<i>Galhart Sicard</i>		
<i>Galhart Sicard</i>		
<i>Peyre Phalip</i>		
<i>Daurde Marti</i>		
<i>Mossen J. Lafaja</i>		
<i>Lo mas de la Faja</i>		
<i>Johan Rey, vielh</i>		
<i>Johan Rey, jove</i>		
<i>Bernat Rey</i>		
<i>Galhard Rey</i>		
<i>Guilhem Phalip</i>		
<i>Lo mas de Belpuech</i>		
<i>Johan de Lafon</i>		
<i>Peyre Rey</i>		
<i>Johan d'Estampas</i>		
<i>Peyre de la Fon</i>		
<i>Bertrand Cumbas</i>		
<i>Peyre Cumbas, vielh</i>		
<i>Peyre Cumbas, jove</i>		
<i>Anthony Teysseyre</i>		
<i>Supplement</i>		
<i>rôle de 1491 :</i>		
<i>La Sarria</i>		
<i>Guiral Castanhier</i>		
<i>La Mejania</i>		
<i>Anthoni Carrier, vielh</i>		
<i>Anthoni Carrier, jove</i>		
<i>La Marsalaria</i>		
<i>Bernat Marsal</i>		
<i>Guiral Blanc</i>		

On a 91 feux pour 23 hameaux à *Sent-Andriu* en 1491 et 24 feux à *Betelha* en 1499.

Cette liste est rédigée en occitan qui reste la langue administrative du Rouergue à la fin du XV^e siècle et le sera encore au XVI^e siècle. On note quelques évolutions dans la graphie. Ainsi le “y” est de plus en plus utilisé pour noter le “i” dans les diphtongues *ei*, *ai*, *oi*. On trouve par exemple “*Peyre*” pour *Pèire* ou “*Boyer*” pour *Boièr*. Le “n” final, qui n’est plus prononcé, n’est pas noté et on a “*Marti*” pour *Martin* bien que ce nom soit rattaché au toponyme de la *Martiniá*, comme d’ailleurs le nom *Marsal* est rattaché à celui de la *Marsalariá*. Le “h” est utilisé à l’initiale de l’*Erm*, “*Herm*” et de *Uc*, “*Huc*” ou à l’intervocalique dans *Joan*, “*Johan*”. Les prénoms sont écrits en occitan : *Amans*, *Antonin* / *Anthoni* (Antoine), *Arnald* / *Arnal* (Arnaud), *Baptista* (Baptiste), *Bernat* (Bernard), *Berthomieu* / *Bertholmieu* (Barthélémy), *Bertran(d)*, *Daurde*, *Guilhem* (Guillaume), *Galhard*, *Guiral(d)* (Gérard), *Joan* / *Johan* (Jean), *Miquel* (Michel), *Pèire* / *Peyre* (Pierre), *Ramon* (Raymond), *Steve* (Etienne), *Uc* / *Huc* (Hugues). Il y a également quelques prénoms féminins (*Anthonia*, *Ramonda*) qui indiquent que la femme peut avoir un rôle à jouer dans la gestion des biens. Les notables (*mèstre*, *mos-senh*) sont imposables pour les biens non nobles qu’ils possèdent. Les pays occitans, pays de droit écrit et pays d’état sont en général imposés selon le régime de la taille réelle, c’est-à-dire sur les biens, d’après un cadastre, quelle que soit la qualité du tenancier. Seuls les biens nobles échappent à l’impôt, même s’ils sont détenus par un bourgeois, et inversement un noble paie l’impôt sur les biens non nobles qu’il possède.

Un autre document relatif à *Sent-Andriu* permet de se faire une idée des revenus de l’Eglise, et nous renseigne sur les cultures, les lieux, et le mobilier que l’on pouvait y trouver au début du XVI^e siècle. Il s’agit d’un acte daté de 1510 mais transcrit en 1688. La graphie utilisée est remarquablement proche de la graphie occitane classique. Cet acte est relatif à la fondation d’une chapellenie (*capelaniá*). C’est un inventaire des biens qui seront affectés à l’entretien du chapelain (*capelan*).

Una capelaniá en 1510

Après le préambule en latin, le texte occitan commence par l’indication de l’objet de l’acte :

“Et tut premieramen fundi e instituissi iu lodich Joan Rebieyra capela may viel baili et ordeni per la fundatiu de madita capellania per la tenor del present instrument per lo tens may valedor so es assaber...”

Vient ensuite l’énumération des biens affectés au service de la *capelaniá*. Il y a tout d’abord deux maisons mitoyennes occupées par ledit *capelan* et situées dans le village près de l’église, du presbytère et du cimetière, contre la maison de *Pèire Frejpuèg* :

“... So es assaber dos mos ostals ensens atocans pausats et situats en lodich loc de Sent-Andriu, losquals dos ostals se confronta d’una part an lo hostal de Peyre de Fechpuech en miech e d’autra part an la gleya parroquial e cementeri deldich loc publica carreyra en miech e d’autra part an la plassa publica e caminada deld loc (...) en losquals maisage e ostals iu fau de present ma demora e residensa personala.”

Il ajoute à ces deux maisons un jardin clos situé près de la fontaine publique et du chemin qui va à Najac :

“... Un meu ort tot barrat e claus de paré a tot lo torn pausat e situat en lodich loc de Sent-Andriu (...) loqual confronta de vas la sima an lo cami public que part deld loc de Sent-Andriu et tira al castel réal de Najac e de outra part an la fon comuna deld loc et an totas autras confrons plus veraias.”

Au jardin vient s'ajouter une chenevière (*canabal*) bien située au bord de la *Serena*, al *Molinet*, près de celle de *Joan Miquel* au dessous de *Canabral* :

"... Un autre meu ort sive canabral... en la dicha parrochia de Sent-Andriu e an lo terrador apelat del molinet e d'otra part an la terra de Joan Miquel cami de pe en miech..."

Toujours sur la paroisse de *Sent-Andriu*, la *capelaniá* est dotée "d'une vinha al mas de Solatges", confrontant celle de "Peyre Rebieyra, ygal en miech", et celle de "Johan Galhard de un costat" et "dels fons amb la vinha de Ramond Rebieyra del mas del boscal...", plus une autre vigne confrontant celle de *Joan Roquet* et celle de "Mossen Joan Aurels capella del mas de laucedat de la parròquia d'Arcanhac e devers lo fons an lo riu del mas de Solatges et devers la sima an la vinha de Guiral Miquel."

Ces biens, judicieusement répartis, sont d'un bon rapport. On remarquera que même le chapelain de *Laucedat*, terroir dont les vignes furent très renommées, avait une vigne à *Solatges*. La dotation comprend également des biens meubles, notamment du matériel agricole et du mobilier domestique. Le matériel agricole est celui qui sert à l'élaboration et à la conservation du vin, à savoir :

"... doas barriguas e tota altra vayssela vinaria de mos celiés petites e grandas en la forma e maneyra coma aissy de present."

Logiquement l'énumération des éléments du mobilier domestique commence par les étains vinaires :

"Item may cinc pintas de stanh grandas e pequenas"

et se poursuit par celle des autres étains :

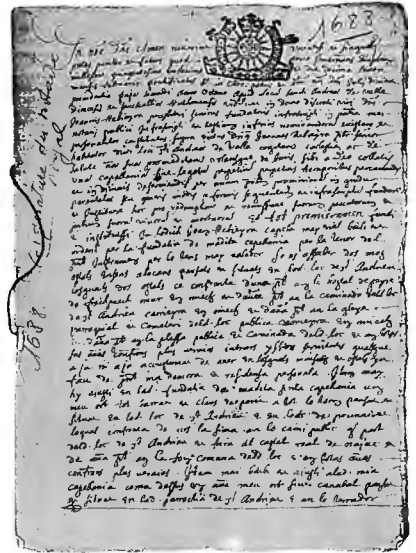
"Un plat gran destan e quatre scudelas redondas aussi be de stanh."

Après la vaisselle vient le couchage :

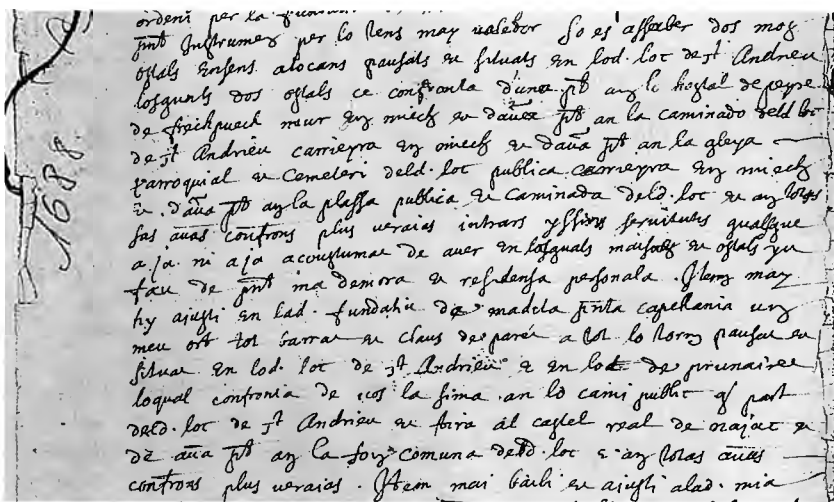
"Item may un liech garnit de una colsera e de coissis de pluma, doas flasadas e quatre lensols e tots mos autres lingés e draps e bes moblés delsd mes hostals."

Cette *capelaniá* reviendra, au trépas de son fondateur titulaire à son "... nebot e filhol mossen Joan Rebieyra capela may jove del mas del boscal..." Par la suite la dévolution devra toujours être faite en faveur d'un proche parent, homme d'église :

"... de aquela hora en avans as un homé de gleya plus propdan de mon linatge..."



Inventaire des biens affectés à l'entretien du chapelain de *Sent-Andriu*.



Une graphie très proche de la graphie occitane classique.

Et en cas de défaillance de ce lignage, on recherchera un chapelain dans un autre :

“... de biais a regir e governar tro e per tant que i aja capela del linatjé en gra de parentela.”

Les chapelains seront astreints à dire des messes pour le fondateur et pour *saint Marcel* le saint patron de la chapelle :

“En la gleya del loc de mossenh Sent-Andriu e en la capela de mossenh St Marsal laquela yu ay ajudada a far construire.”

Ils doivent également prier pour le lignage :

“... Sian tenguts de pregar Dieu nostre senhor J.-Ch. e la Vierge Maria e tota la cort celestial de paradis per la mia arma e de tots mos parents aquels e aquelas de mon linatge e en remissiu e redentiu de mos pecats e defalhamens.”

Un autre acte rédigé en occitan plus tardif (1599 ?) concernant lui aussi une *capelaniá*, a traversé les siècles pour nous apprendre qu’il y avait un *terrador* appelé *Saumièira*, “*en la dicha parroquia*”, qui confrontait des terres du mas de *Graletières*, et du mas de la *Sarriá*. Et on y mentionne également “*lo camy*” de “*Villefranque*” et “*Laguepie*”, “*lo mas de la Pendaria, lo mas de la Boucaria, et lo mas de la Severia*”. Parmi les noms de famille on trouve “*Berthomieu Gayrards, Joan Bacha (Bassa ?), Phalip Guayrard, Peyre et Johan Ribièreira filhs que foron de Berthomieu Ribieyra*”. Les revenus consistants en “*divers sestiers de sigual ou de froment, emina de sivada*” et autres denrées qu’il faut porter au grenier sis à Najac pour la *Sant-Miquel* ou pour *Nadal*. Au début du XVI^e siècle, le calme est donc revenu, les *comunaltats del Najagués* relâchent leur surveillance et, en 1504, les habitants de la *Folhada, Sent-Andriu* et *Betelha* obtiennent du Parlement le droit de ne faire le guet qu’en cas de nécessité. L’enquête de 1552 sur les capacités contributives du *Roergue* cite les paroisses de “*Béteilhe*”, “*Saint-Cambrasy*” et “*Saint-Andriu*” qui se trouvent près de La Guépie : “*Belle ville murée, sur les rivières de l’Aveyron et Viaur, un beau pont. Marché toutes les semaines, deux foires l’an. Trafic du bétail. Pays abondant en blé et vins, belles prairies, forêts aux environs.*” Mais un témoin déclare qu’il y a “*quelque peu de vigne, un pays fort maigre et fort stérile.*”

Et c’est aussi vers le milieu du XVI^e siècle que la paix et la relative prospérité vont sombrer dans les troubles des guerres de religion dont les conséquences se feront sentir tout au long du siècle suivant : misère, révoltes, absolutisme.



Bételle.
(Collection Mme Pradines.)

Dels iganauds a la Revolucion

Les effets de la guerre civile seront aggravés par les guerres étrangères et la misère pèsera lourdement sur le plus grand nombre, indépendamment de l'état et de la condition des personnes, sauf pour la noblesse de cour, les bourgeois et quelques paysans aisés.

Los iganauds e los crocants

On connaît encore les mots d'*iganaud* et de *crocant* en *Najagués*, même si la tradition orale a quelque peu perdu le souvenir des événements tragiques qu'ils recouvrent. C'est dire que ces événements ont dû marquer durablement des générations.

Los iganauds

Au milieu du XVI^e siècle *los iganauds* sont bien implantés à *Sent-Antonin* qui devient une véritable petite république protestante. Ils attaquent les places catholiques du *Najagués*, dont ils pillent les églises comme celles de *Betelha* et *Sent-Andriu*. Des reliques de *santa Ruffina*, auraient alors disparu et il fallut attendre 1682 pour qu'elles soient remplacées par un ossement venu de Rome. Le pèlerinage s'est maintenu jusqu'à nos jours et les conditions du vœu sont conservées par les habitants de *Betelha*. En 1556, les *iganauds* prennent le château de *Milhars-d'Escarts*. En 1561, ils incendient l'église de *La Guepia*, dont le château est brûlé par les ligueurs. La ligue s'attaque également à *Najac*. Pour ramener la paix et pour faire l'unité du royaume, les rois de France réduisent le protestantisme. Saint-Antonin assiégée par Louis XIII tombe en 1623. Mais l'unité retrouvée doit être consolidée en luttant contre les voisins. Jean de Pomairol lève une compagnie dans le pays pour l'armée des Pyrénées qui guerroye en *Rosselhon*. Ces guerres épuisent une contrée où sévit une disette endémique, et l'augmentation des impôts, pour financer l'administration royale, suscite des révoltes populaires comme celle des croquants.

Los crocants

Par milliers, les *crocants* du *Najagués* assiègent *Vilafranca* en mai 1643. On dit qu'ils chantaient *Bèla*, *Sent-Joan*, la chanson de la loue, des valets, encore connue naguère à *Sent-Andriu* :

“*La cançon de Sent-Joan, dels logaires, ne sabiá un brave tròç, o ai oblidat.*” (R.P.-C.)

Le dernier chef croquant, Calmels, dit *La Forca*, sera pris dans les bois des environs de *Najac* où il essayait d'organiser la résistance. Il y avait des gentilhommes, en général assez pauvres, parmi les chefs croquants au début de la révolte car la misère touchait même les nobles.



Le reliquaire de Bêteille.
(Collection Moïse Roumagnac.)



Raymond Puechberthy, dit *Carelhat*,
né en 1913 à Bêteille.



Lindal d'une maison ayant appartenu à une famille de notaires, attestée dès le XV^e siècle.

Cependant elle n'empêchait pas la noblesse de cour de vivre dans le luxe, ni la bourgeoisie de poursuivre son ascension économique et sociale. Certains paysans ayant assez de biens arrivaient même à vivre normalement grâce à leur travail et à une gestion avisée. Il y avait donc une grande diversité de situations au temps du Roi-Soleil et plus que les titres, c'est la fortune et la santé qui permettait de résister aux malheurs d'une époque très rude.

Los nòbles e los païsans

Depuis le Moyen Age, la bourgeoisie n'a cessé de rechercher les privilèges nobiliaires. Des enquêtes sont lancées à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e pour clarifier la situation et déterminer les vrais nobles. On y trouve des noms qui sont associés à des toponymes existant à *Sent-Andriu*. Mais certains paysans, comme Raymond Vialard de *Betelha* sont certainement mieux lotis que beaucoup de petits nobles titrés. Le déclin de la noblesse accompagne le renforcement du pouvoir monarchique qui cherche à augmenter le produit des impôts. Dans nos régions, la base de calcul est le cadastre et le recouvrement est assuré par les *cossols*, représentants de la communauté.

Los cossols

Jérôme Saurel a dressé la liste des consuls au XVII^e siècle, pour *Sent-Andriu* et *La Val*.

Cossols :

- 1630 : *Gabriel Cirou*
Jacques Farjounel (La Sarriá)
Ant. Rouquet
Pierre Traynier (La Bòria)
Pierre Miquel
- 1640 : *Pierre Lamic*
- 1644 : *Bernard Ginestet (Lo Pradèl)*
- 1646 : *Antoine Miquel (La Capelaniá), Jean Miquel (La Bòria)*
- 1647 : *Jean Guibert (La Bocariá), Gabriel Ginestous (Cairon)*
- 1648 : *Pierre Miquel (La Pendariá), Pierre Bosc (La Bòria)*
- 1649 : *Ramond Vialleles (Lo Maset), Ramon Lamic (La Capelaniá)*
- 1650 : *Pierre Traynier (La Bocariá), Antoine Lafon (La Bòria)*
- 1652 : *Jacques Barthe (La Severiá), Pierre Traynier (La Bòria)*
- 1654 : *Bernard Ginestet (Lo Pradèl)*
- 1655 : *Jacques Bai*
- 1668 : *Ramond Guibbert (Pradinas), Antoine Traynier*
- 1670 : *Jacques Farjounel (La Sarriá), Ramond Traynier (La Bòria)*

Los païsans : una bòria e una centenària

Un extrait du cadastre de *Betelha* daté de 1679 nous donne une idée des biens possédés par Raymond Vialard.

Selon cet extrait, il possède une maison avec grange, “estable”, “bassecourt”, “cazal” et “chenevrièr” à *Betelha*. Il a également un “claux” (claus) à la “Ramieyre” (*Ramièira*), un “clauzet” (*clauset*), au “Pau-moulon” (*Paumolon*), des terres à la Lande (*Landa*), à la Poujade (*Pojada*), à la Nougaretto (*La Nogareda*), à la Parrane (*Parrana*) et à Grayssendou, plus une terre “cambou à vigne, al Mejanet”. Il y a également des vignes à L'Estang (*L'Estanh*), à Nougayretto, à “Mejanet sive Roqueplane” (*Ròcaplana*). Outre les *claus*, il possède des “preds al prat noel (novèl), al Mejanet, al Albar, a fon(t) Fau sive Lou Gouzal” (*Lo Gotal ?*). Et bien sûr des *castanhals* ou “chastaignals, al Garric, et à Grayssendou”, ainsi que des *brugals* ou “brugad/t” à *Graissendon* et

à *La Pojada*. Au total, une trentaine d'articles permettant d'approvisionner *l'ostal* en fourrages, bétail, céréales, vin, châtaignes, et chanvre. On note également l'existence d'un moulin à *Sent-Cambrasi*.

Les confrontants qui sont nommés sur ce document permettent de confirmer ou de compléter ce que l'on sait de la toponymie locale puisqu'on y trouve *La Combariá*, *Lo Bornhon*, *Lo Claus de la Sala*, "Bois Tramble", *Lo Riu de la Garriga del Bòsc*, et un "cambon sive rival" qui indique bien la localisation d'un *cambon* en bordure d'une rivière. Les noms des propriétaires de ces confrontants complètent quand à eux les anthroponymes déjà relevés en 1488 et en 1510. Parmi eux on trouve un noble titré, le sieur vicomte d'*Orlhonac*, un sieur de *Granohet*, un tisserand (*teissier*, "teyssier"), Jean Lagarrigue, un "cardayre", Pierre Lafont, un tailleur ("talhur"), Guillaume Rey, plusieurs femmes : A. Gardelle (*Gardela*), Marguerite, Miquelle (*Miquela*), Antoinette Reye, Bouyssoune (*la Boissana*), plusieurs *escaisses* : H. de Marty-Tourroul, A. Bouyé-Lardit, A. Blanc-Palmet, des noms localisés : Bernard Roux de *Monteilhs*, Pierre-Escaffre de *La Combariá*, Durand Dalet de *La Faja*, des héritiers : de Hugues Cabady de *Bel Puèg*, et de Pierre Bosc, des noms isolés : Pierre Allègre, François Domergue, Jean Ginestous, Guillaume Vialeles, Pons Costes, Jean Coffinhial, Marty Camilhe, François Doumingué, Anthoine Gardelle. Le cadastre n'est pas le seul document administratif à nous renseigner sur la communauté. Il y a aussi les registres paroissiaux qui, même approximatifs, permettent de se faire une idée de la sociabilité du grand siècle.

La liste des naissances, des mariages et des décès serait trop longue et l'on se contentera de quelques relevés. Pour 1689, soit trois siècles avant la parution de cet ouvrage, on remarque le décès de Catherine Bec du village de la "Séberie", âgée de cent ans "ou environ". Elle pourrait donc être née en 1589, et, quatre cents ans plus tard, en 1989, notre ami Achille Arnal décédait lui aussi dans sa centième année sur la commune de *Sent-Andriu* après nous avoir confié quelques-uns de ses souvenirs. Catherine avait plus de trente ans quand le roi Louis XVI prit *Sent-Antonin* et quand *Vilafranca* connut sa première révolte anti-fiscale. Elle avait passé la cinquantaine lors de la révolte des *crocants*. Née vers 1589, l'année de l'avènement d'Henri IV, elle mourut pendant le règne de Louis XIV. Quant à Achille Arnal, né en 1889, sous la III^e République, il fut contemporain de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Combattant de la guerre 14-18, il connut la guerre de 39-45, les guerres coloniales de conquête et d'indépendance, trois républiques... Entre le siècle de Catherine et celui d'Achille, la Révolution était passée par là...

Una família de nòbles : Los Ginestel de La Val

D'après le registre paroissial de 1693, il semble que la famille des Ginestel, de *La Val* ait été décimée par une épidémie. Au cours du mois d'octobre, le chef de famille Jean, sieur de *La Val* qui est décédé dans sa maison, le 6, à l'âge de soixante ans, est enterré, le 7, dans la chapelle de l'église de *La Val*. Le 11, c'est autour de François de Ginestel âgé de quinze ans. Le 24, c'est sa mère, Marie de Malaterre, âgée de quarante-cinq ans, qui décède dix-huit jours après son époux. Enfin, Charles âgé de dix-sept ans décède le 27. Il reste au moins un survivant, Pierre, qui est témoin de l'enterrement de ses frères et de sa mère. La maladie n'était pas la seule cause de la mortalité. Le 13 septembre 1697, Géraud Dalet de la Ganteterie décède après être tombé d'un noyer. La misère est sans doute la première pourvoyeuse de la mort et l'on trouve



Extrait du cadastre de Bêteille, 1679.
(Collection famille Déléris.)

sur les registres mention de nombreux mendiants qui n'ont guère l'occasion de vieillir. C'est ainsi qu'un "Pierre Reviere pauvre mendiant âgé d'environ seize ans décède le 21 avril 1694 au village de la Capelanie chez Degua..."

Le XVIII^e siècle ne sera guère plus gai. Les périodes de disette alterneront avec des périodes d'équilibre précaire et, malgré quelques avancées, le siècle s'achèvera dans la Révolution.

Lo siècle de la Revolucion

Les témoignages concernant le XVIII^e siècle sont relativement nombreux. Il y a d'abord les actes conservés par certaines familles, il y a ensuite les enquêtes officielles de 1771 et de 1778, et les documents religieux (pouillés) ou administratifs. Il y a également les fermes remaniées ou construites à cette époque et enfin, pour la période révolutionnaire, il y a la tradition orale.

Dins los actes

Les actes conservés par les familles sont en général des copies de contrats de mariage, d'actes de partage, de vente ou de prêt. Ils sont intéressants à bien des égards puisque leur contenu permet de se faire une idée aussi bien des patrimoines que de la sociabilité de l'époque. A défaut d'une analyse approfondie on se contentera d'évoquer ici un point de forme et de commenter les annotations relevées au dos de l'un de ces actes. Pour ce qui est de la forme on remarquera que la plupart des actes sont au timbre de la généralité de "Toulouse" frappé de la croix occitane. Ces actes sont toujours datés du Rouergue, le plus souvent de Laguëpie en Rouergue, mais aussi du "masage de La Fage, paroisse de Bêteille en Rouergue". Seuls les actes de la fin du XVIII^e siècle sont au timbre de la généralité de Montauban. Tel est le cas d'un acte de 1778 établi à Saint-André en Rouergue. L'année suivante, en 1779, sera créée l'Assemblée provinciale de Haute-Guyenne qui siègera à Vilafranca. Mais la plupart des actes conservés ici datent de la première moitié du XVIII^e siècle et, au dos de l'un d'eux, on peut lire des notations intéressantes qui nous donnent une idée du cours de deux denrées caractéristiques du *Najagués*, le jambon et le vin, dans les années 1740-1750.

On constate que le cours du vin varie du simple au double selon la qualité et l'abondance de la récolte. En 1754, la pipe du meilleur vin est estimée à seize livres, ce qui donne quatre livres pour un "barriquot" contenant quatre fois moins que la pipe alors que ce même barriquot est à six livres en 1746, à huit livres en 1747 et 1752 et à sept livres en 1750 (si on compte la barrique à deux barriquots ou demi-pipe). Pour le jambon, les cours semblent plus stables. Ils varient entre cinq sols et sept sols six deniers la livre, soit une variation de 50 % en prenant pour base le prix le plus bas qui est celui de 1755. Au XVIII^e siècle, les conditions économiques générales influaient sur les prix mais les conditions locales en raison des difficultés de communication jouaient un rôle plus grand qu'aujourd'hui. On remarque que les jambons, spécialité du *Najagués*, bien que de taille convenable, puisqu'il s'agit du poids sec (six à neuf kilos) n'étaient pas aussi gros que ceux produits dans la première moitié du XX^e siècle.



Dins las enquistas

Grâce à divers documents publiés par les sociétés savantes ou par le service des Archives de l'Aveyron, il est possible d'obtenir très rapidement des renseignements sur l'organisation et la vie des *comunaltats* de *Sent-Andriu* avant la *Revolucion*.

Ces documents sont le pouillé de Grimaldi sorte de recensement des moyens sacerdotaux, les comptes rendus des visites pastorales de l'évêque de Rodez, l'enquête de 1771 lancée par Mgr Champion de Cicé pour connaître la situation et les besoins matériels de ses ouailles, et celle de 1778 réalisée par H. de Richeprey pour tenter de réformer le cadastre. Ces documents fournissent des indications sur le pays, ses cadres civils et religieux, son économie et la vie quotidienne de ses habitants.

Lo país

Sent-Andriu est situé dans le ressort du présidial de *Vilafranca* (justice) à huit lieues de *Rodés*. Le village est relié à *Rodés* par la poste de *Vilafranca*. La paroisse mesure deux lieues sur une et demie. On construit de 1740 à 1779, la route de crête qui va d'*Albigés* en *Auvergne* en passant par *Sent-Andriu*.

Sent-Andriu était appelé *Sent-Andriu-de-La-Val*, mais à la fin du XVIII^e siècle, la paroisse est désignée sous le nom de *Sent-Andriu-de-Bar*. A cette époque *Betelha* forme une paroisse avec les villages de *Bèl Pèg*, *La Faja* et la *capèla de la Sarriá*. Le découpage religieux et administratif semble avoir varié puisque cette paroisse est présentée dans un pouillé comme une annexe de celle de *La Guepia*.

Il en va de même pour Notre-Dame-de-Laval avec la chapelle de la *Ribièira* (*La Capeleta* ?) et la "Talleyde" (*La Talheta* ?). En fait, Notre-Dame-de-Laval est presque toujours désignée comme annexe ou succursale de *Sent-Andriu* avec les *vilatges* ou *mases* de *La Bòria de Roergue*, de *La Val*, du *Colombièr*, et de la "Rivaldie" (*Rigaudiá* ?). Les structures ecclésiastiques ont une influence déterminante sur l'organisation communautaire.

La glèisa

En 1771, *Sent-Andriu-de-Bar* est toujours un *priorat* qui dépend de l'*abadiá de Marcilhac en Carcin*. L'église est desservie par un curé et deux vicaires dont l'un est affecté à Notre-Dame-de-La-Val. Le curé est à la congrue car la dîme est prélevée par le prieur. Sur cette dîme, le *prior* doit reverser dix écus, soit trente livres, aux pauvres, mais au XVIII^e siècle cette somme est affectée à l'*espital de Vilafranca*. On retrouve les deux chapelles, celle de la *Ribièira* (*Còmavilhassa* ?) et celle de Traynié à *La Sarriá*, cette dernière étant entretenue par Mlle Médal de la *Sarriá*. Le presbytère de *Sent-Andriu* est vétuste. Les paroissiens sont assez assidus et l'on compte, en 1739, neuf cent cinquante communicants dont une centaine au village, les autres étant répartis dans trente-deux lieux différents. L'encadrement ecclésiastique de la communauté double le régime seigneurial encore en vigueur à la veille de la révolution.

Los senhors

Le roi est seigneur justicier de *Sent-Andriu* mais il y a d'autres fiefs dans la paroisse. C'est-à-dire que le roi perçoit les droits seigneuriaux et ses représentants assurent la justice à *Sent-Andriu*, mais il peut y avoir des enclaves où ces droits sont réservés à d'autres seigneurs.

L'Eglise et les seigneurs, dont les droits ont été souvent rachetés par les bourgeois, perçoivent les impôts : *dèime e talhas*.



A l'envers!

Las talhas

En 1739, la dîme due au prieur consiste en vingt charretées de céréales. On peut donc estimer la récolte de la paroisse à deux cents charretées. Elle est affermée pour mille cent cinquante livres. On peut avoir une idée du pouvoir d'achat de cette somme ou de la valeur de la récolte en la comparant aux prix du vin et du jambon dans les années 1746-1755. On a là l'équivalent de deux cents cinquante jambons ou de quatre-vingt barriques de vin. Quant aux impôts royaux ou seigneuriaux, ils sont calculés à partir d'un revenu cadastral. La qualité des terres étant en général médiocre, l'effort fiscal est énorme. Quelques éléments de l'enquête relatifs à l'agriculture et à l'artisanat du pays complètent le paysage économique sur lequel pèse cette fiscalité.

Las tèrras e los mestièrs

Les terres du Ségala sont pauvres. On y cultive peu de céréales. Un peu de froment ou de blé de seigle, de l'orge et très peu d'avoine. Une enquête de 1750 donne pour *Sent-Andriu*, (village ?) "cent cinq sétérées de prés, burgas et travers", soit une soixantaine d'hectares de pâturages. On y élève quelques animaux de trait. En 1750, on dénombre sept juments. En 1751, pour les chemins royaux on recense quarante-deux paires de bœufs, vingt-six paires de taureaux et douze paires de vaches. En 1771, il y a quarante-cinq paires de bœufs et dix paires de vaches ou taureaux pour la paroisse de *Sent-Andriu*. Pour avoir des ressources complémentaires, on produit quelque peu de chanvre et quelque peu de vin. Globalement, la récolte est insuffisante pour nourrir la population plus de six mois. Au village, on trouve quelques métiers, notamment un forgeron et un tailleur. Il y a plusieurs tisserands sur la paroisse mais on ne file pas la laine. L'insuffisance chronique des ressources et la faiblesse des moyens témoignent de l'état de misère d'une population sans doute trop nombreuse.

Lo pòble

A partir du chiffre de neuf cent cinquante communiants déjà cité et des chiffres de 1762, qui sont de sept cent soixante pour *Sent-Andriu* et de deux cent trente six pour *La Val*, on peut évaluer la population totale de la *parròquia* à plus d'un millier d'habitants au XVIII^e siècle. Sur ce total, on compte cent vingt pauvres (mendiants) dont vingt sont invalides et soixante dans le dénuement le plus total. Aux mendiants du pays viennent s'ajouter ceux des environs qui, très nombreux, passent chaque jour à *Sent-Andriu*. Malgré ce sombre tableau, le XVIII^e siècle a connu des avancées techniques et économiques importantes qui auraient très inévitablement débouché sur la révolution industrielle. Mais au royaume de France, la fin du XVIII^e siècle sonne l'heure d'une révolution politique bourgeoise qui compte parmi ses chefs, bon nombre de nobles et d'ecclésiastiques.

La Revolución

Dans l'ensemble, la Révolution fut bien accueillie en *Najagués* dont les communautés furent restructurées, et où la bourgeoisie et les paysans aisés purent profiter de la vente des biens nationaux. Mais les réactions devinrent méfiantes voire hostiles lorsque furent pourchassés les prêtres réfractaires.

Mont-le-Viaur

La paroisse de *Sent-Andriu* fut débaptisée pour prendre le nom très civil de Mont-le-Viaur. La géographie prenait le pas sur l'hagiographie en même temps que la paroisse devenait une commune regroupant deux municipalités, celle de *Sent-Andriu* et celle de *La Val*. C'est dans ce nouveau cadre politique, la commune, qu'eût lieu la vente des biens nationaux pour *Betelha* et *Sent-Andriu*.

Les biens nationaux

Les biens vendus étaient des biens d'église ou des biens nobles ayant appartenu à des exilés. Les acquéreurs étaient souvent des notables (bourgeois, notaires, *pagés*).

Article	Propriétaire ou tenancier	Estimation capital/ revenus	Acquéreur : nom ou origine	Prix
Betelha				
Presbytère + jardin à Bêteille	curé de La Guépie	288 l 16 s	J.-F. Deléris, notaire à Laussedat	288 l
Chenevrière à Laval	chapellenie	52 l 16 s	Villefranche	250 l
Claux et terre	prieuré de Bêteille	210 l	J.-F. Lemozy, vicaire de Bêteille	500 l
Pré à la Salissade (Bêteille)		382 l 80 s	Laguépie	975 l
Terre "al Poumoulon"		154 l	J.-A. Tranier laboureur	425 l
Terre à la Fonbonne		44 l	J.-A. Tranier	120 l
Bois à Manaval		58 l 7 s 10 d	J.-F. Lemozy pour Pierre Bosc de la Fage	170 l
Bois travers à la Vignasse		11 l 16 s 6 d	P. Bosc de La Fage	50 l
Sent-Andriu				
Maison, cour, patus		300 l	J.-P. Medal, bourgeois	550 l
Chenevrière à l'oratoire		30 l	J. Garrigues, travailleur	165 l
Claux de Moussassurié		300 l	Durand-Dalet, marchand + J. Roumanhac, charpentier	700 l
Pré à la Canolle		100 l	J. Ginestet, travailleur	235 l

Article	Propriétaire ou tenancier	Estimation capital/revenus	Acquéreur : nom ou origine	Prix
Vigne et garrouste à la Gangeterie		100 l	J. Gasquet, laboureur de Fondoubar + A. Durand de la Boucarie	220 l
Vigne et garrouste à La Gangeterie		100 l	J. Lacombe, laboureur	190 l
Vigne à la Boucarie		88 l	A. Bergouhous, praticien de la Méjanie	
Pré "al Pradel"		730 l	J. Blanc, vicaire	1 425 l
Terre et pré "al Pesquié" à Canabral		180 l	Guibert, bourgeois de Canabral	360 l
Chenevrièr à la fontaine		240 l	J.-P. Médal	1 225 l
Vigne basse à Solatges		160 l	J.-P. Médal + J.-P. Blanc, laboureur	626 l
Vigne haute à Solatges		80 l	D. Dalet	250 l
Gamasse "Lous Coustalous"		77 l	J.-P. Médal	260 l
Jardin de la cure de Saint-André-de-Najac			Notaire de Verfeil	742 l 2 s 8 d

Parmi les biens d'Eglise réquisitionnés par la Révolution, il y a bien sûr les cloches dont le bronze va servir à fondre les canons des armées de la République en 1793, mais aussi le mobilier sacré dont on recherche le métal précieux pour battre monnaie. C'est ainsi qu'à Mont-le-Viaur, ci-devant Saint-André : "deux calices, deux patènes, deux ciboires, un ostentoir, un ciboire, deux porte-dieu" pour un poids total de cinq marcs, sept onces, trois gros sont inventoriés au bénéfice de la république. Et le 12 octobre 1793, on expédie à Montauban deux cloches de *Sent-Andriu* pesant six cent cinquante livres petit poids. Une partie du mobilier sacré de *Najac* a été cachée dans un buffet conservé à *Sent-Andriu*.

L'attitude des révolutionnaires à l'encontre de la religion va provoquer des réactions hostiles de la population qui reste solidaire de ses curés lorsque ceux-ci refusent de prêter serment à la Constitution.

Los refractaris

La solidarité des populations avec les curés non jureurs ou rétractés est générale en *Najagués*, au point que le pays est qualifié de "petite Vendée" par un conventionnel. On ne cache pas que le mobilier sacré, on cache aussi les prêtres réfractaires. Les gorges du Viaur étaient propices, et la tradition orale a conservé le souvenir des cachettes :

"A l'epòca de las revolucions i rescondián los curès aici. Èra la mairina qu'èra nascuda en mila uèch cent quaranta sèt, à Granolhet, que lo sabiá de son paire, Tranier." (G.D.)

La mémoire de *l'ostal* a transmis le souvenir des messes dites *al rescondut* dans le secret d'une cave :

"Dejós l'aiguièra i a lo cavon qu'apelàvem. Es virat en vota. Pendent la Revolucion... avián dicha la messa aici, amai al Gorgon." (M.-N.C.)



Marie-Noéliste Couffin, née Dalet en 1905 à *La Pendaria*.

A *Betelha*, la famille Bosc possède un document qui retrace l'aventure de l'un de ses membres, vicaire de Sabadel près Maleville. Il refusa de prêter serment et plutôt que de fuir vers l'Espagne, il se cacha près de ses paroissiens. Mais il fut trahi par un riche propriétaire, pris et torturé. Pendant son transfert, il s'évada et vint se réfugier près des siens à *Betelha*. Craignant les révolutionnaires de *La Bòria*, de *La Guepia*, de *La Garda*, et surtout de *La Folhada* :

"... il crut pouvoir trouver un asile dans les sites sauvages du Vaur (...) il erra quelque temps au milieu des rochers dans des tranches continues, car la commune de Saint-André était infestée des idées du jour (...) M. Bosc crut pouvoir trouver quelques jours de paix dans cette bonne paroisse (de Bor), faible, exténué, mourant de fatigue, de faim et de vieillesse, il parvint enfin à une maison de la paroisse. Mais ne s'y trouvant pas en sûreté, il alla à Labastide-l'Evêque où à peine arrivé, il rendit son âme à Dieu, âgé de 80 ans."

Le document résumé ci-dessus est daté de 1906 et signé H. Bosc qui indique ses sources :

"Cette note a été trouvée à Sabadel et recueillie par M. Féral, ancien curé de Laval en 1876."

Décembre 1906 - H. Bosc."

La Révolution a largement contribué à renforcer les tendances centralisatrices de la monarchie absolue. Tendances qui faciliteront le passage de la République à l'Empire sans changer la société en profondeur comme le montre un acte, enregistré à Najac en 1820 relatif à une rente perpétuelle de trente sols établie en 1696 sur une terre sise à *Betelha*. Le bail du XVII^e siècle est donc toujours valable et pour le renouveler le bailleur invoque les lois du 4 octobre 1789 et du 16 décembre 1790. Les grands bouleversements n'interviendront qu'à la fin du XIX^e siècle lorsque les effets de la révolution industrielle se feront sentir dans nos campagnes.



"Los grands-parents dels grands-parents aviu rescondit los tresors de la glèisa de Najac jos la revolucion dins aquel cabinet."

Los temps novèls

Sous le Premier Empire, en 1806, il y a mille neuf cent quatre vingt sept habitants sur la commune de Saint-André-de-Najac et c'est au début du XIX^e siècle que le peuplement du territoire communal va atteindre son plus haut niveau depuis le Moyen Age. Mais en 1868, le reflux a commencé et l'exode rural a fait sentir ses premiers effets puisque la population communale est retombée à mille sept cent quarante cinq habitants à la fin du Second Empire.

Peuplement de Saint-André en 1868 d'après les indications du dictionnaire du département de l'Aveyron communiquées par Moïse Roumagnac.

m = maison / v = village / h = hameau / chiffres = nombre d'habitants

Les Albards		8	Le Mazet-Bas	h	8
Belair	m	38	Le Mazet-Haut	h	6
Belpech-Bas	v	60	La Méjanie-Basse	m	3
Belpech-Haut	v	60	La Méjanie-Haute	h	13
Bétéille	v	140	Moulin du Bouscal	m	10
Borie-de-Rouergue	v	169	Moulin du Moulinet	h	6
La Boucarie	v	51	Moulin du Truel	m	3
Boule-Blanche	m	8	Le Moulinet	h	15
La Bourdarie	h	20	La Nicouze	m	4
La Bourdarie-Haute	m	8	N.-D. de Laval	v	33
Le Bouscal	m	7	La Pendarie	h	13
La Bouye	h	12	Pintareau	m	4
Le Bouyé	m	3	La Place	m	3
Canabral	v	88	Le Poujol	m	4
La Capelanie	v	49	Le Pradel-Grand	v	51
Le Cayrou	h	6	Pradel-Petit	h	20
Claux-de-Savy	m	1	Pradines	v	78
Le Colombié	m	5	Puech-Bousquet	m	3
Les Combettes	m	4	Puech-de-Falipou	m	5
Combettes-Basses	m	5	Puech-de-Fouloubal	m	2
Combettes-Hautes	m	8	Puech-de-la-Bourdarie	m	7
La Croix-Grande	v	23	Puech-de-Tres-Cambas	m	6
Le Cun	h	6	Puech-Marty	m	7
La Fage	v	50	La Regaudie	v	83
Fon-Loubal	h	13	Le Rieu	m	7
La Gangeterie	v	24	Rieu-Sec	m	6
Garlatières	h	8	La Rivière	m	7
Granouillet	h	13	Rivière-de-Laval	m	5
Le Griffoul	h	16	Le Roc	m	4
L'Herm	v	23	Roc de Matha	m	5
L'Homp	h	9	Le Roucan	m	2
La Lande	h	14	Roumiguières	m	5
La Lande-de-l'Ouratory	h	10	Saint-André	v	158
Le Larcas	m	3	La Severie	h	14
Laurière	m	2	La Sagette	m	4
Lauzeral	m	6	La Severie	h	44
Le Lavadou	h	5	Sieys-Longarou	m	3
Lourataury	m	5	Solages	h	21
Maison Neuve	h	14	Théron-Bas	m	9
La Marselarie	h	7	Théron-Haut	m	3
Mas del Riou	m	8	Le Trenoyre	m	4
Mas du Bosc	h	7	Commune de St-André		1 745

Les conditions de vie à Saint-André pendant le demi-siècle qui va suivre, sont encore bien vivantes dans la mémoire des anciens qui les ont connues lorsqu'ils étaient enfants, soit au travers des souvenirs de leurs parents et de leurs grands-parents, soit au travers de leur propre expérience. C'est *Sent-Andriu un còp èra*.

Sent-Andriu
Un còp èra

Saint-André
Autrefois

ST-ANDRÉ-de-NAJAC — Ecoles et Mairie



L'AVEYRON ILLUSTRÉ



3 SAINT-ANDRÉ de NAJAC — Entrée du Bourg et la Poste

L'AVEYRON ILLUSTRÉ



4. SAINT-ANDRÉ de-NAJAC — La Place

La comunaltat e lo vilatge

Le territoire de la commune de *Sent-Andriu* regroupait naguère au moins trois communautés dont le cadre de vie social et culturel était la *parròquia*, même s'il ne s'agissait parfois que d'une annexe (*La Val*).

Le centre de la vie communautaire et paroissiale c'est *lo vilatge*. Mais ce terme peut recouvrir des réalités bien différentes qui varient selon la place que peut avoir le *vilatge* dans la vie civile, militaire, religieuse ou commerciale de la *comunaltat*.

Autrefois on appelait *vilatge*, ce qui n'était souvent qu'un gros hameau dépourvu de toute infrastructure publique, religieuse ou commerciale, mais dont la population était relativement nombreuse :

"I a dos vilatges, lo Pradèl e lo Pradèl pichon. Abans catòrze i aviá quatre-vint personas." (L.V.)

Dans les anciens actes occitans le Pradel-Haut est appelé *lo Pradèl-Sobeiran*. Un *masatge* important pouvait d'ailleurs être un véritable *vilatge*, même en l'absence de *glèia*, comme celui de la *Bòria de Roergue* qui avait des écoles et plusieurs artisans. *La Val* et *Betelha* qui furent au XVIII^e siècle annexes de la *parròquia de La Guepia*, ont ainsi toujours fait figure de *vilatges* avec leurs *glèias*, leurs *cementèris*, et pendant un temps leurs *escòlas*.

Mais lorsque l'équipement institutionnel et commercial permettait de couvrir la plus grosse partie des besoins de la *comunaltat*, *lo vilatge* avec sa *comuna*, son *castèl*, ses *mestièrs*, son *fièiral*, devenait un véritable *borg*. C'est d'ailleurs ainsi que l'on désignait *Sent-Andriu* autrefois, avant que le déclin démographique ne vienne affecter la vie publique.

L'administracion

Malgré l'exode rural, *Sent-Andriu* conserve encore en 1989 l'essentiel de ses infrastructures administratives : *la comuna*, *la pòsta* e *l'escòla*.

La comuna e la pòsta

Deux administrations au service de tous sans considération d'âge, subsistent à *Sent-Andriu* : *la comuna e la pòsta*. L'Etat et la collectivité locale sont ainsi représentés au chef-lieu de la commune.

La comuna

La spécificité des différentes communautés qui constituent l'entité communale a longtemps été respectée par le jeu des sections et des bureaux de vote. Signe des temps, la mairie s'est installée dans ce qu'on appelait le *castèl de Sent-Andriu* :

"Lo castèl se vendèt e sièt la comuna que o cromptèt per i far l'escòla."
(M.-N.C.)



Louis Vabre, né en 1907 au Pradel.

A côté de l'administration locale, les services publics de l'Etat étaient représentés entre autres, par l'administration des Postes.

La pòsta e los porturs

Omniprésent sur tout le territoire *lo portur* était un fonctionnaire populaire, qui n'a pas manqué d'être photographié comme en témoigne le portrait de M. Rouquet en uniforme, ou encore la carte postale montrant le facteur sur la place publique.

Du temps de MM. Rouquet et Couronne, le métier demandait de bonnes jambes pour parcourir toute la commune par de mauvais chemins et par tous les temps. Mais la population était compréhensive et ménageait ses *porturs* :

*"I aviá una memé aquí que quand ploviá me disiá :
— Balha me lo jornal, i anarai..."* (R.C.)

Au siècle précédent, les conditions n'étaient pas meilleures si l'on en juge par les souvenirs de la famille Clusel. Mme Massot raconte qu'un aïeul, Philippe Clusel, décédé en 1919, avait servi de messager à l'âge de douze ans pour transporter à pied des documents cousus dans sa blouse depuis Najac jusqu'à Rodez et qu'il était rentré le lendemain matin, toujours à pied.

Si la *comuna* et la *pòsta* sont au contact du citoyen tout au long de son existence, d'autres institutions ne le concernent que pour certaines périodes de sa vie. Il en va ainsi de l'école ou du service militaire.

Las escòlas e los escolans

Il y eût autrefois des écoles publiques ou privées à *Sent-Andriu*, *Betelha*, *La Val* et *La Bòria*. De l'une des écoles de la *Bòria*, dont le bâtiment est encore en état il reste la *campana* qui appelait les *escolans* et qui rythmait leur journée. Le trajet, parfois long, était l'occasion de jeux et de rendez-vous :

Del temps que ieu anèri a l'escòra, a cinc ans, de mila-nòu-cent-tretze a mila-nòu-cent-vinta-dos, nos cariá far dos quilomèstres per anar de Bèl Pèg a Betelha ont se trobava èstre l'escòra. Lo vilatge èra partajat en tres : lo mas naut, lo mas dal mièg, e lo mas bas. Nos cariá plan un quart d'ora per far aquel camin a pè, autant lo dimenge per anar a la messa e apèi a vèspras a doas oras. Per partir de Bèl Pèg, cadun aviá son camin qu'anava trapar la rota a Biliòra ont i aviá una font que fasiá un riu que garnissiá lo pesquièr ont tot lo vilatge anavan lavar las bugadas. Al contorn i aviá de caminses que veniu del mas naut, del mas bas, del mas d'al mièch, i aviá una crotz que los escorièrs prumièrs que passavan metián una pèira. Metián une pèira rotja o blanca o grisa segon quin mas èra. Per contunhar d'arribar a l'escòra nos esperàvem per far una brava ribambèla en-t'arribent a Betelha. E per nos donar vam cantàvem la marcha dels esclòts que lo pepé nos aviá ensinhada :

- Cinc sòus costèron (ter) los esclòts - Cinc sòus de tachas...
 Quand èran (ter) nòus - Ieu los farrèri...
 Quand èran (ter) nòus... - Ieu los trauquèri...
 - Ieu los batèri... - Quand sièron vièlhs !

(M.R.-F.)

Les temps étaient durs et les repas frugaux mais des institutrices s'efforçaient d'améliorer l'ordinaire :

"Totes pès nuts, amb una saca sus l'esquina. Una barra de chocolat per tres, quand anàvem a l'escòla, pas res pus. I aviá una regenta qu'èra brava coma un tròç de pan e nos donava una barra gròssa e nos disiá : "Te'n cal donar a tos fraires e a tas sòrres." (R.A.-M.)



M. Rouquet, facteur de Saint-André au début du siècle.



Mélanie Ricous, née Franques en 1908 à Bèl Pèg.



Los esclòts.



Les élèves de M. Delbruel, instituteur de Saint-André au début du siècle.
(Collection famille Hugounet-Dalet.)

Mme Couffin se souvient de ce que lui racontait sa grand-mère, décédée en 1945 à l'âge de quatre-vingt-douze ans, lorsque, orpheline, elle allait à l'école avec sa sœur :

“Avián lo matin, per anar a l'escòla, una sarda partajada en mièg. Una aviá lo cap, l'autra aviá la coeta. Un fromatge de cabra, quatre parts, una part per cadun. I aviá pas pron de pan...”

Pour compléter son ordinaire, la jeune écolière allait se louer dans une ferme où elle ramassait des pommes de terre pour les cochons contre une assiette de soupe :

“Èra la Rigalha que i aviá una borièira. E i anava a miègjorn i amassar de patanons pels pòrcs... Aquela femna i balhava una sietada de sopa...”

Les autres repas de la journée étaient eux aussi des plus maigres :

“Lo matin avián un bocin de bolhon et lo ser benlèu un autre bocin”.

La journée commençait tôt car il fallait participer aux travaux de la ferme avant de partir...

“Avián sièis vacas e lo chaval, e lo matís tot èra sonhat davant d'anar a l'escòla. E l'ivèrn fasiá matís è !” (E.D.)

... et elle finissait tard, car il y avait les devoirs à finir sous l'œil vigilant du père :

“... E cada ser los devers d'escòla, recitar las leiçons davant d'anar al lièch...” (E.D.)

Quelques années après leur sortie de l'école, les *escolans* devenus jeunes adultes, devront remplir leurs obligations militaires. Obligations qui, sous des formes très diverses faisaient déjà partie de la vie communautaire aux premiers temps de la féodalité.



Ecole publique de Saint-André dans les années 1920. Institutrices : Mme Delbruel - Mme Andrieu - Mlle Marre.
(Collection famille Dalet.)



Ecole des filles de Saint-André, 1918.
(Collection famille Dalet de Canabral.)



Ecole publique de Saint-André, 1919.
(Collection famille Vabre.)



Ecole de Bétéille, 1919-1920.
(Collection famille Franques.)

Se reporter en annexe — en fin de livre — pour l'identification des élèves présents sur les photographies.



Ecole publique de Saint-André, 1926-1927.
(Collection famille Borries.)



Ecole publique de Saint-André, 1929.
(Collection famille Roumagnac.)



Ecole de Bêteille, 1954.
(Collection famille Loupias.)

Dels castèls a l'armada dels conscrits

Dans l'organisation de nos vieilles sociétés indo-européennes le service des armes était l'attribut d'une classe à part, celle des nobles, dont la puissance militaire était matérialisée par lo *castèl*.

Los castèls

Cependant, il y eût des hommes d'armes dans le peuple et l'on a vu les habitants de *Sent-Andriu* accomplir leur service de guet pour le *castèl de Najac*. Le site de *Còrnavilhassa* suggère une organisation militaire primitive tout comme les allusions au *castèl* disparu de *La Val*. Mais le nom de *castèl* donné au "manoir" devenu mairie n'a pas grand chose à voir avec la noblesse et l'armée. Cette bâtisse est plutôt le symbole de l'importance des notables, en l'occurrence le médecin Olmières, sous la III^e République. C'est d'ailleurs ce régime, né de la défaite de 1870, qui va généraliser le service militaire avec son cortège de jeunes conscrits auxquels incombent l'organisation des festivités locales.

La Grande Guèrra

Beaucoup de ces conscrits d'avant 1914 vont perdre la vie dans le premier conflit comme en témoigne la longue liste du monument aux Morts.

Toutes les familles ont été touchées de près ou de loin. On se souvient encore du grand-père qui luttait contre la mort pour attendre le retour de son fils encore à l'armée, avant de rendre son dernier soupir :

*'A-n-aquel moment lo papà èra pas encara tornat, e lo pepé disià totjorn :
— Vòli tomar veire lo dròlle, vòli téner duscas que lo dròlle tòrne.'* (P.M.-C.)

Mais plus, peut-être que l'armée ou l'école, c'est l'Eglise qui, en Rouergue, suit au plus près la vie de chaque individu *d'al brèç a la tomba*.



Le Monument aux Morts de Saint-André.
(Collection Mme Portes.)



L'église de Saint-André.

“En 1856, à l'époque où la population de la paroisse atteint son maximum, il fut décidé de construire une nouvelle église, plus grande. Le devis, pour un montant total de 12 207,15 F, fut approuvé par la commission départementale des bâtiments civils à Rodez le 13 décembre 1856 et le comité des inspecteurs généraux des édifices diocésains le 9 janvier 1858. Au chapitre 1^{er}, “Terrassements et démolitions”, on trouve bien distincts les postes de : creusement des fondations et de démolition. Le devis fait apparaître aussi la taille et l'élévation des quatre colonnes de pierre et des demi-colonnes d'ornementation, du portail et des fenêtres de l'église actuelle ainsi que du clocher. De même, un rapport du 1^{er} octobre 1860 sur les malfaçons, donc à la fin des travaux, parle de la démolition des voûtes de l'ancienne église dont la chute a détruit l'ancien carrelage. Enfin, l'orientation de l'église précédente qui est devenue le chœur d'aujourd'hui, ayant gardé son orientation demeure le témoin de ce changement. Ce désaxement, comme il en existe dans tant d'églises qui sont de vieux témoins du passé, est un charme de plus de notre église.”

Pierre ALIBERT



Pierre Alibert, né en 1926.

La glèia e los parroquians

La glèia avec son *cloquièr* et son *cementèri*, avec la *caminada* et le *covent*, avec *las capèlas* e *las crotz* est très présente dans l'environnement matériel de la *comunaltat*. Mais cette présence est aussi une présence vivante grâce à ceux qui l'animent : responsables ecclésiastiques (*abat*, *curat* o *rector*, *vicari*, *sòrres/surs*), ou laïcs (*fabricians*, *clergues*, *campanièr*, *sirventa*, *tombelaire*) et bien sûr grâce à l'ensemble des *parroquians* qui pratiquent les *devocions* et reçoivent les sacrements.

La glèia e lo rector

Les trois *glèias* et les trois *cementèris* de l'actuelle commune de *Sent-Andriu* sont les témoignages tangibles de ce que furent les communautés rurales de l'ancien Rouergue : peuplées et pratiquantes. Pour faire face à des besoins croissants, beaucoup d'églises ont été remaniées au XIX^e siècle et, en application de règlements sanitaires et autres, la plupart des cimetières ont été déplacés vers la périphérie des *vilatges*.

La glèia

La *glèia* de *Sent-Andriu* fut remaniée en 1858-60

Chaque église était desservie par un curé ou un vicaire et le plus célèbre fut l'abbé Bessou.

L'abat Besson (1845-1918) rector de Sent-Andriu de 1886 a 1906

Si le talent d'écrivain de l'auteur “*D'al brèç a la tomba (1892)*” et des “*Contes de la taïà Mannon (1902)*” est unanimement reconnu, la forte personnalité du *rector de Sent-Andriu* fut par contre inégalement appréciée. Le témoignage du chanoine H. Segonds, qui fut son dernier *vicari* à *Sent-Andriu*, publié en 1945 dans une plaquette consacrée à *Besson* donne une idée du personnage pendant son ministère. Le jeune *vicari* fut surpris d'être accueilli en 1905 avec chaleur et simplicité par le célèbre écrivain, en occitan bien sûr :

— “*Aquò's tu lo novèl vicarion ? Siagas aici lo plan vengut.*”

Il décrit le pasteur aimant veiller chez ses ouailles et donnant alors libre cours à un humour qui ne manquait pas de lui faire des ennemis parmi ceux qu'il blessait.

Mais le brave curé était aussi un homme généreux envers ses paroissiens les plus démunis, au point d'être obligé de faire appel à sa sœur pour éponger ses dettes les plus criantes. *Besson* aimait aussi les animaux et son *vicari* surprit à la *caminada* le dialogue suivant entre le curé et sa chatte *Clarinetà*.

“— *E bonjorn, paura Clarinetà !
As plan passada la necheta ?*”
La cata : “— *Fòrt mau, fòrt mau*”
“— *A ! coquina de Clarinetà
As mal passada la necheta
As pas trapat cap de mirgueta
Voldriàs un bocin de sopeta ?*”

Nombreux sont les témoignages et les anecdotes rapportés par les proches de l'abbé. Les informations sont parfois contradictoires mais toujours à la mesure du personnage. Les histoires publiées par Victor Granier ou celles recueillies par l'actuel curé de *Sent-Andriu*, André Laumond, auprès d'*Alfred del Clusèl* qui fut *clergue* de son illustre prédécesseur, recourent celles qui circulent encore dans la commune. Ces anecdotes mettent parfois en scène les serviteurs de l'église.



Les parroquians de *Sent-Andriu*, vers 1906-1910.

L'identification est incertaine, les renseignements obtenus étant parfois contradictoires. Le *curat* et son *vicari* seraient les *abats* Bouyssou et Cadillac. L'homme au panier serait le chantre de l'église M. Cayssial. L'homme à la *biauda* et *capèl*, serait M. Allègre ou M. Victor Loupias. La dame au chapeau serait Mme Chambert, factrice, dite la *Pesòta* et près d'elle sa fille Ida. La dame du milieu avec la coiffe blanche serait Mme Allègre, mère d'Antonin, restaurateur. La fillette est Marie-Louise Dalet épouse Saby. A l'extrême droite, il y aurait Mme Dalet *campanièra*, et Mme Ardourel *espi-cièra*, dont le mari se trouve à l'arrière plan.

(Photo du haut : Collection Mme Dazel - Photo du bas : Collection Mme Luans.)



Alfred del Clusèl, 1936.
(Collection Mme Soave).



André Laumond, né en 1921 à Asprières, curé de Saint-André depuis 1954.



M. Rayet, cordonnier, *campanièr* de Saint-André.

Lo vicari e lo clergue

Comme on ne prête qu'aux riches, *Besson* est mis à contribution dans toutes sortes d'histoires, comme par exemple celle du vicari qui devait chanter la messe.

Il y avait à *Sent-Andriu* au moins un vicari dont la fonction était de desservir l'annexe de *La Val* où il résidait. Mais il pouvait y avoir aussi un vicaire résidant avec le curat pour le service de l'ensemble de la *parròquia*. C'est de ce vicari dont parlait *Alfred del Clusèl* dans les termes que rapporte André Laumond :

“Aviá un vicari *Besson* e aquel vicari sabiá pas tròp cantar. E l'abat *Besson* que cantava plan li diguèt :

— Avètz pas qu'a aprèner a cantar la messa e après, quand la sauretz la cantaretz.

E lo curat vesin li diguèt es pas complicat, per cantar la messa, vas cantar la messa rotala que ditz : *Credo in nòminum Deum*.

— Mas que per sortir aquò, me'n rapèli pas !

— Mès as pas qu'a te rapelar la cançon : *Ieu m'en vau a Narbona... Credo in nòminum Deum*.

Aprenguèt la messa coma aquò e puèi al cap de quinze jorns dièt :

— Aqueste còp la sabi.

E lo dimenge quand agèt presicat, lo brave vicari se metèt a cantar las cançons.

Mès que entre la cadiera e l'autar oblidèt lo ton e se pensèt : *Cossí vas far tu ? Te cal cantar : Credo in nòminum Deum... Ieu m'en vau a Narbona... E lo curat li fèt : Vai te'n al diaples !*

E d'aquel jorn lo paure vicari cantèt pas que de messas bassas.”

Nul doute que *Besson* devait marquer son entourage, surtout lorsqu'il s'agissait de jeunes enfants de chœur.

Lo clergue

Dans toutes les paroisses, les enfants de chœur ont toujours été attirés par les farces de sacristie qui consistaient essentiellement à goûter la réserve vinnaire. Les *clergues* de *Besson* faisaient-ils exception ?

En tout cas les services étaient rémunérés :

“*Alfred de Clusèl* èra estat clergue de *Besson*. Me disiá que quand servisiá la messa li donava un sòu e quand partissiá portar la comunion a quauqu'un li donava dos sòus !” (A.L.)

Et le *clergue* semble bien avoir été un élève digne de son maître par son goût des histoires humoristiques et pour l'occitan :

“Èra un tipe que racontava fòrças istoèras. Èra pròche de la caminada e se sesiá per un escalier que i aviá e aimava de parlar patoés.” (A.L.)

L'église, c'est aussi le *cloquièr* qui rythme la vie quotidienne del vilatge et qui veille sur lo *cementèri*.

Lo cloquièr e lo cementèri

Ni la banalisation des clochers lors des rénovations du XIX^e siècle, ni la séparation de l'Eglise et de l'Etat que *Besson* vécut douloureusement, n'ont fait taire les *campanas* tant qu'il y eût des *campanièrs*.

Lo campanièr

Le dernier véritable *campanièr* de *Sent-Andriu* est sans doute M. Rayet, cordonnier de son état. Autrefois les sonneurs de cloches passaient à Pâques dans les maisons pour collecter des œufs en rémunération de leurs services :

“*Lo campanièr* de *Sent-Andriu* passava tanben per quistar los uòus.” (L.V.)

A l'ombre du *cloquièr* il y avait *lo cementèri*.

Lo cementèri

Au nom du progrès beaucoup de cimetières ont été déplacés, en Rouergue comme ailleurs, et les histoires, les légendes et les peurs qui leur étaient attachés ont été elles aussi reléguées au rang de lointains souvenirs. C'était autrefois le refuge des feux follets (*fuòc de trèvas*) :

“*Las fachilhièiras èran suls cementèris.*” (M.-C.L.)

C'était bien entendu un endroit *pauruc* :

“*Eran dos tipes, èran entenduts qu'anavan panar una feda. Alèra un dièt : — Vai-s-i, ieu t'espèri aquí al cementèri e apèi t'ajudarai a lo portar. Del temps qu'esperava rescondut, arribèt un que portava quauqu'un d'enfirme. Alèra lo qu'esperava li dièt : — Es gràs ? E l'autre agèt talament de paur que li fotèt lo que podiá pas córrer dessus e li dièt : — Magre o gràs, aquí l'as ! E se'n tornèt en crident que i aviá una trèva... Se contava aquò, aici.*” (M.-C.L.)

Le *cementèri* c'est bien sûr le royaume des morts et des *trèvas* qui revenaient tourmenter parfois les vivants. Autrefois la mort qui frappait durement une population trop nombreuse et mal protégée contre la misère et les épidémies, donnait du travail au *tombelaire*.

Lo tombelaire

Il y eût beaucoup de décès au début du XX^e siècle en raison de la guerre et de l'épidémie qui suivit. Il n'y avait que de mauvais chemins et les enterrements se faisaient dans des conditions parfois difficiles :

“*Vesiam portar amb de barras, portavan pas coma duèi...*” (R.A.-M.)

Le fossoyeur a dû voir pendant cette période la moyenne annuelle des tombes à creuser, s'élever quelque peu :

“*Aprèp se metèt tombelaire, a far las tombas al cementèri. N'a enterrat tres cents. Ne morissiá, en moièna comptava una dotzena per an dins la comuna.*” (R.C.)

Toujours près de l'église se trouvait aussi le logement du curé, la *caminada*, entretenu par une *sirventa*.

La caminada e lo covent

Les serviteurs de l'Eglise étaient logés soit à la *caminada* (*curat, vicari*) soit au *covent* (*surs/sòrres*).

La caminada e la sirventa

Il y avait un presbytère près de chaque église. L'*abat Besson* avait une *sirventa* qui devait entretenir la *caminada* et selon une anecdote à l'origine incertaine son maître n'était pas très satisfait du service :

“*Un còp la sirventa que s'apelava Marie, cresi, li dièt : — Mossur lo curat, fasètz totjorn de poèmas pels autres mès ne fasètz pas jamai cap per ieu ! Alèra Besson li ne fèt un per responsa : St Antoèna de Padoue e l'abat Besson Se revertavan mai qu'a mièja St Antoèna viviá amb un tesson E ieu demòri amb una truèja.*” (A.L.)

La présence religieuse dans le vilatge était également matérialisée par le *covent*.



Maria Guises, née Clapier en 1919 à La Fouillade.



Agnès Loupias, née Bosc en 1914 à Béteille.



Juliette Vidal, née Boissières en 1922 à La Barraque du Griffoul.



M. Sudres, tailleur de Saint-André, son épouse avec la coiffé du Ségala et leurs deux filles Maria et Lucie (devenue Lucie Dazel).

Lo covent e las surs

Lo covent était en fait une école libre tenue par des *surs* ayant en charge l'éducation des jeunes filles qui leur étaient confiées.

Enfin, la présence de l'église se matérialisait sur l'ensemble de la commune par *las capèlas* et *las crotz*.

Las capèlas e las crotz

Les lieux de prière, de dévotion et de recueillement étaient plus nombreux qu'aujourd'hui comme en témoignent les noms de lieux et les actes : *L'Oratori*, près de *Sent-Andriu*, *La Capelaniá* près de Canabral ou *La Capelaniá de Sent-Marçal*, *La Capeleta* ou *La Capela de la Sarriá*... Ces deux dernières chapelles sont les mieux connues.

Las capèlas

On allait dire des messes à *La Capeleta de La Val* à la fin du XIX^e siècle :

“Per çan que me rapèli que mon paire lo lendeman de la prumièra comun-ion, (lo curat) lor anèt dire una messa a La Capeleta.” (G.D.)

Et l'on se souvient avoir entendu parler d'une statue de la vierge honorée à *La Sarriá* :

“En quaranta sièis o sèt venguèron d'antiquaris que insitièron que lor fèssi veire, al galatàs que i aviá una estatua de la santa Vièrja. N'i aviá pas brica. Disián qu'aviá una corona en 'ivoire'. Se i èra, segurament que l'avián venduda (...) I aviá un tròç de capelòta que èra a l'ostal dels bordièrs que se demoliguèt en quaranta dos per far la granja. (M.G.-C.)

Avec les *capèlas*, les *crotz* sont là à l'entrée de chaque *camin* pour rappeler que la protection divine s'étend sur l'ensemble du monde paysan.

Las crotz

Ce sont elles que l'on bénissait lors des rogations :

“I aviá tres jorns abans l'ascension, e partiam en procession après la messa e anàvem a una crotz que èra dins un camin pels camps. Se fasiá pas que lo diluns, lo dimarç e lo dimècres. Pas qu'un còp de cada costat. Se cantavan las litanias en latin.” (A.L.-B.)

Tel était le cadre de la vie religieuse locale qui accompagnait le chrétien tout au long de son existence.

La vida crestiana

Les sacrements qui balisent la vie du *parroquian* ont particulièrement marqué la mémoire familiale lorsque ceux-ci ont été administrés par Bessou : *Batejalhas*, *comunión*, *maridatge*...

Las batejalhas

La dernière personne à avoir été baptisée par lui serait Mme Dazel, née Lucie Sudres le 28 avril 1905 à *Sent-Andriu*. Les dernières générations du XIX^e siècle ont été baptisées par le célèbre abbé :

“La maire de mon marit èra nascuda aici e èra estada batejada per Besson en mila uèch cent quatre vint dètz, e Besson disiá que l'ostal de Ròcas èra lo pus ancien de La Bocariá.” (J.V.-B.)

Mais pour l'écrivain, le baptême était aussi l'occasion de faire des mots sur les prénoms des jeunes enfants :

“Vèsètz Besson m'a batejat, soi nascut en quatre e partiguèt en sièis, èri pas plan gròs... Alara : — Cossí lo volètz far apelar ? — Raol Leopòld !”

...

“Se passejava per la rota en legiguent lo breviari. Trobava mon paire : — E ben aquel Raol, se fa fièr coma un rol ! ... de causas coma aquò. Un autre còp, i disiá : — Leopòld ? Es enlà que brama coma un fòl !” (R.C.)

De ces générations qui apprirent le catéchisme et firent leur première communion à cette époque, il reste au moins un représentant.

La première comunion

Ernest Dalet se souvient de catéchisme et de la préparation à la première communion :

“Lo curat Besson m’a fach lo catechisme a ieu. Èri pichon, aviá set o uèch ans. Lo fraire èra preste a far la comunion. Mon paire tolerava tot, mès anava pas a la glèisa. Lo curat Besson dièt a mon paire : — Fernand farà la comunion se sap tot lo catechisme. Mon paire li fèt estudiar, e lo recitèt a la sacristiá jusca a la fin.” (E.D.)

Puis le jeune *parroquian* était confirmé dans sa foi par l’évêque.

La confirmacion

Celui-ci ne visitait pas toutes les paroisses et l’on regroupait les enfants sur le chef-lieu :

“Me rapèli de la guèrra de catòrze que calguèt anar far la confirmacion a Najac, que fasiá un freg que plomava.” (M.-N.C.)

Après l’enfance et l’entrée dans l’adolescence, le sacrement qui marque l’âge adulte est celui du *maridatge* qui fonde la *familha*.

Lo maridatge

Le fait d’avoir été marié par Bessou est quelque chose dont on se souvenait dans les familles :

“Es el que maridèt los meuses parents.” (L.V.)

Le *maridatge*, c’est bien sûr l’occasion de faire la fête et de réunir la parenté. On dansait au son de l’accordéon diatonique dans l’entre-deux guerres avec des *musicaires* comme Achille Arnal, Rémi Couronne ou Camille Boissières. L’Eglise accompagnait le *parroquian* jusqu’au bout de sa vie.

La malautiá e la mòrt

Lorsque le fidèle était dans l’impossibilité de se déplacer ou qu’il sentait sa fin prochaine, on lui portait les sacrements à domicile :

*“Un jorn i aviá un dròlle, que li dièt :
— Deman me cal acompanhar Mossur lo curat (l’abat Besson) per portar la comunion.
— E ont vas portar la comunion ?
— Amont, al diaples !”* (A.L. d’après Alfred del Clusèl)

En dehors des sacrements qui marquent les étapes de la vie, la foi s’exprimait au travers de manifestations publiques réunissant toute la *parròquia*.

La fe e lo sacrat

Les *parroquians* se retrouvaient chaque semaine à la messe et lors des fêtes religieuses.

La messa

Les sacrements étaient reçus dans presque toutes les familles, mais par contre tout le monde n’allait pas à la messe. L’office divin était cependant célébré quotidiennement. La messe était chantée et l’église jouait le rôle d’école de musique :

“Lo paire de Corona cantava a la glèisa.” (E.-C.B.)



Cuve baptismale en cuivre du Najagués.
(Photo Dominique Alibert.)



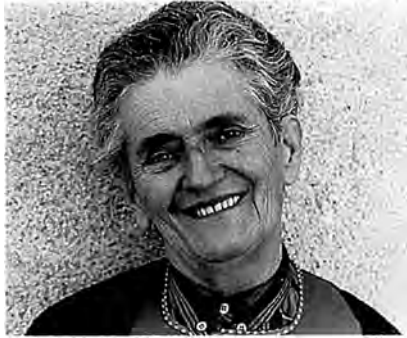
Moule à hosties.
(Photo Dominique Alibert.)



Ernest-Camille Boissières,
né en 1912 à La Barraque du Griffoul.



Yvette Franques, née Alcouffe en 1928 à Bar.



Juliette Bosc, née Delclaux en 1923 au Cérieys-Gros.



Crotz de Betelha.

L'abat Besson encourageait le chant et donnait de sa personne ;
"En anant a l'escòla, los dròlles, nos pressàvem per lo veire, lo veire cantar. Avia un brave nas, un nas rotge e badava un cais ! Semblava una cavala !" (A.A.)

Pendant l'hiver, pour aller à l'office, surtout pour la messe de minuit ou pour matines, les femmes portaient une chaufferette :

"A matinas preniu l'escaufa-pè per se caufar los pès. Lo calfet apelavan aquò." (Y.F.)

Les *parroquians* se réunissaient aussi lors des fêtes religieuses comme la fête-Dieu, ou encore la *fèsta d'armas*.

Las fèstas

On fêtait les morts plusieurs fois dans l'année :

"I avia quatre fèstas d'armas, mès la pus importanta èra la del lendeman de Totsants." (M.-C.L.)

Chaque samedi on disait la messe pour les défunts, mais pour la *fèsta d'armas* il y avait un cérémonial plus solennel :

"Cada dissabte i avia la messa de las armas. La fèsta d'armas èra quatre còps dins l'an. Quand fasiu fèstas d'armas, i metiu lo catafalque dins la glèisa e tot lo monde i anava. Me'n rapèli que lo papà èra fabricien e que fasià la quista. E aquò èra per las messas que se disián cada dissabte." (A.L.-B.)

Mais il y avait aussi la fête-Dieu qui constituait un véritable événement. Et c'est précisément lors d'une fête-Dieu que se situe une mésaventure de l'abat Besson très connue en *Najagués* :

"Ieu ai entendu racontar mai d'un còp que a la 'fête-Dieu', anavan a la Folhada. I anavan amb de cavalas. I avia pas de 'voitures'. E avian plan despartinat totes. E aboquèt. E li dièt a la cavala : — Tu per ta gonhardisa e ieu per ma gormandisa, sens mon piton me copavi lo menton." (F.B.-H.)

L'occitan était présent à l'église, notamment lors de la messe de minuit où l'on chantait des noëls en langue d'oc, souvent écrits par l'abbé Bessou :

"Per Nadal n'i avia en patoés. Tot sol, me plantèron pel mièg de la glèisa aquí." (R.P.-C.)

Les pèlerinages et autres dévotions constituaient autant d'occasions de rassembler la communauté et de faire la fête.

Las devocions

Chaque église avait un ou plusieurs saints considérés comme thaumaturges. La présence de reliques renforçait cette présomption et donnait lieu alors à des pèlerinages organisés comme pour sainte Ruffine de *Betelha* qui guérissait les maladies de peau ;

"Santa Rufina èra per las malautiás de pèl." (F.B.-H.)

La paroisse voisine de *Sent-Andriu* s'y rendait le premier mai :

"La parròquia de Sent-Andriu i venia lo prumièr de mai." (J.B.-D.)

Il advint une année que le pèlerinage fut compromis par le mauvais temps, mais l'abbé Bessou exhorta ses *parroquians* en ces termes :

"Amai que ploguèssa de relhas, partiretz deman per Betelhas !"

Les gens allaient aussi *asorar* à *La Val* pour certaines maladies.

Comuna, escòla, glèisa sont les éléments administratifs et religieux qui conditionnaient la vie du village. Mais leur présence et toutes les manifestations qui s'y rattachent sont à la fois cause ou conséquence de la constitution d'un noyau urbain où se concentrent une bonne partie des métiers.

Los mestiers

Les besoins matériels de la *comunaltat* étaient couverts pour l'essentiel par des productions locales (nourriture, bois, toile, pierre). Les quelques matières premières importées (fer) étaient transformées sur place. Plusieurs métiers étaient exercés au *vilatge*. *Betelha* avait ainsi ses artisans et même un commerce.

"I aviá dos fabres, i aviá un charron, i aviá un menusièr, un cordonnièr, Pradinas, e una pichona espiçariá tanben. (E.T.)"

Les artisans du *vilatge* étaient en même temps agriculteurs. Certains métiers n'étaient ni sédentaires, ni permanents, ce qui autorisait le maintien d'une petite exploitation.

Chaque *vilatge* digne de ce nom avait son *fabre*, même si certains forgerons se trouvaient dans les écarts.

Lo fabre e las fargas

A la *Bòria*, par exemple, c'était Albert. A *Betelha*, la *farga* avec son *trabalh* sont restés longtemps en activité :

*"Venguèt lo gendre que fasiá fabre...
Lo monde veniá de la Faja, de Bèl Pèg... pas de la Bòria. N'i aviá un a la Bòria. E n'i aviá un autre al fons de Betelha, èra vièlh."* (A.R.-L.)

Certaines *fargas* se trouvaient à l'écart du village mais près d'une route assez fréquentée ou à proximité des *bòrias*, comme la *farga* des Bertrand à la *Crotz Roja* :

"Èra fabre lo pèra, tot lo vilatge, tot lo torn veniá. Autres còps i aviá de bòrias pertot. Lo paure paire moriguèt e ieu quitèri. (J.B.)"

Il y en avait un autre, *al Cunh* :

"Lo grand-paire èra fabre al Cunh." (G.B.)

Un métier qui lui permit d'élever cinq enfants et d'agrandir sa petite propriété, mais qui demandait du savoir-faire et du cœur à l'ouvrage.

Lo mestier de fabre

Pour ferrer ou pour fabriquer des outils, les forgerons de *Sent-Andriu* s'approvisionnaient en fer à *La Guepia* :

"Lo fèr lo crompàvem a La Guepia a cò de Madern." (J.B.)

Le forgeron fabriquait aussi bien des fers pour les animaux...

"Ne fasiàm per de vacas, tot, per de cavalas, o fasiàm tot aquò." (J.B.)

... que des clous à ferrer ou des pointes à charpente :

"Fasiàm los tavèls per farrar, tot, amai las tachas tanben." (J.B.)

Pour fabriquer les clous et les pointes on disposait d'un matériel spécial :

"Aviam d'apleches esprès. Fasiàm caufar e apèi caliá metre dins un mòtle. Crompàvem de rondilhs." (J.B.)

Pour ferrer le bétail on utilisait *lo trabalh* :

"Lo trabalh del vesin, i metiàn las vacas per farrar." (A.R.-L.)

Le forgeron fabriquait du gros outillage :

"Fasiàm de prodèls, d'èrsas..." (J.B.)

ou en assurait l'entretien lorsqu'il s'agissait de machines agricoles :

"Arrengava los brabants, l'asugatge..." (A.R.-L.)



Emilien Tranier, né en 1914 à Saint-André.



Anna Rey, née Lacan en 1910.



Albert, forgeron à La Borie-de-Rouergue.



Marinette Fabre, née Dalet en 1922 à Arcanhac.



Coflet avec contra-pés et tenalhas.



Nauc fregedor.



Enclutge e martèls.

Il collaborait avec le charron pour ferrer les roues :

“Farrava de ròdas, de farraments de ròdas. Las farrava aquí pel mièg de la rota.” (A.R.-L.)

Spécialiste du feu et des métaux le forgeron pouvait aussi faire fonction d'estamaire :

“Ieu me rapèli que lo fabre de la bòria de Vòrs, Besombas, fondia de culhièrs en estanh, amb d'estanh vièlh. Avia un mòtle. Portavan aquò, a la Bòria, a cò del fabre e lo tornavan fondre dins de mòtles.” (M.R.)

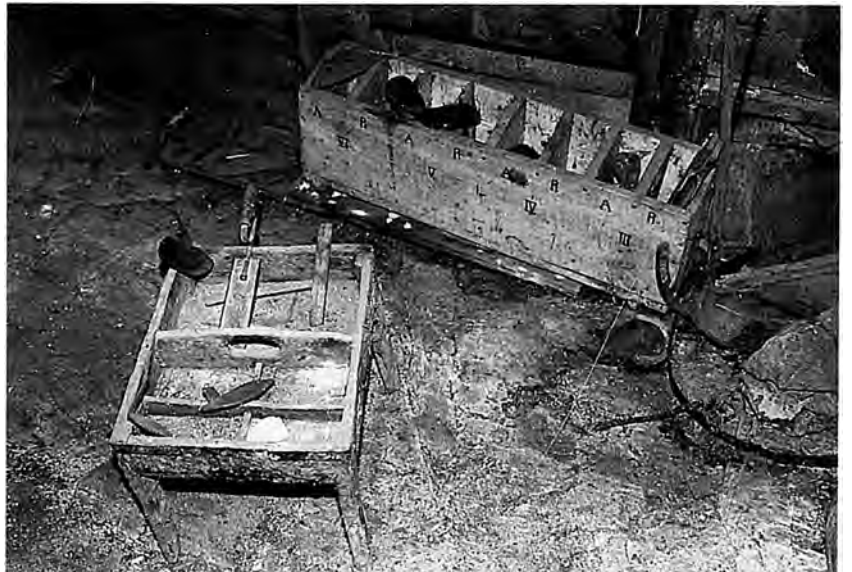
En réalité l'estamaire était celui qui étamait les cuivres qu'on lui apportait. Il y avait des personnes qui passaient dans les maisons pour collecter les ustensiles :

“Passavan de tipes que los portavan als estamaires.” (M.F.-D.)

Si les forgerons devaient importer leur matière première, il en allait différemment pour les professionnels du bois qui pouvaient s'approvisionner sur place.



La farga d'Albèrt, de La Bòria : l'enclutge, lo coflet, lo nauc.



La caissa avec des fers de vaches et les outils pour préparer les sabots à ferrer.
La caissa a fèrs avec fers avant et arrièrre et ébauches d'instruments.

Lo boès, lo fust

Le bois pouvait être vendu sur pied ou abattu, en l'état ou préparé, sur place ou livré selon les moyens ou les besoins de chacun. Dans les années trente, on débitait les châtaigniers malades pour approvisionner les usines à tanin :

“Totes los castanhièrs crebavan en trenta, empraquí. N'i aviá dos o tres camionats. Lo preniá al d'aquòs de tanen a Graulhet. L'aviá vendut sul pè e aviam dich que lo sortiriam de pels bòscs. Es un asclur, Vidal, que los nos asclèt.” (E.D.)

Les troncs d'arbres intéressants étaient en général utilisés pour la charpente après avoir été dégrossis au *cabaissòl*.

Las fustas e lo fustièr

Pour monter les charpentes on utilisait un système de levage en forme d'échelle, rudimentaire mais efficace, appelé *“cabra”* :

“Èra una cabra per montar la charpanta. Alèra la quilhàvem tota drecha. Amb de còrdas l'estacàvem que tenguèssa. E amont i aviá una cordela amb un prodèl que anava atrapar la pèça aval. E apèi, i aviá en bas un truèlh e en tornejent aquela cabra te portava una potra e la pausavas coma voliás.” (L.M.)

Au sommet de la charpente, il y avait toujours un poinçon d'amarage que l'on habillait pour le protéger des intempéries ;

“I aviá une cabilha de boès gròssa coma lo bras e l'acceptavan amb aquò per que poriguèssa pas. Perqué i estacavan una còrda, se n'avián besonh, per teular.” (A.B.)

Et lorsque la charpente était terminée, on la coiffait d'une touffe de genévre ou de genêts ;

“Quand las parets èran fachas se metiá un cadre o un ginest.” (A.B.)

Il y avait à *Sent-Andriu* un métier du bois plus spécialisé semble-t-il que le métier de charpentier, car la charpente était souvent mise en place par le constructeur lui-même (*borièr, pèirièr, ressièr, teulièr*). C'était le métier du charron.



Louis Médal, né en 1930 à l'Herm.



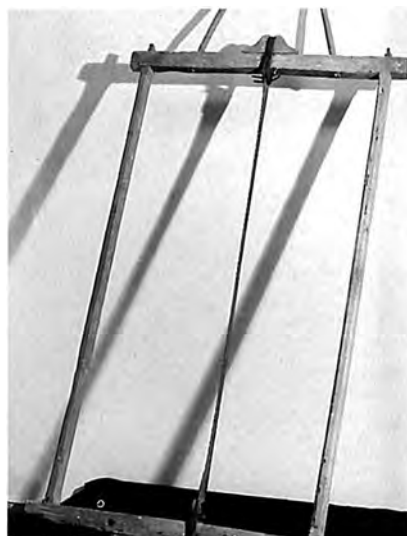
André Bories, né en 1920 à l'Herm.



La cabra de fustièr.



Lo resseguièr de Bèl Pèg per ressegar de pòsses.
(Collection famille Franques.)



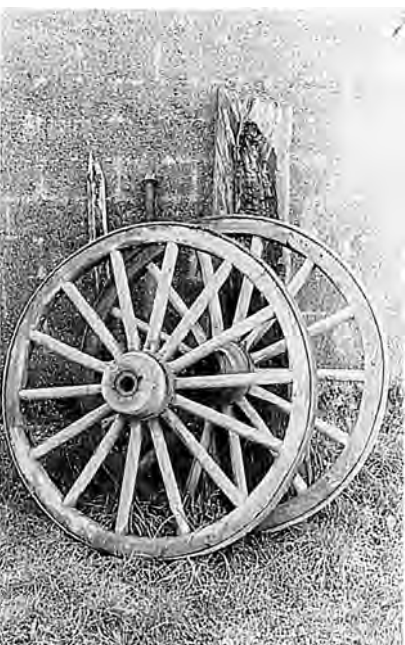
La rèsse.
(Photo Dominique Alibert.)



Maurice Itié, né en 1934 à Saint-André.



Gaston Cayre, né en 1911 à l'Oratoire, avec le coutre servant à fendre les *plansòlas*.



Las ròdas de carri.

Lo charron e lo rodièr

Il y avait plusieurs charrons à *Sent-Andriu* et plusieurs générations s'y sont succédées. Il y eût entre autres le père d'Ernest Dalet et celui de Fernande Blanc née Hugonnet, puis à une époque plus récente Maurice Itié. Le charron fabriquait des chars, des voitures attelées, du matériel agricole et même les roues :

"Fasiá las ròdas, las farrava : fasiá de veituras pels chavals, fasiá tot. Fasiá charron e fabre." (F.B.-H.).

Cette double qualité de forgeron et de charron était appréciable pour fabriquer et cercler les roues. Le vrai spécialiste des roues s'appelait *lo rodièr*. On apprenait le métier sur le tas, chez un artisan ou en famille :

"Lo pairin... se metèt a aprèner lo mestièr de charron. Mon paire aprenguèt amb el, e ieu aprenguèri amb mon paire." (M.I.)

A l'apprenti incombait la tâche ingrate d'actionner le *torn* puis progressivement le maître lui cédait le *cisèl* :

"Menàvem lo torn a braces, amb lo paire, e quand èra las, preniá lo cisèl e nos remplaçàvem." (G.P.)

C'est ainsi que l'on fabriquait le moyeu des roues qui était le plus souvent en ormeau :

"L'olm per los botons perqué èra redde, èra pas brausenc." (M.I.)

Les rayons étaient en frêne ou en chêne :

"Apelàvem aquò lo raiatge. Lo raiat es fach amb d'acacià o de garric." (G.P.)

Les jantes étaient en frêne, en ormeau ou en chêne, mais une roue pouvait être entièrement faite de chêne :

"Las taulas de fraisse, d'olm o de garric. I aviá de ròdas que tot èra en garric, lo boton tanben." (M.I.)

Le chêne était également très utilisé pour la construction des chars dont le timon était fait d'une longue pièce de bois équarrie :

"Las pèrgas, de garric copat pel bòsc e clapadas." (M.I.)

Les charrons du village s'entraidaient pour répondre efficacement à la demande :

"Trablhavan ensemble sovent amb Itièr. Quand i aviá de gròsses trabalhs o que caliá que partiguèsson a la jornada, partián los dos. Se partajavan lo trabalh, se partajavan tanben de còps los obrièrs." (F.B.-H.)

Et quand il fallait cercler une roue tout le monde participait :

"Totes los charrons del vilatge s'adujavan per farrar las ròdas. Las femnas i anavan per vojar l'aiga." (M.I.)

Lorsque le char était terminé avec ses roues et son timon il fallait pouvoir l'atteler au moyen d'un joug que devait fabriquer *lo joatièr*.

Lo joatièr/jotièr

Le *jotièr* était souvent un spécialiste qui venait dans les fermes travailler sur mesure :

"Lo jotièr veniá a l'ostal per far de jos, cada còp que cromptàvem de vacas. Veniá de Sanvensà." (Henriette Couderc, née Hibert en 1925 à Saint-André)

Le *jotièr* travaillait à la *jornada* et fabriquait ses jougs le plus souvent dans du noyer :

"Èra joatièr e n'anava a la jornada per ne far. Fasiá de jos a totes que n'avián besonh. Trablhèt duscas a quatre-vint-dètz ans. Los fasiá pas qu'en noguièr, los jos. S'apelava Lafon Silvèstre." (G.P.)



Utisses d'aplechaire :

Lo rabòt e la varlòpa, las pi(g)assas per clapar, la ressega, lo taraire per traucar los botons de ròda, las vironas, la limanda.

L'outil du *joatièr* était une herminette large à manche court appelée *capaïssòr* :

"Aquí es un capaïssòr per los jos." (F.G.)

Autre métier traditionnel du bois que l'on trouvait jusque dans les hameaux : *l'esclopièr*.

L'esclopièr

Pour se procurer la matière première, un *esclopièr* de la commune de *Sent-Andriu* payait en travail :

"I aviá un esclopièr aici, fasiá çò mèmes. Veniá copar d'aures e apèi veniá passar quauques jorns a far los esclòps. Balhavan lo boès e èrem pas malurosos." (L.V.)

En marge de ces spécialités, le paysan, bricoleur par nature et par nécessité, fabriquait les pièces de bois les plus communes, comme les manches d'outils...

Los margues

On se servait d'un étau sommaire appelé *vaiet* et l'on utilisait des bois de fruitiers réputés pour leur solidité :

"Aquel boès es de prunièr, perquè es solide lo prunièr. Aquò es una manilha de dalhe qu'auriá fach vint ans, trenta ans. Fasiá presque tota la vida d'un òme." (G.P.)

Il y avait également dans le *vilatge* des menuisiers qui étaient en général polyvalents. C'est-à-dire qu'il pouvait s'agir de charrons ou de charpentiers disposant d'un outillage adéquat. Les outils les plus répandus chez ces professionnels du bois étaient *lo vaiet*, *lo cabaissòl*, *la varlòpa*, *lo riflard*, *lo guilhaume*, *l'espinal*, *l'alemanda*.

Mais l'exploitation du monde végétal ne se limitait pas au seul travail du bois. On utilisait également les plantes à fibres pour le textile, le *lin* et surtout *la cambe*.



Lo capaïssòr del jogtièr.

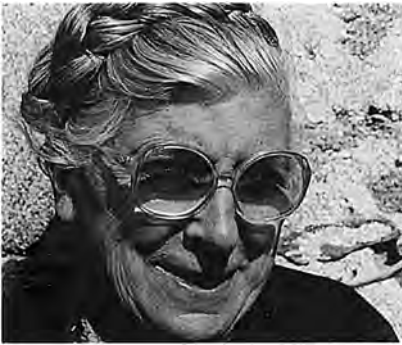
abattre, arracher (un arbre) : *tombar, traire*
 ébrancher : *rebu(g)ar*
 le tronc, une bille (de bois) : *la camba, un rol*
 l'écorce : *la rusca*
 la scie, la scierie, scier : *la ressega, ressegar*
 la scie passe-partout : *la tòra*
 la sciure : *lo ressec*
 une planche : *una pòsse*
 la cognée : *la pi(g)asse*
 la masse, le maillet : *lo testut*
 fendre : *asclar*
 les copeaux : *los clapons*
 un fagot, fagoter : *un cleg, aclejar*
 le tas de fagots : *lo linhièr*
 écharde : *estelha*



Broderie sur chemisier.



Ida Gayrard, née en 1912 à Pradinas.



Lucette Larman, née en 1922 à Bernadès.

usé , déchiré : *esquiçat*
 chemise, pan de chemise : *camisa, pandarèl*
 jarrettières : *jarrettières*
 mouchoir : *mocador*
 paire de bas, de chaussettes : *debasses*
 pantalons : *cauças*
 ceinture : *cencha*
 nœud-coulant : *laç corredor*
 tablier : *faudal/r*
 coiffe : *la còfa*

De fial e de tèlas

Le travail du textile se faisait autrefois selon un cycle complet qui allait de la production des fibres à la fabrication des vêtements.

La cambe, lo lin e la lana

L'essentiel de la production de fibres textiles semble avoir été pendant longtemps le chanvre mais on filait aussi la laine :

“*Fialavan la lana.*” (G.D.)

La production de lin semble avoir été assez marginale et conjoncturelle :

“*Quauqunes fasián de lin.*” (E.D.)

Mais on se souvient encore qu'on en faisait du fil :

“*A La Landa ne fasián de fiar. Lo fasián issaurar.*” (I.G.)

Par contre les souvenirs relatifs au chanvre sont beaucoup plus nombreux à commencer par ceux concernant les lieux de cultures : les *canabals* ou *canabièras*.

Lo canabal

Les chenevriers étaient situés sur de bonnes terres :

“*Fasián de cambe al fons de l'òrt. Son de tijas bèlas.*” (L.L.)

Trempar

En général elles étaient situées près des rivières dont on utilisait l'eau pour le rouissage, c'est-à-dire pour séparer les fibres par trempage :

“*Ieu n'ai vista far aquí pel pepé. La codiu, apèi la metiu a trempar a Viaur, apèi la caliá lavar e la bargar amb las bargas.*” (M.F.)

Après séchage, on broyait les tiges pour faire de l'étope.

Bargar

“*Las escarpissiam amb aquelas bargas.*” (L.L.)

On obtenait ainsi une étoupe brute dont il fallait aligner les fibres et éliminer les impuretés par peignage.

Penchenar

“*La penchenava davant amb aquela penche. Es una penche de cardaire qu'apelàvem aquò.*” (A.R.-L.)

On bloquait le peigne de bois aux dents de fer à l'aide d'une grosse pierre :

“*La penche que penchenava la cambe quand èra presta a fialar, amb una pèira que la tenguèsse e las pias que se tòcan totas.*” (M.F.)

Lorsque les débris d'écorce étaient éliminés on obtenait des étoupes prêtes à filer :

“*E un còp qu'èra penchenat, fasián las estopas plan lisas.*” (L.L.)

Fialar

Les anciens se souviennent encore du temps où leur mère, leur grand-mère, la *tatà* ou la *vesina* filaient avec la quenouille et le fuseau :

“*Fasián de fial. Fialava ma maire amb la man, lo fuse e la conolha.*” (M.F.)

On filait encore après la guerre de 14-18 :

“*Fasiam la cambe alara per far lo fial. Èri jove, anavi à l'escòla, encara n'i aviá qualqunas que fialavan.*” (F.G.)



La penche e l'estopa.



Las bargas.
(Photo Dominique Alibert.)

Les femmes filaient en gardant les troupeaux, ou bien pendant les *velhadas* :

‘Ai vista la vesina de l’ostal d’amont, cada ser veniá amb sa conolha e son fuse. Se sesiá al pè del fuòc e fasiá tot un fusèl d’estopa que fialava.’ (L.L.)

Pour filer l'étope on la plaçait au sommet d'une quenouille :

‘Una tanta aquí, metiá aquò al cap e amb lo fus, fialava.’ (G.D.)

Il fallait ensuite saisir la filasse entre les doigts :

‘Ai vista ma grand-maire Rosalie Tranièr de Sent-Andriu, que fialava amb la conolha, que escupissiá pels dets.’ (G.C.)

On faisait passer l'étope entre les dents et on l'humectait de salive :

‘Èri pichonèla. L'ai vista quand fialava al pè del fuòc. Aviá la conolha, la passava (l'estopa) pel caís e la metiá sul fus.’ (A.R.-L.)

Le fuseau sur lequel s'enroulait le fil était lesté afin de pouvoir le faire tourner plus facilement comme une toupie :

‘... Amb un fuse, lo fasiá tornejjar.’ (F.G.)

Et pour fabriquer ces fuseaux on utilisait un bois dur :

‘Es de prunièr rojòta. Parèis qu'es la pus dura.’ (G.D.)

Le fil ainsi obtenu était un fil solide :

‘Ai vist fialar amb aquelles fuses. Fasiu lo fial fòrt.’ (L.V.)

Mais le fil le plus fort était le fil à trois brins — spécialité du *Naja-gués* — fil que l'on retordait à l'aide d'un *torn*, sorte de grand rouet. Le fil était disposé en écheveau sur des dévidoirs :

‘I aviá la ròda, fasiá virar la viradoira. Aquò virava e fasiá las madaissas. Apelavan aquò lo torn : — Viraràs lo torn ! E i aviá una correja que servissiá per far marchar...’ (R.C.)

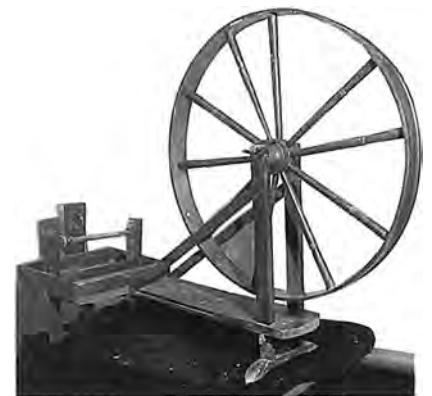
Pour filer on se servait aussi le cas échéant d'un rouet ;

‘Es aquí que se servissián del rodet.’ (L.L.)

La filature manuelle fut peu à peu concurrencée par la filature industrielle installée à *La Guepia* :

‘Balhavan las estopas, e apèi balhavan de fial e fasiu los lençòls.’ (M.F.)

Le tissage continuait donc à se faire sur place même après la guerre de 14-18.



Lo torn.
(Photo Dominique Alibert.)



L'escabèl.
(Photo Dominique Alibert.)



Gilbert Vidal, né en 1920 à La Bocariá.

Los teissèires

Les tisserands étaient surtout des hommes :

“Autres còps èran teissèires. Ai vist mon paure paire far las pèças de tèla après la guèrra de catòrze.” (G.D.)

Et les métiers à tisser étaient implantés un peu partout sur la commune.

Los talièrs

Il y avait des métiers chez Dega à Granolhet :

“Avián tres talièrs.” (G.D.)

Il y en avait un également à La Bocariá :

“Aicí dins lo vilatge n’i aviá un qu’aviá lo tarièr. Ne fasiá de tèlas.” (G.V.)

Un autre fonctionnait à La Pendariá :

“I aviá un talièr, parèis.” (M.-N.C.)

Bref, il devait y en avoir dans la plupart des *mas* et l’un des derniers à avoir fonctionné, outre celui de M. Dega à Granolhet, semble avoir été celui de M. Couronne al Maset :

“Los parents èran teissèires. Fasián las tèras, los lençòls. Totes los vesins venián comandar de tèlas aici. Apelavan aquò lo talièr (...) Aicí tot lo temps que soi estat gamin, ai vistas far las tèlas.” (R.C.)

Lo mestier de teissèire

Les tisserands travaillaient à façon, c’est-à-dire à la demande des gens du pays qui leur apportaient leur production de fil pour de la toile :

“Alara quand èra fialat lo portavas aici e disiás : — Me farètz una pèça de tèla !” (R.C.)

Le métier à tisser, très rustique, fut modernisé au début du XX^e siècle :

“I aviá una naveta amb una bobina de fial que fasiá lo crosament. Et apèi i aviá une pedala, crac, amb aquò que tassava. Tot aquò se fasiá a la man, èra penible. Aprèp mon paire i se metèt, modernisèt. N’avançava tres còps de far de tèlas que lo meu pepé amb l’autre aparelh.” (R.C.)

Las tèlas

Il y avait plusieurs sortes de toiles. Chez M. Couronne, on travaillait surtout le lin et le chanvre pour faire des draps et des chemises. Les pièces de toile étaient livrées en rouleaux de trente mètres carrés payés à raison de cinq francs la canne (2 m) de un mètre cinquante de large (mesurée en *palm*) :

“Se comptava trenta mèstres carrats la pèça de tèla. N’i aviá un tropèl de lençòls, è ! Alara, aquelses aparèlhs, lo talièr, s’enrotlava aquò. E lo dimenge lo meu paire e lo meu pepé amb una barra fotián la pèça de tèla sus l’esquina e l’anavan liurar. E ganhavan cinc francs d’alèra per cana. Una cana fasiá un parelh de lençòls (?). La cana èra dos mèstres. La larjor èra de un mèstre cincanta empraquí. Parlavan de palms.” (R.C.)

Chez M. Dega à Granolhet, on fabriquait des étoffes de laine utilisées pour les vêtements :

“S’apelava lo cadís. Èra de lana. Ne fasián las cauças.” (G.D.)

Los vestits

Les vêtements étaient faits par le tailleur ou par la couturière. Le *talhur* qui faisait les vêtements d’homme et la *cosèira* qui faisait les vêtements de femme se déplaçaient à domicile :

“La memé èra cosèira, anava a la jornada.” (M.-L.P.)



La famille Dalet, en 1912, autour de la grand-mère Léontine, le père Jules, la mère Albine avec le petit Eloi sur ses bras, Ernest (cerceau) et Fernand (fusil). Les vêtements étaient en général taillés sur place. Les souliers ont des semelles cloutées.

(Collection famille Hugounet-Dalet).

Lucie Sudres, fille de tailleur, se souvient du temps où elle partait avec sa mère couturière pour faire des couvre-pieds à Najac, les métiers chargés sur le dos de l'âne.

Ainsi, la production locale pouvait-elle satisfaire une grosse partie des besoins en produits textiles, même si les étoffes fines et certains vêtements de luxe devaient être importés. On raconte même qu'il y avait une magnanerie, c'est-à-dire un élevage de vers à soie, *al castèl* ! Les très belles pièces constituant le trousseau et les vêtements de femme étaient en général brodées sur place. Mais cette organisation traditionnelle basée sur une relation directe entre l'homme et sa production ne pouvait résister à la mécanisation du travail :

"Metián una machina modèrna que marchava amb l'aiga. Pensa-te, aici, lo mestier crebèt..." (R.C.)

Toute cette production artisanale ajoutée à la production agricole donnait lieu à des échanges dont une bonne partie se réalisait au *vilatge* dans le cadre de commerces sédentaires ou de foires et de marchés périodiques.

Los comèrcis

Certains métiers associaient une activité de transformation et une activité de distribution. Tel était le cas du *cordonièr* qui achetait les formes de cuir pour les assembler sur mesure à la taille du client. Le grand-père de Lucie Sudres était cordonnier à *Sent-Andriu* pour plusieurs villages, or l'ancien nom occitan de cordonnier est précisément *sudre*. Le dernier cordonnier semble bien avoir été M. Rayet.

Les métiers de l'alimentation occupaient eux aussi une place intermédiaire associant transformation et distribution. Ainsi le *bolangièr*, ou le *fornièr*, cuisaient-ils le pain pour le *vilatge* et parfois même les écarts, où cependant beaucoup de *bòrias* avaient un four :

"Crompàvem lo pan." (E.T.)



Famille Deléris, de Soulage, en tenue de tous les jours dans les années 1930. Elie, Maria, Georges et l'oncle. On porte la *biauda* plissée au col et *lo capèl*. (Collection Mme Dazel.)



François et Julie Delclaux avec leur fille Gildas. Une famille de paysans, en tenue de ville avant 1914. Les habitudes vestimentaires bourgeoises gagnent le monde rural. (Collection Juliette Bosc.)



Saint-André. (Collection Louis Cadène.)



“Lo mai se vend es per las vendémias, amb lo vin novèl quand se colava. L'estafin novèl arriba pel mes d'octobre. E passat l'annada lo vièlh cussona.” (M.P.)



Lo pairin amb lo muòl e lo carreton portava de farina al bolangièr (L.C.)
(Collection Louis Cadène.)



Maria Portes, née en 1901 à La Fouillade, venue en 1921 à l'épicerie Ardourel à Saint-André.

On venait donc au *vilatge* pour s'approvisionner en pain, mais surtout pour acheter à l'épicerie ce qu'on ne pouvait pas produire soi-même :

“E anava far sas comessions amb lo panièr negre aquí. Me sembla que la vesi, quand anàvem a l'escòla. Et portava lo pan de cinc quilòs sul cap tot en equilibre e amb son panièr al bras, las perversions.” (L.L.)

L'espiçariá

On y trouvait de tout. Il y avait bien sûr des épices, des condiments ou des produits exotiques que l'on broyait sans doute dans un moulin en pierre. Mais on y trouvait aussi toute sortes de pots en terre, à une époque où les ustensiles mécaniques étaient ou plus chers, ou moins appréciés pour la cuisine :

“Se fasiá plan la çaça en tèrra un còp èra.” (M.P.)

A ce petit commerce sédentaire et permanent, venaient s'ajouter des commerces périodiques, les foires et les marchés.

Las fièiras e los mercats

Les gens de *Sent-Andriu* fréquentaient les foires des environs, surtout celle de *La Guepia*. Mais ils allaient aussi à *Najac*, *La Folhada*, *Lunac*, *Sanvensa* ou à *La Vila*. Les marchands allaient jusqu'à *Riu-Pèirós*, *Fijac* ou *Caussada*. Il y avait bien sûr des foires à *Sent-Andriu* où l'on trouvait du bétail jeune et des brebis :

“Quatre meses de l'annada. Lo dotz-a-sèt. I aviá de bèstias joves e de fedas.” (E.D.)

Il s'agissait de foires relativement modestes ;

“I a pas jamai ajut cap de fièira plan fòrta.” (R.C.)

Mais on venait y acheter, selon la période de l'année, des petits cochons, des veaux ou des brebis :

“De fedas, quauques pòrcs pichons e lo dotz-a-sèt de novembre, èran de vedèlas pichonas. Menavan de vedèlas que n'i aviá de la pòsta duscas a las escolas e sovent de cada costat de la rota. De fedas n'i aviá en quantitat. Montava duscas a la glèisa e a la farga amont. Tot aquò èra tot plen de fedas.” (R.C.)

Ces foires attiraient bien sûr quelques marchands des environs :

“I aviá lo Florant, de Castanet. Venián dos. Sabi pas s'èran pas dos fraïres. Veniá a cada fièira per crompar de fedas. Èran renomats.” (R.C.)

Mais *Sent-Andriu* avait aussi ses propres marchands qui fréquentaient les foires de la région.



François Dalet, marchand de chevaux, et sa famille.

Debout : Anna, née Bourdoncle et Théophile Dalet.

Assis : François, né en 1843, Marthe née en 1900 et M. Bourdoncle avec la *biauda* brodée.
(Collection Jean Dalet, de la Lande.)

Ils étaient spécialisés soit dans le commerce des équidés, soit dans celui des oies. Deux types de commerce qui dépassaient le cadre purement local et rouergat puisque selon le cas des échanges se faisaient avec le *Carcin*, le *Lengadòc (aucas)* ou l'*Espanha (mulas)*.

Lo mercat de las aucas

Sylvain Coustillières de *La Bòria* s'était spécialisé dans le commerce des oies que l'on engraisait dans le pays. On achetait donc de jeunes oies :

"Los aucons se crompavan... Anavètz a la fièra a La Guepia, i aviá dos o tres merchants d'aucas. Silven Costilièras fasiá lo merchant d'aucas." (E.T.)

Mais le gros commerce de bétail typiquement rouergat, et orienté vers l'exportation, c'était celui des chevaux et des mules.

Lo mercadièr de las mulas

Le commerce des équidés était important et le Rouergue s'était fait une véritable spécialité de l'exportation des mules vers l'Espagne. Un *Dalet* de *La Landa*, dit *Capelièr*, allait à *Riu-Pèirós* chercher des chevaux, des mules ou des poulains pour les Espagnols ou un négociant de *La Guepia* :

"Lo pairin fasiá merchant de chavals. Èra pus-lèu conegut jol nom de Capelièr que jol nom de Dalet, perqué dins lo temps i aviá qualqu'un de la familha qu'èra estat a la Capeleta de La Val. Del costat de Riu-Pèirós, crompava de polins. Èran d'Espanhòls que venián o cercar, o que venián mèmes o crompar amb el. Fasiá lo comèrce de las cavalas tanben d'aquel temps amb un de La Guepia." (J.D.)

Le travail était rude car il fallait courir les foires par tous les temps :

"Partissián d'aicí amb de chavals e anavan a la fièra de Rodés qu'un temps que fèssa, i caliá anar !" (J.D.)

Les Espagnols qui achetaient mules et mulets correspondaient en mélangeant l'espagnol et le français, et dans les négociations orales, l'occitan devait être utile.

"Ai ajudas vistas de letras espanhòlas aici. I escrivavan mièg espanhòl, mièg francés. De mulas e de mulets prenián. De joves crompavan... de polins... de muòls..." (J.D.)

Cette activité s'est poursuivie jusqu'au lendemain de la guerre de 14-18 ;

"Èra aquel qu'èra merchant de mulas que pendant la guèrra de catòrze menèt l'Espanhòl aici, que portava lo mantèl en forrura. Me rapèli que n'aviam una qu'èra polida, e que fasiá a l'Espanhòl : — Quand l'aurètz vista ! Amb la candèla veirètz cossí es !" (M.-N.C.)

Bien sûr, toutes ces activités artisanales et commerciales se doublaient d'activités de service : le transport et l'hébergement.

Los carretièrs e las aubèrjas

Les déplacements et les transports entre les foires se faisaient très souvent avec des chevaux attelés ou montés.

Las cavalas

Par exemple, on prenait la voiture attelée pour aller à la foire à *Riu-Pèirós* :

"Anèron crompar una vaca a Riu-Pèirós, amb la cavala e la voatura. L'aviu estacada darrèr. Las rasavan las cavalas amb una bròca e lor fasiá tombar las brumas. Per anar a Riu-Pèirós lo camin es pas plan polit per montar." (M.-N.C.)



Sylvain Coustillières, *lo merchant d'aucas*.
(Collection famille Coustillières).



Jean Dalet, né en 1910 à Saint-André.



La cavala était utilisée pour les déplacements, attelée ou montée à selle. M. Ducor à *Bèl Pèg*.
(Collection famille Franques.)



3. St-ANDRÉ-de-NAJAC (Aveyron) — Hôtels d'auberges

L'auberge Rivière au *Camin Grand* restaurait les *carretiers* et les amateurs de fritures.



Lo *contra-pés* del *carretièr*.

Pour les longs trajets ou les chargements importants, on faisait appel à des transporteurs professionnels.

Los carretièrs

Il y avait un transporteur à *Betelha* :

“*Lo bel paire (del fabre) èra carretièr. Menava de carretas. I a lo contra-pés.*” (A.R.-L.)

Il fallait pouvoir faire des pauses sur le trajet et l'on pensait les attelages dans des relais comme celui de *La Landa* :

“*Los carretièrs que passavan, s'arrestavan aquí.*” (J.D.)

Las remesas

Dans ces relais, appelés *remesas*, les attelages entraient par un côté et ressortaient par l'autre après s'être arrêtés à l'abri, toujours attelés. Arrêt pendant lequel les charretiers allaient se restaurer dans une auberge du village :

“*Èra la remesa. Dintravan sens desatalar e tornavan partir per l'autre costat (...)* Anavan manjar endacòm mai.” (J.D.)

Las aubèrjas

Les auberges de *Sent-Andriu* étaient réputées. On y venait manger les fritures des trois rivières du pays. Et au *Camin Grand* lorsque le poisson était de taille, on le faisait frire dans un *lècha-frites* :

“*Aquela padena ne fasiu còire lo peis a cò de Ribèira al Camin Grand.*” (M.P.)

Au total le *vilatge*, avec ses abords, apparaît bien comme le centre de la vie communautaire, mais l'essentiel de l'activité économique reste diffus sur l'ensemble du territoire de la commune puisqu'il s'agit d'une économie agricole basée sur une polyculture tirant parti de la diversité des terroirs et dont le cadre type est *la bòria*.



Le *lècha-fròia* servait à l'occasion à faire frire les grosses pièces.
(Photo Dominique Alibert.)

La polyculture vivrière de base englobait toutes sortes de productions céréalières, fourragères, animales ou fruitières qui demandaient des efforts et des soins constants à un monde paysan très disparate et peu mécanisé.

La tèrra e las bòrias

Au fil des générations, les exploitations ont changé de mains et leur taille n'a cessé de varier comme en témoignent les disparités sociales de l'agriculture au début du XX^e siècle, et l'importante restructuration qui s'est opérée depuis avec le progrès technique.

Las tèrras

Jusqu'à la mécanisation des années d'après-guerre, l'aménagement et l'entretien des espaces cultivables s'est effectué manuellement :

“En laurent preniam un panièr a l'esteba de la bombara per amassar las pèiras. Amb una man teniam l'esteba, l'autra amassava las pèiras e quand arribàvem a la cima de la rega, fasiàm d'emonts d'aquelas pèiras que sortissiam amb las carretas per gitar pel camin.” (E.D.)

Ce travail de patience se doublait de prouesses physiques et techniques :

“I aviá un camp amont que l'aiga i demorava tot l'ivèrn. Amb mon fraire, dins dos jorns, cambièrem cincanta mèstres-cubes de tèrra. La lauràvem, la palejàvem e la portàvem dins lo cròt. Fa que tornèrem far lo camp amb una penta regulièira. Fa que l'aiga i demòra pas mai. Per que quand i aviá d'aiga, i aviá pas de recòlta.” (E.D.)

Ainsi, par l'assainissement, le drainage ou le remodelage des terres humides, on gagnait des terrains cultivables, mais on en gagnait également en s'attaquant aux rochers ou en les recouvrant d'une couche de terre comme au *Ròc de Mathà* :

“Lo prat aquí dejós i aviá pas que de ròcs pertot. I ai portat benlèu mai de cent mèstres-cubes de tèrra del valats de la rota. Montavi la tèrra del fons del camp que a fòrça de la virar pel capval n'i aviá un mèstre d'espessor.” (E.D.)

C'est ainsi que des terres ingrates ont pu être fertilisées et devenir des petites exploitations viables. Mais le seuil de viabilité a varié dans le temps. Pour beaucoup, il n'y avait qu'une solution, se louer chez les autres. Ailleurs, l'essentiel de la main-d'œuvre était fourni par la famille



Marie-Louise Blanc, née Roumagnac en 1914 à la Boucarie.



Renée Miquel, née Pernou en 1932.



Yves Hugounet, né en 1930 à Canabral.

ou par le voisinage dans le cadre des solidarités périodiques et selon des modalités qui sont fonction de l'importance et de la diversité des productions de la *bòria*.

Las bòrias

La taille et la structure des exploitations n'a jamais cessé d'évoluer, mais au début du XX^e siècle on trouvait un éventail très large de situations dont la complexité rend difficile tout effort de typologie. Tout au plus, peut-on se faire une idée générale au travers de quelques témoignages classés très arbitrairement en fonction des surfaces cultivées.

Las boriètas

A partir de deux ou trois hectares cultivables assortis de quelques châtaigneraies, une petite famille de trois ou quatre personnes arrivait à survivre en produisant, avec une paire de vaches, un peu de blé et quelques pommes de terre pour élever deux cochons et un peu de volaille :

"Un parelh de vacas pas mai. Èri sola. Doas o tres ectaras. Semenàvem un bocin de blat. Semenàvem quauques patanons. Amassàvem de castanhas... Aviam quatre o cinc fedas. Dos pòrcs, quauques polas. Nautres embucàvem pas !" (M.-L.B.)

Il y avait même des exploitations encore plus petites sur lesquelles on ne pouvait survivre qu'en se livrant à quelque trafic comme celui des allumettes :

"Me rapèli quand fasiu aquelas alumetas (aluquetas) a la man a-n-aquel ostal aval, juscas en mil nòu cent quinze. Se rescondián de la poliça." (L.V.)

Les exploitations d'une surface cultivable variant autour de 5 hectares étaient relativement nombreuses. Surtout près des rivières qui offraient des champs fertiles mais peu étendus. A *La Ribièreira* on faisait vivre une famille sur cinq hectares où l'on produisait un peu de tout :

"I aviá lo pepé e la memé encara. Fasián pas que lo blat per nautres perquè avián pas pron contengut. Un bocin de milh fasiu, per l'ostal, per las bèstias. Aviam pas que doas vacas de Salèrs. Fasiu de vedèls, quauque tròç de pòrcs, empraquí, de gras, quauques tessons, de mauras. Estauviavan mai que ara." (M.F.)

Même en pays de rivière une petite exploitation de cinq hectares ne suffisait pas toujours pour vivre et il fallait compléter les ressources en allant se louer à la journée :

"I a cinc ectaras. En t'anant a la jornada, coma ai pogut..." (L.C.)

Certaines petites exploitations amélioraient leur revenu en se spécialisant sur des productions marchandes comme la vigne :

"Cinc o siès ectaras. De vin, doas ectaras." (G.C.)

Mais en général, il s'agissait d'une polyculture vivrière dont la production était largement consommée sur place :

"I aviá cinc o siès ectaras. Quatre o cinc vacas. Aviam de castanhas. Quauques patanons e manjàvem bravament de castanhas. Un o dos pòrcs e encara !" (R.M.-P.)

A Canabral où autrefois l'on produisait du chanvre, une exploitation de même importance permettait de nourrir quatre personnes en se spécialisant sur l'élevage porcin :

"Cinc o siès ectaras a pus près. Èra un pichon ben, quatre de familha. Quatre o cinc vacas, una maura o doas, tres o quatre pòrcs, quicòm coma aquò." (Y.H.)

louer une ferme : *afermar una bòria*
payer le fermage : *pagar l'aferme*
fermier, fermière : *bordièr, bordièra*
le hangar, l'appentis : *lo cabanat, l'arapent*
la place des bovins, la rigole à purin : *la besal/r*
le râtelier : *lo rastèl*
la crèche : *la grepia*
le purin : *la pissània*
curer (les bêtes, l'étable) : *fomaretjar*
un tas de fumier : *un mont de fems*
épandre le fumier : *expandir lo fems*
le croc à fumier : *lo bi(g)òs del fems*

Lorsqu'il n'y avait pas de bois, de châtaigneraies, ou de vignes pour fournir des revenus complémentaires, on poussait l'élevage spécialisé (oies grasses) ou bien l'on partait se louer pour les travaux saisonniers :

"Dos o tres selhons de milh per embucar. A l'epoca i aviá mai d'aucas... Fasián de còlas." (J.M.)

Au *Rialon* sur huit hectares, dont la moitié de bois, quatre personnes arrivaient à vivre en cultivant du blé, des pommes de terre, un peu de vigne et en exploitant les champs à mi-fruits pour nourrir quelques vaches :

"I aviá uèch ectaras, e enquèra n'i aviá la mitat en boès. I aviá los parents a la memé e ieu. Fasián de blat, fasián de patanons, fasián de vinha. Lo vin lo fasián per elses. De vacas n'an ajudas sièis per que de còps fasián de camps a mièjas." (H.C.-H.)

A la *Pojada*, cinq personnes vivaient sur huit hectares où l'on pratiquait des cultures fruitières (châtaignes, pommes) et où l'on élevait quelques vaches et quelques porcs :

"I aviá los grand-parents, fasiá cinc. I aviá quatre vacas, una maura, e de castanhas bravament, fasián bravament de pomas." (M.T.)

A *Betelha*, toujours sur huit hectares, on pratiquait à peu près les mêmes cultures avec le maïs et les pommes de terre. Autrefois, on y cultivait aussi le chanvre :

"Sèt, uèch ectaras. Un mocin de cadun, de patanons, de milh, de castanhas." (A.R.-L.)

Au début du siècle à *Betelha* une exploitation d'une douzaine d'hectares bien situés permettait de faire vivre une famille de façon convenable en faisant un peu de tout : blé, maïs, vaches, porcs, oies...

"La bòria èra coma es : una dotzena d'ectaras. Se teniá un pauc. Çò que se fa aici : un bocin de milh, de blat. Sèt o uèch vacas, de pòrcs, de tessons amb lo milh. D'aquel moment s'embucavan plan d'aucas." (E.T.)



Jean Massot, né en 1923 à la Borie de Rouergue.



Jean-Marie Lafon, né à Bèl-Pèg en 1917.

Las bòrias bèlas

A partir de quinze hectares, on entrait alors dans la catégorie des exploitations importantes orientées vers l'élevage :

"I aviá una quinzena d'ectaras. Fasiám venir de vedèls, de pòrcs e de blat." (F.T.)

Même cas de figure pour les exploitations d'une vingtaine d'hectares et au-delà :

"Vint e doas ectaras. Un mocin de tot. De tessons, de vedèls, un mocin de blat..." (M.-C.L.)

Dans cette catégorie, on peut inclure les exploitations en partie boisées car les bois autrefois constituaient un rapport :

"I a vint e tres ectaras, n'i a la mitat de bòscs. Mès los bòscs a-n-aquel moment raportavan un bocin." (L.V.)

Avec une trentaine d'hectares une exploitation comme celle de la *Sarriá* faisait figure de domaine et avait un éventail de productions végétales et animales très large. A *Bèl Pèg*, pour la même surface, il y avait la moitié de bois et de travers :

"Trenta doas ectaras. Es ben pron bèla mès i a totes los travèrses d'Avairon. De trabalhable i aviá una quinzena d'ectaras, mès pas tròp. I a mai de la mitat de bòscs." (J.-M.L.)

Productions et situation semblables sans doute à l'Èrp :

“Fasián de vacas, de vedèls e de pòrcs grasses. Una trentena d'ectaras, bòscs e tot.” (L.M.)

Ainsi donc par leur taille, par la nature et la répartition des terrains, par leurs productions, par la condition des exploitants, les fermes du début du siècle, bien que toutes consacrées à la polyculture, présentaient des situations très diverses. La *bòria* avait cependant presque toujours un caractère familial quel que soit le statut de l'exploitant. On voyait même parfois le propriétaire non exploitant habiter le logement voisin de celui de son fermier.

Lo païsan e los apleches

En général, le travail était fourni par la famille soit dans le cadre du fermage ou du métayage, soit dans celui du faire-valoir direct. Mais, on l'a vu, les fermes trop petites n'arrivaient pas à occuper tous leurs bras ni à nourrir toutes les bouches, et les fermes moyennes ou plus importantes manquaient souvent de bras.

Pour utiliser au mieux cette force de travail, il fallait bien sûr un outillage adapté.

Los bordièrs

On prenait une ferme en fermage ou en métayage lorsqu'elle était libre, mais en général, le changement de fermier se faisait comme pour les valets à la Saint-Jean, ou alors à la Saint-Michel :

“Los parents dintrèron per Sent-Joan, en vint e tres.” (A.L.)

Le statut le plus fréquent autrefois dans les régions occitanes était celui de métayer dont la condition était souvent difficile :

“Fasián un contrat a mitat, al tièrç, aquò dependiá.” (A.L.)

Les métayers descendaient des *puèges de Roergue* pour reprendre les grosses fermes dont les propriétaires ou les fermiers cessaient l'exploitation :

“N'i a una outra a cò de Foloar, ont que i a Aquié...” (A.L.)

C'est ainsi que beaucoup de rouergats sont devenus métayers puis propriétaires en Languedoc et même en Gascogne. Pour pouvoir tirer parti du fonds et lorsque les bras de la famille ne suffisaient pas, on louait des journaliers ou brassiers, des valets et des servantes.

Jornalièrs, vailets e sirventas

Ceux qui ne possédaient pas de terre ou dont l'exploitation ne permettait pas de subvenir aux besoins de la famille allaient vendre leur force de travail à la journée (*jornalièrs*), ou à l'année (*vailets, sirventas...*)

Los jornaliers

Ceux qui n'avaient qu'une cabane et un petit jardin subsistaient en effectuant des travaux de cueillette a *mièjas*, ou au tiers dans le pays :

"N'amassàvem plan de castanhas, plan, plan. Mès per aquò dels autres." (I.G.)

Les récoltes à mi-fruits permettaient parfois d'élever un cochon :

"Engraissèt un tesson amb çò que fasiá de viandas a mièjas. Fasián de patanons, de monges, de milh a mièjas." (J.F.)

Ces ressources étaient complétées par des travaux agricoles ou domestiques dans les environs et payés à la journée :

"E alara, la mamà, per viure, anava a la jornada." (I.G.)

Ces petites exploitations faisaient occasionnellement appel à des *jornalièrs* :

"Un pauc totes sols, un jornalier de temps en temps." (E.T.)

Mais la main-d'œuvre se fit de plus en plus rare avec l'exode rural, et la mécanisation prit le relais :

"Aviam quauques jornaliers quand se'n trobava. Apèi cromptèrem lo tractor." (J.-M.L.)

Lorsqu'une exploitation manquait de bras et qu'elle était assez importante pour louer du personnel à l'année, elle prenait un *vaiet* pour les travaux de la ferme ou une *sirventa* pour les travaux domestiques.

Los vailets

Le recours à du personnel permanent était soit un palliatif (décès ou incapacité de l'exploitant ou du conjoint, charges exceptionnelles et provisoires), soit un moyen de mieux valoriser une exploitation importante :

"Aviam ajut de vailets duscas que lo meu fraire aje dotz-a-sèt, dotz-a-uèch ans" (J.-M.L.)

En général, les valets étaient recrutés pour un an à la Saint-Jean et la chanson de la loue était connue de tous en *Najagués*.

*"Bèla Sant-Joan s'aprocha
Bèla se caluitar
Dins una outra vilòta
Cal anar demorar
Quand lo cocut cantava
Ieu m'amajinavi que..."*

*... Aquò es los vailets e los pastres que se cantavan entre elses per las pèças.
L'ai entendut empraquí per de vailets que cantavan. Perqué ieu quand aviá pas que quinze ans auriá cantat tot lo jorn. Los vailets que veniu, se cambiavan per Sent-Joan, cada an cambiavan de patron e cadun cantava la siá."* (R.P.-C.)

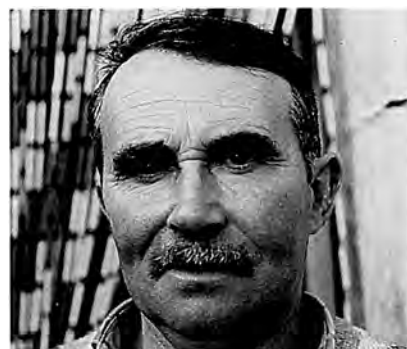
Las sirventas

Pour que la maîtresse de maison qui avait des enfants en bas âge puisse vaquer à ses occupations, on recrutait une jeune servante :

"Arribava sovent qu'aviam una sirventa quand èrem pichons." (L.V.)

Parfois on faisait appel à des enfants d'âge scolaire qui recherchaient de telles occasions :

*"A dètz ans èri logada. A l'Èrp. Es un vaiet que nos veniá quèrre :
— Quin es que vòl venir ? — Mès soi ieu, mès soi ieu ! Tot aquò voliá partir."* (R.A.-M.)



Jacques Falipou, né en 1936 à Pradines.



Honoré Blanc, né en 1907 à Granolhet.



Tira-fems, forca e cròc.

le joug, les courroies du joug : *lo joc, las julhas*
 les frontaux : *los coissins*
 les anneaux du joug : *los anèls*
 le support des anneaux : *la mejana*
 l'atteloire : *l'atalatge*
 les muselières : *los morrials*
 lier au joug : *jonger*
 liés, une liée, les chevilles du joug :
jonjuts, jonjuda, las cavilhas
 dresser : *domdar*
 le petit aiguillon, piquer : *l'agulhada, foissar*
 porter aide avec un attelage : *far prodèl*
 guider l'attelage : *apelar*
 en arrière ! halte ! : *Arrè ! où !*
 la lanière du fouet : *la fliussa del foet*
 l'outillage : *los utisses*
 le traîneau (à pierres, à gerbes, etc.) : *la lisa,*
lo trigòs
 le char à deux roues : *lo carri*
 le char à foin : *lo carri del fen*
 une charretée : *una carrada*
 la flèche, le banc : *la perga, lo banc*
 le tombereau : *lo tombarel*
 basculer : *abocar*
 le tablier du char : *lo taul/rièr*
 les traverses : *las traversas*
 les échelettes, les pieux : *las escaletas,*
los paissèls
 une roue, la jante : *una ròda, las taulas*
 le bandage : *lo farrament*
 l'essieu, la boîte de l'essieu : *l'ais, lo boton*
 la clavette : *la claveta*
 la brouette : *lo carriòl*
 la besace : *las biaças*
 l'araire, (son emploi) : *l'araire, laurav*
 la charrue : *la carru(g)a, la bombala*
 les versoirs : *las aurelhas*
 le laboureur : *lo lauraira*
 enrayer : *enregar*
 la raie est profonde : *la rega es plonda*
 une friche : *un boti(g)as, una broasca*
 défricher : *rebu(g)jar*

Mais toutes les places n'étaient pas bonnes à prendre :

“Un còp èri logada, i voliá pas anar. E aquela vièlha me fasiá : — Paura, un còp un òme davalèt de chaval per amassar un grut de monja, amb un grut de monja n'amassèt un sac ! Me parlava de l'argent per n'amassar pichon a pichon.” (R.A.-M.)

Parallèlement, à l'évolution du marché de la main-d'œuvre, le progrès technique mit à la disposition du monde rural un outillage de plus en plus perfectionné.

Los apleches

Les outils manuels les plus usuels ont bien résisté à l'évolution puisqu'ils sont encore utilisés de nos jours pour les travaux de jardinage. La mécanisation été très rapide.

Los apleches a man

Au XIX^e siècle, les exploitations étaient souvent trop petites pour pouvoir s'offrir du bétail de trait et tous les travaux se faisaient avec des outils manuels. Avec *lo palavèrs* et *la marra*, on préparait la terre et avec le *bigòs* on arrachait les pommes de terre, ou l'on fouissait la vigne :

“Lo bigòs es pichon mès òm ne pòt trabalhar per traire los patanons, per fòire la vinha.” (F.G.)

On utilisait aussi la *fauç*, la *dalhe*, la *forca* pour les fourrages. On moissonnait à la faucille :

“Autres còps copavan aquò a la fauç.” (J.M.)

et on faisait le battage au fléau ou à la perche :

“L'escudiá la miá paura mamà amb lo flagèl o una barra.” (M.B.)

Dans un pays où il y avait beaucoup d'arbres à émonder, on utilisait un *pigasson* et un *rebuc*, c'est-à-dire une serpe d'un modèle plus petit que les modèles utilisés aujourd'hui :

“Abans de bèlses coma aquò n'i aviá pas, èra pus pichon. Per far de clèges anava melhor que lo piasson perquè es pus bèl.” (J.D.)

Mais lorsque l'on possédait une ou deux vaches ou un âne, on utilisait du matériel attelé, même rudimentaire, pour certains travaux.

Los apleches atalats

Pour labourer, on utilisait l'araire, l'outil rustique par excellence, longtemps utilisé dans les campagnes occitanes. Les anciens s'en servaient encore au début du siècle pour la vigne :

“Lo paure pepé amont aviá una vinha, que la laurava amb l'araire.” (F.G.)

On s'en servait aussi pour les pommes de terre :

“N'aviam un araire. N'ai vistes que s'en servissiú quand fasiu los patanons, enregavan amb l'araire.” (L.V.)

Vinrent ensuite les charrues “Dombasle” à versoir :

“Se fasiá de polit trabalh amb la bombara.” (F.G.)

“Fasiám amb la bombara.” (H.B.)

Dans les deux cas, le bâti, en bois, était réalisé sur commande, par le charron le plus souvent :

“Mon paire fasiá las cambetas.” (E.D.)

On se servit ensuite de charrues en métal, relativement légères, dont le versoir pouvait basculer :

“Ai vista una mossa tornenta en fèr, que se virava.” (H.B.)

On s'en servait dans les terrains accidentés :

“Fasiá amb la mossa tornenta. Mès aquò èra per trabalhar pels travèrses.” (F.G.)

On appelait aussi les petits brabant, *brabanetas* :

“Una brabaneta. Lauràvem. Aquò èra pus laugièr per passar amb de vacas, èra pas tant pesuc. I a pas qu'una ròda pas mai. La caliá téner per las estebas que un brabant corriá tot sol el, amb las doas ròdas.” (L.C.)

Les brabant se sont répandus en *Najagués* surtout après la guerre de 14-18 :

“E apèi venguèt lo brabant. Après la guèrra de catòrze, comencèron de sortir.” (F.G.)

Après les labours, pour herser et recouvrir la semence on utilisait des herses de bois à dents de fer et un rouleau :

“Pendent un briu fasiám amb d'èrsas en boès, de garric. Las pias, èran en fèr.” (L.V.)

Sur les terres très légères on pouvait utiliser des herses à dents de bois, et avant la généralisation du rouleau on accrochait une pièce de bois assez lourde derrière la herse :

“Autres còps i aviá pas de rotlèu. Darrèr l'èrsa li metián un carràs, una pèça de boès estacada amb una cadena. N'i a que levavan las pias de la èrsa o que la viravan dessus-dejós amb una pèira o doas, que las pias las tenián, per far los tarrisses a la prima.” (E.D.)

Puis vinrent les rouleaux de bois ainsi que l'outillage mécanique attelé.



L'escarràs ou herse à dents de bois.



Lo rotlèu per cubrir.

La mecanica atalada

Le premier outillage se répandit au début du siècle à peu près en même temps que le brabant. Les premières faucheuses sont apparues avant la guerre de 14-18 et les moissonneuses-lieuses un peu plus tard :

“Elses avián crompat la dalhusa en cinc. La liusa la crompèron pas que quand me maridèri.” (M.-N.C.)

C'est pendant la même période de l'entre-deux guerres que se sont généralisés les battages mécaniques à l'aide de machines que l'on déplaçait de ferme en ferme avec des attelages de bœufs :

“Un batur amb una calfaira, fasiá un bocin de campanha.” (A.P.)

Pour tracter les charrues et les machines, il fallait un attelage adéquat.

Los parelhs

Selon les moyens de la ferme, l'importance du travail à faire ou le poids à tracter on utilisait un ou plusieurs attelages de vaches, de bœufs ou de chevaux. Parfois même on combinait plusieurs modes de traction :

“Aviam de vacas e metiam dos parelhs quand voliam trabalhar fòrt, e la cavala davant.” (E.D.)

Ainsi le paysan faisait-il produire sa terre pour obtenir les céréales, les fourrages et les fruits lui permettant de nourrir le bétail et les siens.



Début de mécanisation entre 1900 et 1905 : *la dalhusa*, Baptiste Puechberty, sa sœur, un valet, Astorg Puechberty, Achille Bosc, Léon Albert, *lo fabre*. (Collection famille Bosc à Bêteille.)

Los grans e las rabas

On cultivait autrefois toutes sortes de grains (*blat, segal, paumola, milh*) ainsi que des plantes fourragères soit pour l'alimentation animale, soit pour l'alimentation humaine, ou encore pour les deux.

La segal e lo blat

La segal

Il y avait encore du seigle au début du siècle, mais de façon secondaire :

“*Ne fasiam, de segal.*” (F.B.)

“*De segal ne fasiam un bocin.*” (H.B.)

On le cultivait pour ses longues tiges dont on se servait pour lier les gerbes de blé avec un *ligador* :

“*Se'n servissiu per far de ligas.*” (R.C.)

Amb la man tirava tot çò que valiá pas res e ne fasiá las estacas per estacar lo blat amb lo liador.” (M.B.)

La paille de seigle était particulièrement recherchée pour fabriquer toutes sortes de paillasses à l'aide de ronces. Ces paillasses pouvaient être vendues dans les foires et constituer ainsi un revenu d'appoint :

“*Fasiá de palhassas e las anava vendre dins las fièras a Lunac, a La Folhada, e aital se cromptèt sa prumièra bicicleta. Èron de palhassons que i metián la pasta del pan.*” (I.B.-F.)

C'était donc surtout le blé que l'on cultivait pour cuire son pain.

Se fasiá un bocin de blat

La plupart des exploitations produisaient un peu de blé pour la consommation familiale :

“*Fasiam pas que lo blat per nautres perqué aviam pas pron contengut.*” (M.F.)

La production de *Sent-Andriu* n'était donc pas très importante et les rendements étaient plutôt faibles :

“*Un bocin de blat, se fasiá pas de rendement.*” (A.L.)

On en faisait également un peu pour les animaux de la ferme :

“*Un bocin de blat, ne fasiam mòure pel bestial.*” (L.V.)

On préparait la terre avec une paire de vaches, environ un hectare pour une exploitation moyenne :

“*Una ectara qu'aviam laurat amb las vacas.*” (R.L.)

On mettait peu d'engrais, on utilisait le fumier dont on disposait :

“*Portàvem lo fems, l'escampilhàvem e apèi lauràvem e ersàvem.*” (L.V.)

Après avoir brisé les mottes on semait en balisant les planches de semailles avec des poignées de paille :

“*Se semenava a la man, se comptava dotze regas o catòrze. Òm marcava una palha cada trenta mèstres per far drech.*” (A.B.)

Puis on recouvrait la semence et avec la paille qui restait on faisait une croix que l'on plaçait à l'entrée du champ :

“*En cubriguent, quand lo camp èra finit se metiá un planponh de palha. Se fasiá una crotz qu'òm metiá sus la dintrada amb de tèrra dessús. Aquò se fèt jusca la guèrra.*” (A.B.)



Ida Blanc, née Falguières, présidente du cercle des Anciens, née en 1910 à Riols (Tarn).



Robert Loupias, né en 1932 au Bosc de Saint-André.

le blé, le seigle : *lo blat, la segal/r*
l'avoine, l'orge : *la civada, l'òrdi*
le méteil : *lo rau / ròu*
le maïs, le sarrasin : *lo milh, lo blat negre*
semence : *cuebre, cubrida*
il sème mal : *rensilha los apalhons*
délimiter le sillon : *aselhonar*
le blé a bien germé : *lo blat a puelhat*
il a tallé : *a patat*
versé : *es aborcat*
il va épié : *va espi(g)ar*
un épi vide : *una espi(g)a aganida*
il est charbonné : *es carbonat*
mûrir : *amadubar*
le vent l'a égrené : *lo vent l'a engrunat*
moissonner : *missonar*
la javelle, la cheville pour lier : *lo gavèla, lo li(g)ador*
le lien : *lo ram*
lier les gerbes : *li(g)ar las garbas*
l'éteule : *la rastolha*
la meule conique dans le champ : *lo crosèl, acroselar*
la gerbière : *la garbièra*
le fléau : *lo flagèl*
procédés de battage : *escodre*
le batteur : *la ventaira*
l'aire : *lo sòl*
la meule de paille : *lo palhèr*
le tarare : *lo ventador*
la balle d'avoine : *los atses*
ensacher : *ensacar*
le repas de clôture des travaux : *la solenca*



Dels crossès al carri.
(Collection famille Matha de Canabral.)



Una carrada de garbas.
(Collection famille Matha de Canabral.)



L'escodre.
(Collection famille Palazié.)

Las meissons e l'escodre

Les anciens moissonnaient à la faucille :

“Amb la fauç, ai missonat ieu, caliá far las gabèlas e apèi caliá liar, far las garbas e acroselar.” (M.-N.C.)

On chargeait ensuite les gerbes sur un char pour les transporter à proximité de l'aire à battre :

“Finissían la garbièira, garbejar s'apelava.” (A.P.)

On procédait alors au battage sur le *sòl* au fléau, à la perche, au rouleau, à la machine, manuelle ou à vapeur. Le battage au rouleau était une opération délicate :

“Per escodre i aviá un parelh de vacas jonjudas e sus l'atalatge i aviá un dròlle o una persona atjada que parava lo caçòl en cas que la vaca pisseguèssa. Caliá que sièsson de vacas perquè lo buòu auriá pissat pel ventre.” (L.V.)

On faisait un grand tas avec la paille :

“La palha ne fasián de palhièiras.” (R.L.)

Pour le grain, compte tenu de la faiblesse des rendements — moins de dix quintaux à l'hectare — la récolte était souvent engrangée dans le grenier situé au-dessus de l'habitation :

“Me rapèli se n'amassava dètz sacs. N'amassàvem pas gaire, lo metiam sul trast. Dins la palhassa i metiam lo rau o la semença, perquè se conservava dins la palhassa.” (R.L.)

La semence conservée dans la paille permettait d'assurer la récolte à venir. Le reste du grain était, selon les besoins et les possibilités de chacun, transporté au moulin et la farine panifiable servait à faire le pain de l'ostal dans le *forn de la bòria* ou au four banal. Mais on cultivait aussi d'autres céréales, surtout pour l'alimentation animale.



L'escodre a cò de Tresières a Bèl Pèg.

Un des premiers battages mécaniques sur le sol ou aire à battre, à proximité des anciennes meules, devenues inutilisables.
(Collection famille Déléri.)

Lo milh, la civada e lo rau

Le maïs comme le blé était utilisé à la fois pour l'alimentation humaine et l'alimentation animale.

Lo milh

Le maïs était davantage cultivé dans les vallées que sur les plateaux :

“De milh a Granolhet, mès aici se'n fasiá pas tant qu'aquò.” (F.D.-H.)

Il s'agissait là aussi d'une production vivrière destinée à la consommation locale :

“Un bocin de milh fasiu per l'ostal, per las bèstias.” (M.F.)

La récolte se faisait à la main :

“Autres còps amassàvem lo milh a la man e apèi, quand n'aviás un o dos cents bargats, los vesins empraquí venián adujar. Anàvem adujar als autres e los autres venián adujar per descofelar.” (J.D.)

Comme la récolte, le dépouillage se faisait avec l'aide des voisins et c'était l'occasion de veillées :

“Dins aquela granda sala, metián lo milh per descofolhar amb totes los vesins. N'amassàvem pendent tres o quatre jorns, a la man. E tot lo monde se reunissiá aprèp sopar duscas a mièja nuèch, una ora. E despelofràvem e après revelhonàvem.” (L.L.)

Pour le séchage et la conservation on formait des sortes de tresses que l'on accrochait aux poutres de la maison :

“Fasián de finèlas qu'apelavan, i aviá cincanta, soassanta còcas estacadas ensemble amb las fèlhas. Dins los ostals metián doas còcas per secar pron viste per embucar las aucas.” (A.L.)

On faisait donc toujours un peu de maïs pour le gavage :

“Dos o tres selhons de milh per embucar.” (J.M.)

On en donnait également aux cochons, mais autrefois le maïs était également utilisé pour l'alimentation humaine. On en faisait du *milhàs* très apprécié des anciens mais guère prisé des plus jeunes :

“Los vièlhs o aimavan mès los joves o aimàvem pas gaire.” (F.D.-H.)

Le maïs pouvait donc remplacer le pain lorsqu'il en manquait, mais certaines céréales étaient plus particulièrement destinées à la nourriture du bétail : l'avoine et le méteil.

La civada e lo rau

L'avoine était surtout cultivée pour la nourriture des chevaux, mais tout comme le méteil on en stockait dans de grandes paillasses pour le petit élevage :

“Coma se moisís facilament, li metiam tanben la civada pels lapins.” (R.L.)

On produisait également de l'orge, mais on cultivait aussi des plantes fourragères pour les bêtes et des pommes de terre pour l'homme et pour l'animal.



Fernande Blanc, née Hugounet en 1906 à Saint-André.



Un tombarelat de milh.



Lo tombarèl per amassar lo milh e los secadors per lo far secar.



Las pathassas per servir lo gran : blat, rau, civada...

les germes : *puèlhs*
 dégermer : *despuèlhar*
 la fane de pomme de terre : *esпамpe*
 buter : *tarrar*
 arracher : *traïre*
 peler : *plomar*
 pelure : *paralièr*
 la houe simple, la binette : *la marra*
 mettre une terre en pré : *apradir*
 irriguer le pré : *abesal/rar lo prat*
 la faux, le manche : *la dalhe, lo fauç-margue*
 le coffre : *lo codièr*
 battre la faux : *picar*
 le marteau, l'enclumette : *lo martèl, l'ase*
 le foin, faner : *lo fen, fenejar, abraçelar*
 un tas, tourner le foin : *un mont, virar lo fen*
 défaire les tas de foin : *desabracelar*
 mettre en rangée, une rangée, une meule de foin :
encordar, un bracel, una pial/ra
 il est moite : *es moste*
 une dent de fourche, de râteau : *una piá*
 le treuil : *lo torn*



Lo rastèl granair.
 (Photo Dominique Alibert)



Fenial sus cabanat.

Las bledas e los patanons

La pomme de terre a longtemps constitué un élément important de la production vivrière.

Los patanons

Pour préparer le terrain on utilisait souvent l'araire :

“Quand fasiu los patanons, enregavan amb l'araire.” (L.V.)

On en produisait aussi bien pour l'alimentation familiale que pour l'élevage de porcs, et les quantités étaient assez conséquentes :

“Ne fasiam dètz quintals, ai vista la cava plena de truffets.” (G.D.)

On recherchait des variétés à haut rendement pour engraisser les porcs :

“Fasiam de patanons, de rotges, l'abondança de Mètz. Fasiá de rendament. Amb de patanons e de castanhas fasiatz de pòrcs grasses.” (A.L.)

On cultivait aussi un autre tubercule pour l'alimentation animale, le topinambour, qui complétait l'apport fourrager de la betterave.

Las patanas e las bledas

Il fallait laver les topinambours dont les tubercules sont très noueux et c'était un travail fastidieux.

“De bledas e de patanas pel bestial. Qu'un trabalh per lavar las patanas !”
 (J.-M.L.)

Aux céréales, surtout utilisées pour le petit élevage, et aux racines servant à engraisser les porcs, venait s'ajouter le foin indispensable au maintien du gros bétail pendant l'hiver.

Lo fen

On fauchait les prairies artificielles que l'on avait semencées avec du trèfle ou de la luzerne. Les graines de trèfle, après avoir été ramassées, étaient nettoyées à l'aide du tarare :

“La grana de trèfla la passàvem al ventador. Aquò fasiá partir la posca, la netejeva un brave bocin.” (E.T.)

Autrefois la fauchaison se faisait à la faux :

“Ai vista ma maire dalhar amb la dalhe.” (M.-L.B.)

Outillage dont les anciens se servent encore pour couper de l'herbe pour les lapins ou pour nettoyer le tour de leur maison. Régulièrement, le faucheur affûtait la lame avec une pierre à aiguiser et la retravaillait au marteau sur une petite enclume :

“Aquí mon paure paire disiá que caliá pas tocar aquel martèl per çan que èra fach esprès per tustar la dalhe sus l'enclutge.” (M.R.)

Le foin était ensuite emmagasiné à l'abri dans de vastes granges :

“Dins la granja li metián pas que lo fen.” (R.L.)

Telles étaient donc les principales récoltes céréalières et fourragères des exploitations polyculturelles d'autrefois. Mais, il y avait aussi une importante production fruitière, plus ou moins spécialisée. Si le raisin, les pommes, les prunes ou les noix étaient en partie transformés en liquide (vin, cidre, eau-de-vie, huile), la châtaigne constituait surtout un aliment de base qui était soit vendu comme les autres fruits, soit consommé sur place par la famille ou le bétail.

La castanha

Los castanhièrs e las castanhals

Pour certaines exploitations, la châtaigneraie constituait une source appréciable de revenus :

“Aviam de castanhals que nos raportavan plan.” (A.R.-L.)

On plantait les châtaigniers sur les versants mais parfois aussi sur les plateaux :

“Èron pels traverses, n’aviam un tròç de planièr.” (J.-M.L.)

Il y avait aussi des châtaigniers plantés isolément dans les champs ou en bordure de ceux-ci :

“I aviá mai d’una ectara de gropat quand mèmes. Per las pèças, suls bòrds en pr’aquí. Penjava tròp, çò que nautres avèm.” (M.T.)

Il y avait bien sûr des châtaigniers sauvages, mais aussi plusieurs variétés greffées.

Las varietats

Les châtaignes sauvages étaient appelées de plusieurs noms :

“I aviá la negra, la tardiva, la canina.” (F.B.-H.)

Mais il y avait aussi des variétés tardives ou noires parmi les variétés greffées :

“La bertuada èra coma la tardiva mès pus gròssa.” (G.C.)

“La bertuada èra negra. La savòia èra una castanha negra, ponchuda. I aviá la rossa de La Guepia.” (A.L.)

C’est d’ailleurs le marron de *La Guepia* qui était la variété la plus commerciale :

“La marrona, la rossa.” (H.B.)

Les châtaigneraies étaient entretenues de façon à faciliter la cueillette à l’automne.

De la castanhal al mercat

Pour cueillir les châtaignes on mobilisait toute les familles et les enfants ramassaient les gros marrons destinés à la commercialisation :

“Aviam de castanhas coma diriatz de pomas ! Quand èrem dròlles nos fasián amassar las gròssas.” (J.-M.L.)

Sur certaines exploitations de la commune situées dans des zones à châtaignier la production pouvait être importante et il fallait mobiliser des moyens matériels et humains conséquents :

“Anavan amassar las castanhas amb los buòus e lo tombarèl e trobavan de monde, de filhas, de femnas que pagavan a la jornada per amassar las castanhas.” (M.-L.L.)

Si on ne recrutait pas du personnel à la journée et s’il y avait besoin de main-d’œuvre on faisait ramasser les châtaignes à mi-fruits :

“Nos daissavan amassar las castanhas a mièjas.” (I.G.)

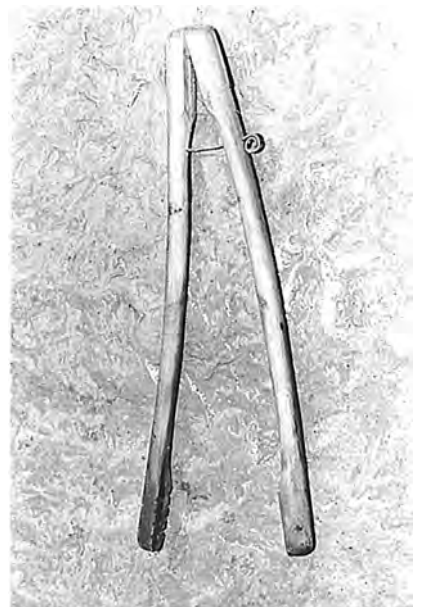
Les variétés greffées étaient destinées à la vente.



Lo marron de La Guepia.



Marie-Louise Lagarrigue, née en 1922 à Saint-Christophe (Tarn).



Las gadafas per amassar las castanhas.

Lo mercat

On ramassait des quantités importantes qui constituaient parfois le gros revenu de certaines exploitations, comme à *La Bocariá* :

“Las castanhas fasiu un rapòrt interessant. N'ai ajudas vendudas quatre tonas.” (G.V.)

Les quantités ramassées à *Bèl Pèg* étaient parfois si importantes qu'une charrette à cheval chargée, avait du mal à monter la côte de *Betelha* :

“Sustot las castanhas. Aicí a Bèl Pèg tot lo monde n'aviá. Lo paure pepé vendiá cent vint sacs de castanhas (de 50 kg)... De còps las caliá portar a Betelha amont, que podiam pas montar amb lo cargament, amb la cavala e la carreta.” (J.-M.L.)

A *Betelha*, on allait porter la production au marché de *La Guepia* avec un attelage de vaches, à tout de rôle, pour avoir un chargement complet et écouler une marchandise fraîche :

“De rossa. Anàvem al mercat amb lo carri. Anàvem a La Guepia, e ne preniam als vesins e ne fasiam una carrada. Un còp i anàvem nautres, un còp èron los vesins.” (A.R.-L.)

Les marchés de *La Guepia* étaient importants. On y expédiait les châtaignes par voie ferrée vers Paris et l'Angleterre :

“Los mercats de La Guepia èron braves. I aviá dos mercats per setmana, lo dimècres e lo dissabte.” (A.R.-L.)

Une partie de la production était réservée pour la consommation familiale ou pour nourrir le bétail.

Grelar e secar

En général, on consommait les châtaignes grillées et l'on donnait aux animaux des châtaignes séchées.

Las grelladas

On se réservait quelques variétés commerciales pour faire des grillées pendant l'hiver :

“Manjàvem la rosseta. Ne metiam de costat e ne fasiam de grelladas, o de la savòia. La metiam secar al trast, se conservavan. L'ivèrn, al mes de janvièr, febrièr, fasiam qualques grelladas.” (E.D.)

Ce mode de séchage au grenier pour la châtaigne à griller consistait à étendre les châtaignes sur une épaisseur de quelques centimètres et à les remuer de temps à autre :

“Èran expandidas sus una epessor de set o uèch centimèstres, amai las anàvem bolegar qualques còps amb lo rastèl.” (E.D.)

Pour faire des grillées on choisissait une variété de châtaignes non cloisonnée, et l'on recherchait également la facilité d'épluchage :

“Dins las castanhas que grèlan n'i a una que se rufava plan...” (G.C.)

Il y avait des variétés bonnes pour tout :

“La savòia pòt far los dos.” (G.C.)

C'était une variété tardive très appréciée :

“La savòia èra la pus tardiva, per far de grelladas.” (A.R.-L.)

On utilisait un gril spécial en fil de fer qui était près du foyer et que l'on posait sur le support accroché à la crémaillère pour faire les grillées :

"Fasiás las greladas sus las endarrièras. Tota ma vida ai vist lo grel." (G.C.)

Le séchage simple, au grenier, se faisait aussi pour les châtaignes destinées à l'alimentation des porcs :

"Las pus polidas se vendián. Las autras las metián a sacas suls trastes. Espandidas pas trop espès, e las bolegàvem. E quand èran secas las fasiu manjar als pòrcs aital." (M.T.)

Mais autrefois on utilisait des séchoirs à fumée.

Los secadors

On construisait les séchoirs soit près des maisons, soit au milieu des bois :

"N'ai un per la castanhal." (F.G.)

On pouvait y faire sécher une douzaine de sacs de châtaignes :

"Una dotzena o quinze sacs al mens, sus vint centimèstres." (F.B.)

Elles étaient posées sur un clayonnage de liteaux ou de fil de fer :

"Èron pas que de cistèls e de fial d'eram, que passava la calor. Las castanhas podián pas tombar e caliá que la calor montèssa !" (F.B.)

On plaçait au dessous des souches de chêne et de châtaignier qui se consumaient pendant quinze à vingt jours :

"De tancs de castanhièr o de garric. Pendant una quinzena de jorns o amai vint, caliá entretenir cada ser lo fuòc." (F.B.)

On y faisait sécher les petites châtaignes impropres à la vente :

"Lo trium, las pichonas que se podiu pas vendre, las portàvem sul secador." (A.L.)

L'épaisseur de châtaignes pouvait atteindre cinquante centimètres :

"Dins un secador metiu cinquanta centimèstres d'espès." (E.D.)

Mais en général c'était moins de trente centimètres :

"Apièi quand n'i aviá vint, trenta centimèstres, amb la pala, cada dos jorns, las viràvem." (A.L.)

On les retournait à l'aide d'une pelle pour obtenir un séchage homogène :

"Las que se trobavan sus la grilha èran pus secas, las caliá virar." (A.L.)

La durée du séchage dépendait de l'intensité du feu et de la qualité du bois :

"Quand avián secat uèch o dètz jorns, benlèu quinze, aquò dependiá cossí forçavètz lo fuòc, lo castanhièr cauça pas tant que lo garric..." (A.L.)

On en faisait même parfois sécher dans la cheminée sur une claie :

"Ne fasián secar directament a l'ostal. Aviam una cleda dins la chiminèia. Cada dos o tres jorns la cambiàvem. N'i aviá vint centimèstres, de còps mièja saca, que fumèssa pas." (E.D.)

Quand les châtaignes étaient sèches on enlevait leur enveloppe deséchée par frappage :

"Las metiam dins una saca, la clapàvem a la cima de l'escalièr sus una pèira." (F.B.)



Lo secador.



La grille de séchage.

On obtenait des *rufòls* qui servaient autrefois de nourriture aux hommes et aux animaux :

“Apèi de rufòls, que de còps ne manjàvem quand èrem dròlles.” (F.B.)

Le châtaignier fournissait aussi le bois dont on faisait les échelas des vignes ou le merrain des tonneaux.

Comme les châtaignes, le vin entraît pour une bonne part dans le bilan énergétique de l'alimentation humaine et il était lui aussi une source de revenus non négligeable pour certaines exploitations.

La vinha e lo vin

La vigne a constitué dès le Moyen Age une production très importante des côteaux du *Najagués*. A *Sent-Andriu* les vins de *Pradinas* étaient aussi renommés que ceux du vignoble voisin de *Laucedat*, réputés au XVIII^e siècle :

“A Pradinas çò mèmes, aquel vin aviá un renom abans lo filoxerà” (A.L.)

C'était la ressource principale.

“A Pradinas abans lo filoxerà viviu pas que de vin.” (J.F.)

Mais avec la crise du phylloxéra et l'exode rural, le vignoble du *Najagués* n'a cessé de régresser et les variétés cultivées ont évolué. On a parfois replanté avec des plants différents :

“Aviu plantat, tornèron crebar aquelas vinhas per rapòrt al filoxerà. Mon parin aviá plantada la vinha aprèp lo filoxerà.” (G.C.)

C'est ainsi que le vignoble a survécu sur les *costals* du *Viaur* ;

“Dins lo riu, totes aquels costèus de Viaur aquí, èron en vinha, lo bat de Boièr èra plantat.” (G.C.)

Les vignes de la communauté de *Sent-Andriu* étaient concentrées au terroir de *La Raunha* :

“A Sent-Andriu avián un pauc totes las vinhas per La Raunha.” (L.L.)

Elles donnaient au paysage un caractère dont les plus anciens se souviennent encore avec émotion, car la plupart des familles y cultivaient une petite parcelle :

“N'aviam una de pichona a La Raunha. Quand fasiam doas barricas de vin èrem contents. En davalent la còsta de la Garda, a gaucha, tot aquel travèrs èra pas que de vinha. Penjava. Al mes de junh se les aviatz vistas ! Èra quicòm de meravilhós. Tot blu, èran sulfatadas...” (R.C.)

Même cas de figure à *La Val* dont une partie des versants était autrefois couverte de vignes :

“Tot aquò èra pas que de vinhas. Pas a cima, mès pels travèrses.” (L.L.)

Ces côteaux étaient aménagés en terrasses :

“Per aquelses tèrmes que valon pas res ara, son pas que de bòscs que davalan juscas a Viaur, e de paredons qu'apelam, e ben fasián de vin totes.” (A.L.)

Avant le phylloxéra on cultivait des plants français directs :

“Davant lo filoxerà, èra lo canin.” (A.L.)

Après la crise on a replanté une partie du vignoble avec des plants greffés sur des souches américaines résistantes, mais il y eut aussi des plants hybrides, surtout après la grande guerre ;

“Me rapèli qu'aviam pas que de vin d'empèuts. Las ibridas son vengudas aprèp aquela puta de guèrra.” (E.D.)

Une bonne vigne devait être composée de plants greffés. Chaque plant avait ses caractéristiques et chaque vigneron avait ses préférences. Le noah était réputé pour sa générosité en alcool mais il était jugé trop pauvre en rendement.

On trouvait aussi bien des raisins noirs que des blancs que l'on mélangeait souvent :

"I aviá de portugués, i aviá de blanqueta de Limós, n'i aviá un bocin de cadun. Èra mesclat. De blanc, de roge, mesclavi." (G.C.)

L'alicante était recherché pour sa couleur :

"L'alicante donava de color." (E.D.)

Le *portugués blu* est souvent cité mais il n'était peut-être pas utilisé en grande quantité :

"N'i aviá pas plan aicí" (F.G.)

Il y avait du gros noir :

"Aviam de bèl 'noir' qu'apelàvem." (M.F.)

Après le phylloxéra des techniciens conseillèrent l'othello et certaines vignes furent replantées sur des terrains plats :

"Plantadas per aquò planièr. La primièra que tornèron plantar èra d'otellò, perqué i aviá de professors que li diguèron de tornar plantar." (F.G.)

On plantait aussi du *bordalés* (E.D.) et du *carinhan*(J.-M.L.). Le *valadièr* était connu pour ses qualités de conservation en tant que raisin de table :

"Lo valdièr gròs, polit, una qualitat que se conservava. N'auriàtz penjat et n'auriàtz manjat duscas a Nadal." (R.C.)

L'exploitation de ce vignoble pouvait être rémunératrice mais elle mobilisait une importante force de travail, depuis la plantation de la vigne jusqu'à la vente du vin, en passant par le fouissage, la taille, le sulfatage, les vendanges et la vinification. On faisait appel à des journaliers car tout le travail se faisait à la bêche et au bident.

De las vinhas al vin

Plantar

Pour planter on utilisait une grosse bêche à quatre dents, deux personnes travaillaient ensemble :

"Per palaversar, amb los esclòps i se metián a dos per virar la tèrra per dejós, per plantar las vinhas. Aviá quatre dents lo palavèrs quand plantavan la vinha a bras." (A.L.)

On faisait ainsi des tranchées au fond desquelles on plaçait des fagots :

"Fasiu de valats, rebugavan de garrics, estacavan los clèges amb de castanhièr, i metián aquò. E aquò en se poiriguent fasiá una fumura per la vinha." (A.L.)

Podar, fòire, e sulfatar

Ensuite on effectuait la taille avec une petite serpe, *lo podet*. Certaines vignes étaient labourées avec un araire attelé à une seule vache. Mais le fouissage proprement dit se faisait à l'aide du *bigòs* et celui qui n'avait pas terminé ce travail pour Pentecôte était mis à l'amende :

"Lo qu'a pas acabat de fòire per Pentacòsta serà a l'emmenda." (R.C.)



La soufreuse.
(Photo Dominique Alibert.)



La desca del carrejaire.
(Photo Dominique Alibert.)



M. Portes utilise toujours l'ancien char pour transporter la vendange dans le *cornut*.



Vendémias al Potèu.
(Collection famille Palazié.)



Las vendémias en família a Betelha :
Baptiste et Mélanie Puechberty, Octavie, Sidonie, Isabelle et Astorg.
(Collection famille Déléris.)

Cela ne se produisait pas et l'on travaillait en chantant :

"Lo bigòs, e cantavan." (R.C.)

Il fallait ensuite soufrer et sulfater la vigne à l'aide de soufreuses et de pompes parfois rudimentaires. Puis venait le temps des vendanges.

Las vendémias

On vendange encore à *Sent-Andriu* en 1989 et, comme autrefois, on s'entraide entre voisins et parents. Mais les techniques ont un peu évolué. Autrefois les anciens coupaient les raisins à la serpe. On portait la vendange dans un grand panier d'osier placé sur un coussin qui protégeait la tête et parfois aussi les épaules :

"Apelàvem aquò un cabeçar, un coissin fach amb una saca rotlada." (A.P.)

A l'aide d'une cuve chargée sur un char à bœufs, on portait ensuite le raisin à la cave où l'on procédait à la vinification.

Lo vin

La cuve devait être assez grande pour pouvoir faire face aux années exceptionnelles :

"I a la tina, colava nòu barricas mès entre tot ne teniá quatorze o quinze." (G.P.)

Les cuveaux utilisés en général pour transporter et vinifier la vendange étaient de taille plus modeste :

"Los cornuts colavan pas que doas barricas. Ne teniá tres, mès colava que doas barricas de vin. Lo cornudon, plan polit que ne fèssa una." (G.P.)

Pour transvaser le vin dans les barriques, on utilisait un gros entonnoir en bois, *l'embut* ;

"L'embut, l'ai tojorn vist dins l'ostal." (R.L.)

Pour goûter le vin ou le faire goûter à un éventuel acquéreur, on pratiquait un petit trou que l'on rebouchait aussitôt :

"Un còp èra, tiravan lo vin per un trauc. Per lo tastar, allòc de debondar fasiu un trauc, ne tiravan un litre e tornavan metre un cavilhòt. Aquel cavilhòt, l'apelavan lo dosilh." (G.P.)

une équipe de vendangeurs : *una còla de vendemaires*
les fleurs de vin, la lie : *las canas, la pòta*
disjoint : *adelida*
imbiber, mécher : *conduar, mecar*
soufrer, transvaser : *sofrar, recol/rar*

On vendait le vin pendant l'hiver et pour mettre en valeur celui que l'on faisait goûter à l'acheteur, on l'accompagnait de noix ou de Roquefort :

"Lo vin se vendiá tanben dins l'ivèrn. La maire e la patrona lor fasiu tastar lo vin amb de noses o de ròcafòrt a-n-aquelses de Riu-Pèirós qu'èron renomats per l'aimar." (A.L.)

On venait ainsi du Ségala voisin s'approvisionner à *Sent-Andriu* :

"Son de particuliers que venián de Riu-Pèirós" (G.C.)

Ces clients étaient des habitués qui recherchaient un vin de qualité :

"Èra pas que de grèfe, alèra aviá un renom." (G.C.)

Il y avait aussi des marchands du Gaillacois qui montaient s'approvisionner :

"Passèt quauquas annadas que los cortiers del Gallacoés lo veniu crompar aici." (A.L.)

Ainsi les châtaignes et le vin constituaient deux productions fruitières très importantes pour le revenu des exploitations de *Sent-Andriu*. Mais il y avait d'autres productions fruitières non négligeables qui entraient aussi dans l'alimentation de la *bòria* et qui pouvaient procurer parfois des revenus substantiels.



L'enfonilh pour transvaser le vin.
(Photo Dominique Alibert.)

Las pomas, las noses e las prunas

Les pommes et le cidre, les noix et l'huile, les prunes et l'eau de vie sont autant de produits que l'on consommait sur place ou que l'on commercialisait, ce qui donnait lieu parfois à une relative spécialisation des exploitations. La pomme était sans aucun doute la production la plus conséquente.

La poma e la citra

Il y avait autrefois un grand nombre de variétés de pommes qui ne sont plus qu'un souvenir aujourd'hui. Les variétés étaient vendues, conservées, consommées ou transformées en cidre.

Las pomas

Les *pomarèdas* étaient souvent plantées au pied des côteaux dans des endroits moins favorables à la vigne :

"A Granolhet avián plan frucha, plan pomas." (H.B.)

Certaines variétés citées par les anciens n'ont été introduites que pendant l'entre deux guerres, les autres existaient déjà dans le pays avant 1914. Il pouvait y avoir aussi plusieurs noms pour désigner une même variété d'origine mais qui une fois acclimatée, prenait un nom local. Parmi les reinettes, il y avait : *la reneta de Brivas* (E.D./L.L./R.C.), *la reneta del Canadà* et *la reneta del Mans* (E.D.), *la reneta de Viaur* (F.B.-H.) et *"la reneta de renetas, la pus aboriva"* (L.L.).

Des variétés étaient appréciées pour leur abondance et leur qualité de conservation :

"I aviá la caninvari, èra una poma que se conservava." (A.L.)

Autre qualité rustique de bonne conservation, la *canin d'esclòps* :

“*La canin d'esclòps (dels clòts ?) èra una poma verda que se conservava jusca al mes de març, d'abrial. Aquò dependiá d'annadas.*” (M.-L.L.)

Il y avait encore la *balenca* :

“*I aviá la mairina, la balenca qu'èra coneguda a l'època.*” (F.B.-H.)

La *mairina* était semble-t-il une reinette :

“*I aviá una varietat qu'apelàvem la mailina que èra certenament la reneta de 'Caux' de ara.*” (H.B.)

On trouvait également la *ro gròs*, la *ro plata* :

“*La ros plata èra tota plata, aviá la pèl coma una pèra.*” (L.L.)

L'*esprita* était appréciée pour ses qualités gustative et esthétique :

“*Èra una bona poma.*” (E.T.)

“*L'esprita, rojas, gròssas, quand èron sul pomièr, èra polit.*” (R.C.)

Autre belle pomme, la *blanc d'Espanha* :

“*La blanc d'Espanha èra una poma pron gròssa aquí, pron polida, rossèla.*” (R.C.)

D'autres noms surgissent du passé : la *pric gròs* (E.D.), la *poma de granas* (R.C.) ou encore des variétés polyvalentes comme la *poma del Guèrlhe* :

“*Aviàm de pomas del Guèrlhe, semblava la golden, èra bona. De pomas rossèlas. Se conservava un bocin. Fasiá de citra, mès anava pas coma la morre de lèbre.*” (L.V.)

La *morre de lèbre* qui existe toujours, lui était dont préférée, avec la *morre de lop* :

“*La morre de lèbre èra pus doça. La morre de lop èra pus gròssa.*” (L.V.)

On utilisait beaucoup la *rojòta* pour le cidre :

“*Lo rojòta per far de citra, pichonas èran.*” (A.L.)

La citra

Même si la *rojòta* et certaines variétés étaient plus particulièrement appréciées pour le cidre, on n'hésitait pas à employer le tout venant :

“*Fasiam de citra amb de pomas. Mesclàvem tot e fasiam una barrica de citra. Fasiu pas plan de vin.*” (A.R.-L.)

“*A l'època se fasiá un bocin de vin mès pas plan. Lo bocin qu'aviu, lo vendiu e beviu de citra.*” (A.L.)

En fait presque tout le monde en faisait un peu :

“*De citra n'ai ajuda facha, aviam quauques pomièrs.*” (E.T.)

et l'on prenait plaisir à le boire pour accompagner les *greladas* :

“*Se fasiá de velhadas. Lo monde fasiá una grelada e de citra. Metiam de citra que l'aviam facha a La Planca.*” (R.C.)

On utilisait des pressoirs appelés *truèlhs*.

Los truèlhs

Après la guerre de 14-18, M. Roumagnac, de Canabral, avait un pressoir mobile que l'on allait chercher avec une paire de bœufs :

“I aviá lo paire Romanhac a Canabral qu'aviá lo trèlh e per las espotir, lo viràvan a dos. Caufavan ben dels còps. Passavan. Amb los bòus anàvem quèrre lo trèlh, apèi tanplan anava chas vesins. Fasiá sa campanha al mes d'octobre, de novembre.” (A.L.)

Mais dans les temps plus anciens le pressoir était un attribut du moulin qui disposait en outre d'un broyeur actionnée par l'eau pour écraser les pommes avant de les presser. Le pressoir était constitué de grosses poutres, les sommiers, dont l'une pivotait actionné par une vis :

“I aviá una pèça longa — lo saumièr qu'apelavan — e n'i aviá una outra. Se levava per un cuol, aval demorava fixa e la fasián montar amb un vitz de boès que la montava duscas a la cima. E quand l'avián montada, apièi, i aviá un bocin qu'èra cimentat, metián un farrament de carri sus quatre taquets.” (M.C.)

Après avoir soulevé le sommier supérieur, on faisait une maie garnie de paille de seigle pour recevoir les pommes à presser :

“E fasián portar de palha de segal, e aquela palha la plegavan qu'anèsson pel mièg e la reviravan tot lo torn, defòra. Metián aquelas pomas espotidas aquí dedins, apèi rebatián aquela palha sus las pomas e quand avián rebatut aquò, tornavan tirar lo fèr. E apèi de pòsses, de travèrsas, e aprèp tornavan far davalar aquela potra de davant en vissent. Aquí la citra sortiá polida, sentiá pas a fèr, pas res.” (M.C.)

Mais le moulin était également mis à contribution pour produire un autre liquide alimentaire d'origine fruitière : l'huile de noix.

De la nose a l'òli

L'huile produite localement a longtemps résisté à la concurrence de l'huile d'importation, et à *Sent-Andriu* une bonne part de la production de noix était transformée en huile.

Los noguièrs e las noses

Les noyers étaient inégalement répartis sur le territoire de la commune. Certains secteurs n'étaient pas particulièrement riches en noyers :

“De noguièrs pas plan, quauques unses, mès pas plan. Èra pas coma a Montelhs.” (A.L.)

D'autres étaient plus favorisés :

“Avián de noguièrs en pagalha.” (R.L.)

Une partie de la production de noix était vendue :

“Fasiam de noses, ne vendiam.” (L.V.)

Le reste était consommé sur place ou transformé en huile de noix parfois à l'aide d'un petit moulin actionné à la main :

Se servissiu d'aquela mòla per far d'òli de nose.” (R.L.)

L'òli de nose

Après avoir décortiqué les noix à la *velhada* on portait les cerneaux au moulin pour les broyer et les presser :

“Amai quand èra la sason de las noses i portàvem per far l'òli de nose. De noguièrs n'aviam, ne portàvem ben nòu, dètz sacs. E fasiam d'òri.” (G.C.)



Lo vertelh per trussar las pomas e las noses.



La padena de coire per far l'oli de nose.
(Photo Dominique Alibert.)



Le bac de décantation pour l'huile de noix.

On écrasait les cerneaux à l'aide d'une meule spéciale utilisée également pour les pommes, appelé *vertelh* ou *ase* :

"Lo vertelh per trussar las noses." (M.R.)

Les noix écrasées étaient ensuite mises dans une poêle ;

"I espotissían las noses aquí e apèi las metián dins una gròssa padena." (A.T.-R.)

Après avoir fait chauffer cette pâte pendant une demi-heure on la pressait :

"Passavan aquò a la padena, brandissían pendent mièja ora e après passavan al truèlh e sortián l'òli. Cinc litres d'òli per dètz quilòs de noses." (M.R.)

On s'en servait pour la cuisine familiale, pour la salade :

"Per la familha. L'annada èra longa, aviam de vailets, d'obrièrs... Ne fasiám l'ensalada." (M.G.-C.)

Pour la salade, on utilisait parfois de l'huile de noisette faite dans les mêmes conditions :

"Èra bona l'òli d'aulana, i aviá de monde que ne portavan quauques còps." (M.C.)

Mais l'huile de noix était particulièrement appréciée pour faire l'*estafinada* :

"Ami l'estafinada èra bona amb l'òli de nose." (M.C.)

Au préalable, l'huile avait été filtrée par décantation dans des bacs de pierre à deux compartiments, puis elle était conservée dans des poteries spéciales (*dornas*) :

"Dins lo bacin de l'òli de nose, i a dos compartiments. Començavan de metre l'òli dins lo compartiment bèl, que se depausava. E lo fons que i aviá, qu'èra trop espés per far la cosina, lo metián dins lo pichon bacin e se'n servissiu per s'esclairar al calelh. I aviá un acaptador amb un pichon cròc que per dejós i aviá un estanhon per posar l'òli. Un coberton que se levava e l'autre para la pèira." (N.D.)

L'huile résiduelle servait à alimenter les luminaires appelés *calelths* :

"I metián d'òli e de mècas, d'òli de nose." (E.M.-F.)

On faisait également de l'huile avec toutes sortes de graines notamment pendant la guerre de 39-45 :

"Aquí metètz la grana, començatz a la passar dins un cilindre coma pel blat, per l'espotir, la copar. De granas de rabas, de caulets, de colzà, de lin, totas las granas. E quand las avián copadas las portavan a l'ase, e aquí la fasián passar jos l'ase un brave briu. E quand èra pron espotida aquí, metián aquò, dins la padena, e aquí, un palèjava. Calíá totjorn virar a apèi aquò se metiá dins un truèlh de fer. E apèi cachar, e sortiá d'òli." (M.C.)

A la production de châtaignes, de raisins, de pommes et de noix, venaient s'ajouter diverses autres productions fruitières destinées à la consommation locale, à la vente ou à la distillation. Tel était le cas notamment des prunes.



Elie Matha, née Ficat à Bar en 1921.



La dorna pour conserver l'huile de table.
(Photo Dominique Alibert.)



Lo calelh, alimenté par l'huile résiduelle de décantation.



Marie-Louise Cayre, née Roumagnac à La Bourcarie en 1924.

Las prunas e las outras fruchas

La production de prunes contribuait parfois de façon sensible au bilan financier et alimentaire de la *bòria*. C'était d'ailleurs une véritable spécialité du *Najagués* qui attirait les marchands étrangers aux foires de Saint-Antonin dès le XVI^e siècle, et les rives du Viaur semblent lui avoir été propices car, au XIX^e siècle, on y cultivait, outre la variété rustique locale, une variété commerciale très appréciée :

“De prunas, aviam la pruna roiala. La pruna coma avián a La Garda aquí.”
(H.B.)

Il s'agit d'une variété que l'on vendait fraîche, après l'avoir cueillie avec soin, pour pouvoir l'expédier jusqu'en Angleterre :

“Las prunas roialas, n'i a que disiu que èron espediadas en Anglatèrra. Calí que sièsson amassadas pas trop maduras, amb la coeta.” (M.-L.C.)

Certaines variétés de prunes étaient séchées pour être conservées :

“Amai la pruna de Bar que fasián secar per palhadas.” (F.B.-H.)

On les étalait sur une couche de paille exposée au soleil :

“Las metián sus de palha al solelh, defòra, duscas que sièsson secas. Mai d'una setmana.” (F.B.-H.)

Le séchage au soleil qui durait plus d'une semaine, était parachevé par un passage au four :

“Ne fasiu, las fasiu secar al solelh, apelavan aquò una palhada. Escampavan de palha, las metián dessus per l'òrt o endacòm que lo bestial i anèsson pas. Secavan coma aquò al solelh pendent un temps e quand èran un pauc blachidas aquí, finissiu de las far secar al forn. Caufavan lo forn, que autres còps tot lo monde fasiu lo pan, e quand aviu fach lo pan, 'rau', i metiu las prunas e acabavan de secar coma aquò.” (R.C.)

Pour le passage au four, on utilisait des paniers plats en osier et la variété la plus appréciée pour le séchage et la vente était bien sûr la prune d'Agen :

“Èra mai que mai la pruna d'Agen que fasiam secar sus de banastas defòra al solelh, e apèi la passavan al forn quand lo forn èra pas tròp caud.” (L.V.)

Ces prunes étaient en partie destinées à la vente et certaines exploitations en produisaient en quantité :

“N'i aviá que n'aviu bravament. Las vendiu, e se vendiu caras quand èran secas. Ne preniu de sacadas a La Guepia.” (R.C.)

La variété la plus commune, la plus répandue, bonne à tout faire, était une variété rustique locale bleue que l'on destinait à toutes sortes d'usages. On en faisait de l'eau de vie :

“La pruna dels pòrcs, la blua, l'ostenca. Se fasiá d'aigardent, las metiu dins de barricas.” (R.C.)

La petite prune bleue de Saint-Jean était appréciée pour la finesse de l'eau de vie qu'on en tirait :

“I aviá la pruna rojòta, fa de bon aigardent aquela.” (R.C.)

Mais la prune bleue pouvait être aussi bien vendue ou servir à nourrir les cochons :

“Apelàvem aquò la pruna d'ostenca. N'i aviá que las vendiu, mès las donàvem als pòrcs. Quand l'estiu fasiá secada, qu'aviá secat al mes d'agost, que i aviá pas res per far pàisser defòra, e ben fasiatz bolir un çoçolat o un palhassonut de prunas e amb de bren los avidavètz coma aquò.” (G.C.)



La banasta per far secar las prunas.
(Photo Dominique Alibert.)

Enfin toutes les variétés étaient bonnes pour faire des confitures que l'on préparait dans une grande casserole en cuivre :

"Lo caçòl de la confitura..." (L.L.)

et que l'on conservait dans des pots de terre :

"Aquel topinon l'ai totjorn vist dins l'ostal ieu, e li metiu la confitura cada ans." (J.-M.L.)

Toutes les exploitations bien situées avaient également des cerisiers, des poiriers et des pêchers qui agrémentaient la table familiale.

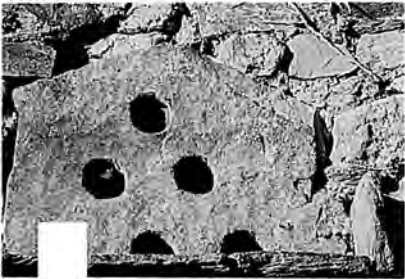
Des céréales aux fruits en passant par les fourrages et les tubercules, une bonne part de la production végétale était destinée à l'alimentation du bétail, gros et menu, qui constituait une part très importante du bilan des grosses et moyennes exploitations.



- 1 - *La caça de la confitura.*
- 2 - *Lo topinon de la confitura o del mèl.*
- 3 - *Serpentin d'alambic.*
(Photo Dominique Alibert.)
- 4 - *L'alambic de coire.*
(Photo Dominique Alibert.)



Pijonier-establon à Sent-Andriu.



Entrée de pigeonnier en pèira bruna à La Faja.



Pijonier e pijons a La Faja.



*Niuc de pijon en vim.
(Photo Dominique Alibert.)*

Lo bestial

Toutes les exploitations avaient un petit élevage de volailles pour la consommation familiale, mais on produisait aussi pour le marché. On élevait toujours au moins un cochon, souvent quelques brebis ou une chèvre. Le gros bétail était élevé, quand c'était possible, pour la force de trait, mais aussi pour la reproduction et la vente de jeunes animaux.

La polalha

La basse-cour comprenait des lapins, des poules, des pigeons, mais on engraisait aussi des canards et des oies.

Las polas e los pijons

La volaille constituait une source de revenus ménagers pour la maîtresse de maison, et le chasseur qui tuait l'ennemi des basse-cours était récompensé :

“Qualqu'un que trapava un rainal, passejava un tròç de la comuna per quistar los uòus amb un rainal a la cima d'un par, sus l'esquina.” (A.B.)

Avec les poules et les poulets, on élevait des pigeons comme en témoignent les nombreux pigeonniers qui surmontent les greniers du pays, ou les nids d'osier suspendus sous les hangars :

“Autres còps lo pepé fasiá de panièrs pels pijons. Penjava aquò jol cabanat per far nisar los pijons.” (L.L.)

Pour constituer des réserves pour l'hiver et vendre les foies gras, on engraisait des oies et des canards.



Pijonier sus portal.

Los rits e las aucas

Autrefois on gavait surtout les oies :

“Totjorn fasián d’aucas. Lo mai, d’aucas. Totes los ostals avián d’aucas, e ara es vengut que fan pas que de rits.” (M.G.-C.)

On achetait les oisons au marché :

“Crompàvem las pichonas al mercat.” (E.B.-D.)

ou sur les foires :

“I aviá de fièiras los alentorns, que sièssa a La Guepia, que sièssa a La Folhada o a Lunac dels còps.”

On élevait également des canards dont une partie pouvait être destinée au gavage :

“I aviá lo muscat e lo domèrc, e ara lo domèrc ne fau pas gaire lo monde. Un còp èra se vendiá lo diaple lo domèrc, e ara se vendon pas. Es lo muscat que se vend d’aqueste moment. Lo canin, i a mai d’una raça.” (M.-N.C.)

Il y avait des croisements :

“I aviá lo canin, lo roan e i aviá lo crosat, roan e barbariá” (J.D.)

L’ancienne technique de gavage consistait à enfoncer le grain dans l’entonnoir à l’aide d’une cheville :

“Colava d’elevar. Fasián a la cavilha, metián lo milh amb la cavilha. La memé voliá pas far amb l’embuc que torneja, voliá pas que las cavilhas.” (E.B.-D.)

Si l’on n’avait pas de maïs, on tentait d’engraisser avec du blé bouilli ou des féverolles :

“Disián que n’i a que fasián amb çò qu’avián, amb de gèissas o de favons. Parèis qu’engraissava. N’i a que fasián tanben amb de blat. Mès se demorava quauques gruts al fons de l’embuc caliá far atencion, per que òm tròba lo milh, mès òm tròba pas lo blat. Una annada que i aje pas de milh ensajavan...” (E.B.-D.)

Pour empêcher le refoulement du gavage, on plaçait parfois une châtaigne au fond de l’entonnoir :

“N’i a que metián una castanha al fons de l’embuc que las aucas tornès-sen pas sortir lo milh. Aquò es centenari !” (E.B.-D.)

La production tournait autour d’une dizaine de têtes :

“Ne fasiá set o uèch, nòu, dètz, la paura maire.” (E.T.)

On en conservait une partie dans la graisse pour la consommation familiale. Les anciens pots de terre n’étaient pas émaillés :

“Un còp èra las topinas èran pas emalhadas coma duèi. Èran en tèrra.” (E.B.-D.)

On se servait de la graisse pour cuisiner :

“Metián mai de grais dins la cosina.” (M.-L.L.)

Le reste était vendu en carcasses non ouvertes sur le marché du gras de Vilafranca :

“Se’n vendiá un pauc al mercat del gras a Vilafranca coma duèi. Mès tiravan pas lo fetge, un còp èra.” (E.B.-D.)

Autre élevage que l’on trouvait jusque dans les plus petites exploitations, celui du petit bétail notamment les brebis, les chèvres et les cochons.



Eloïse Bessièras, née Déléris.

le coq a côché la poule : *lo pol a galhada la pola*
un œuf : *un iòu*
couver, la mère-poule : *coat, la cloca*
ils vont éclore : *van espelir*
découvrir la poule : *descoar*
la couvée : *la clocada*
ils piaulent : *pinton*
voleter, le plus chétif : *volatejar, lo cachaniuc*
elle s’épouvante : *s’engèrta*
le rapace a effarouché les poules : *la tartana a emouradas las polas*
les ailes, les plumes : *las alas, las plumas*
le jabot, le gésier, la crête : *lo papaj, lo gresièr, la cresta*
l’ergot du coq : *los arpons del pol*
se percher : *s’ajocar*
glousser : *clocir*
elles se prennent à la crête : *s’esplumisson*
la mue : *lo regajon*
cri d’appel des poules, des poussins : *cocoretson, piaulon*
oie, jars : *auca, gabre*
dinde, dindon, dindonneau : *piòta, piòt, pioton*
pintade : *pintare*



Rosa Cayre, née Viguié en 1912 à Saulières.

Las cabras e las fedas

Autrefois la chèvre était la vache du pauvre et on en trouvait un peu partout :

“*De cabras, i aviá pas mal d'airals que n'avián.*” (A.L.)

Avec le lait de chèvre parfois mélangé à celui des vaches, on faisait de petits fromages, les *cabecons*, que l'on faisait sécher dans un panier à couvercle et que l'on allait vendre au marché en les transportant sur la tête ainsi que le rappelle une aventure de l'abbé Bessou :

“*Èra una femma que per viure anava vendre aquelses formatges amb lo panièr sul cap. Mès se li pagavan la gota en camin trapava una brava cuvelada... Tombèt dins lo valat e lo curé Besson la vegèt amb los cotilhons sul cap. Portavan pas de cuolòtas a l'epòca. Lo curé rescontra dos o tres joines òmes, e lor diguèt : — Enfants quand passaretz aval, viretz pas lo cap per que i a la pastra que quilha lo cabanat.*” (R.C.-V.)

Même dans les fermes assez importantes, on avait quelques chèvres pour le lait :

“*Aviam tres o quatre cabras per lo lach per l'ostal. Èran negras e grisas.*” (M.G.-C.)

On élevait aussi quelques moutons :

“*Aviam quauquas fedas, quatre o cinc fedas.*” (M.-L.B.)

On les élevait pour la laine et les agneaux :

“*Òm ne tirava la lana e los anhèls. Es lo propietari que las tondiá*” (M.G.-C.)

La laine préparée sur place était portée à *Vilafranca* :

“*La lana, las tondiú, la fasiu trabalhar e donavan a de filaturas a Vilafranca.*” (R.C.)

Pour nourrir les brebis pendant l'hiver, on leur donnait les feuilles des branches d'arbres que l'on conservait à l'abri sous un hangar faisant fonction de séchoir.

Certaines exploitations n'avaient pas de brebis, par contre presque toutes les maisons élevaient au moins un cochon, autre grande spécialité du *Najagués*.

le bélier a sailli (la brebis) : *lo marre a assegut*
 la brebis a agnelé : *la feda a anhelat*
 agneau, agneau tardif : *anhèl, tardivot*
 jumeau, jumelle : *besson(a)*
 antenais, antenaïse : *vaciu, vaciva*
 rendre familière (une bête) : *bial/rar, assal/rar*
 affriander : *agromendir*
 le piétin : *lo mal/r de pès*
 elle a la cachexie : *a lo pietrum*
 cri d'appel (de la brebis, de l'agneau) : *bramar, bial/rar*
 la bergerie : *l'estable de las fedas*
 la cabane du berger : *la cabana*
 la fourche, l'anneau (de parc), la claie : *la forca, l'anèl, la cleda*
 la chèvre est en rut : *la cabra es de boc*
 chevroter : *cabridar*
 chèvre sans cornes : *cabra banuda*
 les appendices charnus de la chèvre : *los tetons.*



Panièr-fromagièr.
(Photo Dominique Alibert.)



Grange pour conserver les branches feuillues destinées à l'alimentation des ovins.

Lo pòrc

La renommée de la charcuterie rouergate était déjà bien établie au temps de Rabelais, et les jambons du *Najagués* ont joui d'une grande réputation du XVII^e au XX^e siècle. Dans les petites fermes, la vente du jambon à Najac était un des rares apports d'argent frais permettant de payer les impôts :

"I aviá de fièiras a Najac que i anavan vendre los cambajons. I aviá una fièira speciala, a Najac, dels pòrcs grasses." (R.M.-P.)

Le kiosque du *barri* de Najac servait de poids public pour les jambons :

"Lo pòrc que tuavan, vendiu lo cambajon, lo portavan a Najac. Ai ajut vist lo mercat sul kiòsque èri pichon. N'i aviá que n'i portavan. Lo cambajon se vendiá plan. I aviá de bòrias qu'èron pas plan bèlas, tuavan lo pòrc e vendián lo cambajon per pagar la talha. Aquò es vièlh." (A.L.)

On vendait également des cochons gras à la foire de *La Guepia* !

"Los vendiam lo catòrze de janvièr a la fièira dels pòrcs grasses a La Guepia." (L.M.)

Mais le cochon c'est avant tout la base de l'alimentation carnée de l'*ostal*, et on en tuait toujours un ou deux selon l'importance de l'exploitation et de la famille. A *Sent-Andriu*, il y avait, à côté de l'élevage familial, un élevage plus important orienté vers la commercialisation. Dans les deux cas, on y attachait un soin particulier.

Far venir lo pòrc, engraiassar

Parmi les races occitanes anciennes, il y avait les Limousins :

"I aviá lo pòrc Lemosin. Quilhavan las aurelhas e èran tecats. Sovent lo cap èra negre, n'aviu una altra tèca sus l'esquina o los cambajons. Èran de tècas bèlas. I aviá Alegre a Sent-Andriu, totjorn avián de Lemosins. Mès èra mai que mai dins lo Tarn enlai, aquelses Lemosins." (R.C.)

La race limousine semble avoir été appréciée dans le Tarn tout proche pour ses qualités de rusticité :

"Ai vista una maura de Limosin. Èran camalhats, las aurelhas negras. Crompèron una maurada de quatre o cinq tessons a Borlhonac. Aquela maura la gardèron benlèu quinze ans. Es estada una bèstia ! Sabi pas quantes ne fasiá, uèch, nòu. Quand voliá passar endacòm li passava, totes los bòsces d'a costat quand partissiá amb dos o tres tessons !" (G.D.)

En fait, la race la plus répandue au début du XX^e siècle à *Sent-Andriu* était celle de Craon :

"Èran de Craoneses amb d'aurelhas bèlas. Aquò èra una raça domeja que balhava bravament de graissa." (E.T.)

Certains éleveurs, même sur des exploitations modestes, avaient des élevages commerciaux :

"Ma paura maire ne fasiá l'elevatge, nautres n'aviam totjorn sèt, uèch." (M.B.)

D'autres élevaient des truies pour vendre les petits cochons à ceux qui souhaitaient en acquérir pour les engraisser :

"Avián quauquas maurus per vendre los tessons." (E.T.)

D'autres encore vendaient quelques petits et engraisaient ceux qu'ils gardaient :

"Autres còps avián un parelh de maurus, se vendiá los pichons, apèi ne gardàvem cinc o sièis." (J.D.)



La sot e los tessons.
(Collection Moïse Roumagnac.)

la truie, le verrat : *la treja, la maura, lo verre*
jeune truie : *tessonar*
mettre bas : *tessonar*
porcelet, cochon de lait : *porcèl*
il grogne : *rondina*
porcherie, auge : *porcariá, nauc*
le récipient à pâtée : *lo fornèt*
la pâtée, le pilon : *lo beure, l'espotidor*
langueyer, langueyeur : *lenguejar, lenguejaire*
le couteau, le banc à égorger : *lo cotèl, lo banc*
râcler : *rufar*
l'épine dorsale (du porc) : *lo rastèl de l'esquina*
le faux-filet : *l'aston*
le foie : *lo fetge*
les poumons : *las leusses*
la rate : *la mèlsa*
la vessie : *la botiòl/ra*
saucisse, saucisson : *sal/rcissa, sal/rcissat*
l'estomac, le pâté de porc : *lo bonet, l'ase, lo fetjat*
les andouilles : *las iaras / iòlas*
la panne, le saindoux : *lo seu, lo grais*
la couenne : *la codena*
le jambon : *lo cambajon*
la mâchoire inférieure, la tête, le sternum :
lo barbòt, lo cap, lo trinquet
les onglons : *los onglons*
la fricassée : *los gratons*
la saumure : *la saumoirà*
le saloir, le charnier : *lo sal/rador, lo carnierà*



André Franques, né en 1923 à Bèl Pèg.

On conservait la quantité de bêtes que l'exploitation permettait d'engraisser pour les revendre ensuite :

“Aviam una maura e vendiam de pòrcs grasses. Vendiam quatre o cinc pòrcs grasses al debut.” (M.T.)

Les exploitations assez importantes engraisaient une dizaine de bêtes pesant jusqu'à cent-quatre-vingt kilos :

“Fasiá dètz, dotze pòrcs grasses dins l'annada. Fasián tres quintals, de còps arribavan a cent quatre-vingt-quilòs.” (J.-M.L.)

Autrefois, une partie de l'élevage se faisait en semi-liberté, dans les bois :

“Fotián los pòrcs defòra, anavan ganhar lor vida amb d'aglands e de castanhas.” (G.D.)

Après le ramassage des châtaignes, on envoyait les enfants garder les cochons dans les châtaigneraies :

“Engraisavan los pòrcs amb de castanhas. Quand avián amassadas las castanhas lo monde i menavan los pòrcs. Los dròlles, nos fasiu partir. Èra nòstre trabalh aquò, quand anàvem pas a l'escòla, per que ne demoravan totjorn. Sustot quand las fuèlhas tombavan, quand aviá jalat.” (A.L.)

On recherchait des porcs très gras et aux châtaignes s'ajoutaient les pommes de terre :

“Amb de patanons e de castanhas, fasiàtz de pòrcs grasses. E d'ont mai èron grasses, milhor anavan.” (A.L.)

Les châtaignes étaient données en l'état, séchées à l'air libre ou dans un *secador*, ou bien encore sous forme de farine. Mais on utilisait aussi des farines de céréales. Le maïs notamment, servait à faire la pâtée des cochons que l'on faisait cuire autrefois dans une marmite ou un chaudron avant que ne se généralisent les fourneaux spécialement conçus, les *fornets*. On distinguait la *bolida* du *beure* :

“La bolida es mai que mai las fèlhas de bleada, los caulets, la verdura. Se es de patanas o de patanons, es lo beure.” (A.F.)

On puisait la pâtée dans la marmite avec une grosse casserole de cuivre au long manche de bois appelée *caçòla*, et on la versait dans l'auge. On prenait soin des bêtes et certaines traditions avaient pour but de les protéger de la maladie. Tel était le cas du charbon de la bûche de Noël :

“Caliá un brave tuson, un brave tanc que cramèssa tres jorns e se ne demorava un tanòc apèi, un carbòt, caliá metre aquò dins l'estable dels pòrcs per que siagan pas malautes.” (A.B.)

Tuar lo pòrc

Quand on tuait le cochon, c'était souvent l'occasion de réunir les voisins, les parents et les amis pour faire la fête :

“Cadans, quand tuàvem lo pòrc, envitàvem los vesins, apèi cantàvem.” (A.F.)

En général, on faisait appel aux services d'un spécialiste pour saigner le cochon, *lo tuaire*. Achille Arnal était de ceux là :

“Arnal a Betelha fasiá la cosina e demorava tot lo jorn, lo matin arribava e lo ser abans de partir tastava los gratons.” (A.L.)

Il restait toute la journée pour préparer la charcuterie. D'autres ne faisaient que tuer la bête et découper la carcasse :

“Lo pepé Montarrin anava tuar de pòrcs, disián lo tuaire : Cal comendar lo tuaire de pòrcs. Lo pepé los tuava e los decopava. Fasiá pas los gratons. Çò que fa que ne tuava dos o tres per jorn.” (M.-L.C.)

Avec deux à trois bêtes par jour le tueur avait donc un rendement plus élevé lorsqu'il ne préparait pas la charcuterie. Ce travail de préparation se faisait avec l'aide de voisines :

"Nòstres parents avián de femnas que los adujavan, o entre vesins s'adujavan." (A.L.)

Certaines femmes étaient spécialisées dans ce travail :

"Totes los pòrcs, fasiá tot" (L.L.)

Le tuaire appelé aussi *sagnaire* couvrait tout un secteur dépassant le cadre communal :

"Tota la region, Sent-Andriu, Najac, La Folhada. Ai fach tot lo torn aquí de La Guepia..." (L.C.)

La saison était longue car beaucoup de maisons tuaient deux cochons, l'un à l'automne, l'autre au printemps :

"Començavi al mes d'octobre e finisiá a la fin de març. Al mes de junh sovent, lo quatre o cinc de junh. Sustot que un còp èra lo monde ne tuavan dos pòrcs. Ne tuavan un de bona ora e aprèp un autre pus tard." (L.C.)

Pour saigner le cochon, on le couchait sur une maie renversée, puis on la retournait pour y mettre de l'eau bouillante et débarrasser la peau de la crasse et des soies ;

"Lo monde avián de carnièrs per lo far rotlar dins l'aiga bolienta." (L.C.)

Quand on avait saigné et nettoyé le cochon on le partageait en deux, puis on découpait les morceaux que l'on mettait au sel dans la maie :

"Tuava lo pòrc, lo partajava pel mièg e apèi lo metiá dins una mag a talhons." (A.L.)

On se servait d'une caisse en bois ou en pierre ou d'un tronc d'arbre creusé :

"Fasián una caissa esprès sens se servir de la mag que ne tuavan lo pòrc. Salavan aquí dedins. N'i aviá un còp èra, n'aviu en pèira o un rol curat, un noguèr curat e un coberton dessus que los rats i angon pas. N'i aviá un, èra bèl, fasiá dos mèstres de long." (L.C.)

On mettait une couche de sel et l'on plaçait les morceaux selon un ordre établi avant de les recouvrir entièrement :

"De sal al fons, e apèi metián las fiusas e de fis dessus e los cambajons a costat. Lo rescondián, acaptat completament dins la sar." (L.C.)

On laissait la viande au sel pendant une quarantaine de jours :

"Los metián a la sal dins un carnièr. Me sembla que lo li daissavan quaranta jorns." (R.M.-P.)

Le reste de la viande était préparé dans la journée :

"Lo monde, lo matin tuavan lo pòrc e lo ser quand me'n anavi tot èra fenit : los gratons, la salciça, tot èra fach que ! Fasián un bocin de 'jambonneau' (garron), un bocin de fetjat e pas mai. Aprèp, tot lo reste de salat, de gratons e de salciça. " (L.C.)

On salait davantage autrefois, selon le goût ou les habitudes de chacun :

"Aimavan pus salar los unses que non pas los autres. Se salava mai que duèi. Lo salciçat lo salavi duscas a quaranta gramas, e la salciça per far secar a trenta gramas. Al jorn de duèi, seriá imanjabla. Sus la fin lo salavi pas qu'a trenta amai a vint a cinc e la salciça a vint." (L.C.)

Ce travail mobilisait toute la vaisselle, y compris les vieux plats d'étain :

"Me rapèli que quand venguèri aici se servissián d'aquelses plats quand tuavan lo pòrc." (E.M.-F.)

On utilisait également de grands récipients en terre :

*"Quand tuavèm lo pòrc disiam :
— Pòrta la talhièira per parar lo sang... E la grasala, n'i a que apèlan aquò la grasala."* (A.F.)



Los utises del tuaire : los rascloèrs, lo cròc per traire los onglons, lo mascòt ; las cotèlas : la sagnaira, la copaira, la rasaira.



Plat d'étain que l'on utilisait exceptionnellement.
(Photo Dominique Alibert.)



La pairòla pels gratons.
(Photo Dominique Alibert.)



La mag, carnìer o salador.

La graisse était conservée dans des pots en terre :

"I aviá la topina bèla que li metián lo grais." (J.-M.L.)

On faisait sécher les salaisons en les accrochant aux poutres, ou dans la cheminée après les avoir lavées pour enlever le sel :

"E apèissa me rapèli que anàvem al potz, lo lavàvem coma cal, lo plegàvem dins un petaç, e lo metiam a penjat dins la chiminèia." (R.M.-P.)

On accrochait la ventrèche à une poutre...

"La ventresca apèi, la penjavan amb de vims al plancat." (A.L.)

... et après séchage on conservait les autres salaisons dans de la cendre :

"Apièi sovent la salçiça, lo salçiçat, aquò lo metián per las cendres." (L.C.)

On les nettoyait quand on les sortait pour les consommer :

"Lo salçiçat lo metiam dins la cendres. Lo plegàvem pas, lo calià plan lavar quand lo sortiam." (R.M.-P.)

On le conservait ainsi jusqu'à la fin de l'été :

"Ne manjàvem dusca a l'escodre." (R.M.-P.)

On procédait de la même manière pour le jambon après deux mois de séchage :

"Quand èra plan sec al cap d'un autre parelh de meses quand vesián qu'èra plan sec, lo plegavan, e dins las cendres." (L.C.)

"Apièi, seis meses après, lo tornavan quèrre, èra fresque tal que lo li metiu. N'i aviá que fasiu amb de calç viva tanben." (L.C.)

Le porc avait une part prépondérante dans l'alimentation carnée de l'ostal, alors que le gros bétail était élevé plutôt pour sa force de traction et la commercialisation de ses produits.

Lo bestial gròs

On élevait surtout des bovins, utilisés comme moyen de traction et pour la viande de boucherie, mais on élevait aussi des chevaux.

Las vacas e los buòus

Los parelhs

Autrefois, on avait quelques vaches pour travailler la terre, pour avoir un peu de lait, et surtout des veaux que l'on vendait.

"Trabalhavi amb de vacas rojas. N'aviam tres o quatre. N'avèm ajudas sèt o uèch. Atalàvem tot que sièssa la liusa, lo brabant..." (F.G.)

C'était la race de Salers qui était la plus répandue :

"Aicí èra mai que mai de Salèrs. Èran pel trabalh." (E.T.)

Certains agriculteurs essayaient d'autres races :

"Aicí aviam de Salèrs, èra mai que mai la raça del país. Lo pèra aviá aplechadas de Garonesas aici. Èran de vacas rudas pel trabalh." (G.B.)

On trouvait aussi des attelages de bœufs d'Aubrac :

"Las Aubracs èran pus robustas, pus valentas que las rojas. I aviá pas que los polits ostals qu'avián un parelh de buòus." (E.D.)

On allait chercher les jeunes bœufs dans les régions productrices pour les dresser :

"Mon bel-paire quand èra pus jove fasiá lo comèrci dels buòunets. Los cromptava pichons. Anava dins l'Aubrac, los gardava, los dressava quauque temps, los tornavan vendre, e ganhava quicòm..." (M.-L.C.)

Beaucoup de petits agriculteurs faisaient eux-mêmes le dressage de leurs vaches dont ils tiraient profit en vendant les veaux :

"De las rojas. N'i aviá una de rossèla, la Calhòla l'apelàvem. Fasián de vedèls. Èran per trabalhar. Sabi que lo meu papà las domdava per el." (H.C.-H.)

D'autres élevaient de jeunes bêtes pour les revendre à maturité :

"Aprestavan un parelh de vedèlas pichonas. Las daissavan créisser e quand èran prestas a trabalhar, las fasiá partir." (R.C.)

C'était même parfois une véritable spécialité :

"Mon pairin traficava quauques buòus. Crompava de buòus tot a fèt joves, los gardava un parelh d'ans. Los tornava vendre. Aquí, disiá, rausavan un bocin. Ganhavan quauques francs... De Salèrs, perqué èra un buòu que creissiá viste. Disiá que los tornavan vendre a fin de marca. Coneissiá aquò a las dents, la setiema dent. Per far vèire que lo buòu èra jove lo vendiá tant que mercava un bocin, tant que la dent aviá pas arrasat. Los crompavan a quatre dents, pensi que an-n-aquel moment podiá començar de los atalar un bocin, de los dressar. Èra sovent la maganha !" (N.D.)

Les enfants étaient plus particulièrement chargés de garder les troupeaux et ils appelaient les vaches par leur nom. Les bœufs d'Aubrac étaient appelés en raison de la couleur de leur robe.

"Marelh, Fauvet, per aquels còls negres." (L.V.)

Certaines vaches portaient un nom indiquant leur origine comme la *Riupèirosa* :

"Anèron crompar una vaca a Riu-Pèirós amb la cavala e la voatura. L'avián estacada darrèr. Avián menada una vaca qu'apelàvem totjorn la Riupèirosa. E podètz crèire qu'èra una vaca qu'aviá bona camba. Èra Salèrs..." (M.-N.C.)

On allait garder parfois fort loin de la *bòria* et ce n'était pas toujours une partie de plaisir :

"No escapèron las vacas a Las Bòrias. E ieu èri venguda sus las planas per las arrestar. Mès quand ieu caminavi, la vaca caminava. Quand ieu ne podiá pas pus, la vaca èla fasiá doçament..." (M.-N.C.)

Lo lach e los vedèls

On élevait des veaux pour la vente et l'on pratiquait des croisements entre races du pays :

"La Salèrs o l'Aubrac crosat de Limosin aquò fasiá un brave vedèl. A l'epòca quand fasiás un vedèl de dos cents quilòs, èra un brave vedèl." (A.L.)

On complétait la nourriture de la mère par un apport de raves et de farine :

"De còps tornavi crompar un tetaire. Cada vaca fasiá venir son vedèl duscas a dos-cents-cincanta quilòs a cinc meses. Matin e ser lor fasiá còire de rabas, de bledas, e una brava palada de farina que fasiá espessir. Cada vaca aviá son pairòl, manjavan aquò coma los pòrcs." (E.D.)

Lorsqu'il restait du lait, on trayait les vaches pour faire du fromage :

"Apelam aquò lo marmiton, es estanhat. Nos servissiam per mólzer." (J.M.-L.)

Le fromage était consommé sur place ou vendu au marché.

"De fromatge, n'i aviá que ne fasiu per la venta. Anavan portar aquò a La Guepia amb un panier al bras : — Vos cal pas res duèi ?..." (J.M.)

Outre les bovins, on élevait aussi des équidés, et si les ânes et les mules ont disparu du paysage de *Sent-Andriu* au début du XX^e siècle, les chevaux s'y sont maintenus jusqu'à l'avènement du tracteur.



M. Rey avec la balance servant à peser les veaux.

le cheptel, (ferme) bien cheptelée : *lo cabal/r, plan acabalat*
vache, bœuf : *vaca, biòu*
taureau, jeune taureau : *brau, taurelhon*
la génisse : *la vedèla*
elle est en rut, elle chevauche : *es de calor, se cabra*
avorter : *afolar*
il faut la mener au taureau : *es de biòu*
vache stérile : *vaca biumenca*
elle amouille : *es presta a vedelar*
elle est délivrée : *a fach lo ventre*
il cabriole : *rebotèla*
sevrer le veau : *destarrir lo vedèl*
le pis : *la somesa*
donner des coups de corne : *trucar*
donner des coups de pied : *pednar*
beugler : *bramar*
il mugit : *regara*
écumer : *s'escumar*
ruminer : *romiar*
châtrer le taureau, les porcelets : *sanar lo brau, los tessons*
le hongreur : *lo sanaire*
vache à robe pie : *vaca breta*
étoilée, pommelée : *piada, pomelada*
où vais-je paître ? : *ont vau far pàisser ?*
il y a de bons pâturages : *i a de bonas pasturas, de bon acampatjes*
arrête-là, mords-la, détourner les bêtes : *para-la, gafa-la, virar las bèstias*
rentrer le bétail : *claure*
affourager : *apasturar*
la trappe : *la trapèla*
le croc à foin : *lo ploma-fen*
le coupe-foin : *lo copa-fen*
abreuver, l'abreuvoir : *abeurar, l'abeurador*
faire litière : *apalhar, far lo jaç*
elle a bousé : *a foirat*
un cheval, une jument : *un caval, una cavala*
elle est en rut : *la cal menar a la monta*
pouliner, poulain : *polinar, polin*
hennir : *refrenir*
le harnais, harnacher : *los arneses, arnesar*
un âne, une ânesse : *un ase, una sauma*
un mulet, une mule, un ânon : *un miòl, una miòla, un asenon*
le grelot : *l'esquilon*

Las cavalas

Les chevaux, les juments, les mules et les poulains étaient l'objet d'un commerce très actif, mais on les élevait surtout pour les besoins de déplacement et pour le travail de la ferme. On avait en général une jument que l'on attelait pour les grandes sorties :

“Cada dimenge la cavala èra sortida. Tot aquò cirat, la còrna cirada...”
(E.D.)

L'abbé Bessou était un grand amateur de chevaux. Il possédait une jument, Flora, mais il dut s'en séparer, et c'est pourquoi il sollicitait ses ouailles lorsqu'il se déplaçait :

“Besson aimava de se passejar. Totjorn anava manlevar las cavalas. Un temps n'aviá una, mès un autre temps n'aviá pas e anava cercar de las cavalas que trotavan. Aicí las nos veniá quèrre tanben.” (M.-N.C.)

On prenait donc le plus grand soin des juments qui constituaient un élément important du train de vie :

“E ben sabètz, aquelses dròlles aimavan las cavalas. Èra un pauc coma l'autò. Sustot que lo paure papà aici aviá totjorn ajudas de cavalas.”
(M.-N.C.)

La *bòria* apparaît donc comme l'unité de base de la vie économique de la communauté. De la même manière l'*ostal* constitue la cellule de base de la vie sociale en étant le cadre matériel dans lequel évolue l'*ostalada*, c'est-à-dire la famille.



Pòrta d'establon.

L'ostal

L'ostal abrite l'ostalada, la famille. C'est le cadre matériel de l'existence de chacun mais aussi le reflet de la condition présente ou passée de ceux qui y demeurent ou de ceux qui l'ont habité. La somme des éléments matériels et humains que recèle l'ostal constitue le patrimoine intime de la commune de *Sent-Andriu*.



Lo portal de La Ribèira (XVIII^e).

Los ostalses

Il existe à *Sent-Andriu* toutes sortes de maisons qui vont de l'habitat le plus modeste à de véritables maisons de maître. Autrefois, les familles s'entassaient le plus souvent dans de petites constructions, aux dimensions plus proches de celles de la cabane que de celles de la maison :

“L'ostal èra pas plus bèl. I aviá una cosina, benlèu una crambòta. I aviá tres dròlles.” (M.-N.C.)

Mais il y a aussi de très belles propriétés qui offrent au regard des éléments architecturaux remarquables.

Lo defòra

Los portals

Beaucoup de fermes ont des cours fermées par un portail parfois assez imposant et formant un porche appelé *passada*. Certains arceaux sont surmontés d'un pigeonnier et plusieurs maisons sont clôturées par de grands portails en fer du XIX^e siècle.

Las pòrtas

La plupart des portes sont cloutées et équipées de serrures. Ces maisons sont parfois munies d'un heurtoir et celles des étables comportent plusieurs vantaux. La porte donne en général directement sur la salle commune qui fait aussi office de cuisine.

Las fenèstras e los fenestrons

Les fenêtres sont en général de dimensions modestes. Certaines disposent d'un appui en *pèira grisa*, d'autres ont le linteau supérieur allégé par une chambre de décharge. Les volets sont en bois du pays (châtaignier) avec peintures en fer forgé.



1



2



3



4



5

- 1 - Ostal avec *teulada* à lucarnes caractéristique de nombreuses toitures de type auvergnat que l'on rencontre à Saint-André.
- 2 - Colombage : blocage en pierres irrégulières, boiseries. Sans doute fin du XVIII^e.
- 3 - Appui de fenêtre et pentures en fer forgé XVIII^e-XIX^e.
- 4 - Poignée-heurtoir permettant d'actionner *lo palastre*.
- 5 - *Porta*, fin du XVIII^e.

Lo canton

La pièce principale où trône la cheminée est dotée d'une sorte d'annexe ou recoin formant l'évier. La cheminée sert à cuisiner et l'on se réunit autour du feu pour veiller.

Lo fuòc

Pour allumer le feu, on se servait autrefois de la braise de la veille qui couvrait sous la cendre ou bien on allait en chercher chez un voisin. Mais au XX^e siècle l'utilisation des allumettes s'est généralisée et l'on pouvait fabriquer des allumettes de contrebande :

"Me rapèle quand fasián aquelas alumetas a la man a-n-aquel ostal aval, juscas en mil nòu cent quinze. Se rescondián de la poliça." (L.V.)

On recueillait parfois les braises pour réchauffer les draps avant de se coucher, à l'aide d'une bassinoire :

"Passavan lo rescaufalièch pel lièch amb de brasas aquí dedins per lo caufar." (Mme Alice Gasquet, née Blanc en 1910 à Vors.)

En allant se coucher l'hiver, on s'éclairait à l'aide d'une bougie ou d'une lampe à huile que l'on allumait au feu du *canton* :

"Fasián amb un calelh per anar al lièch." (M.F.-D.)

La lampe appelée *calelh* était alimentée avec de l'huile de noix :

"I metián d'òli e de mècas, d'òli de nose." (M.F.-D.)

A côté du *cendrièr* et du *bugadièr*...

"I aviá de bugadièrs en pèira, que fasián la bugada amb de cendre." (G.C.)

... on trouvait *lo potagièr* que l'on remplissait de braises pour cuisiner :

"Me'n soveni quand ma paura maire fasiá un civet, metiá de brasas aquí e se teniá caud. Lo fasiá còire aquí dedins. Dejòs i a lo cendrièr." (J.-M.L.)

Certains fers à feu ont pour radical le mot gaulois "ander/ender" qui signifie fer. Tel est le cas de *las endarrèiras* servant de support aux poêles (*padena*).

"Las endarrèiras èran aquí quand metiam a penjar al carmalh." (G.C.)

L'*endèr* était un trépied servant à faire mijoter les plats.

Los apleches de cosina

La pièce maîtresse qui trônait au centre de la cheminée, accrochée à un *carmalh* c'était l'*ola de la sopa* :

"Èra bóna la sopa d'ola, l'ola de fonta." (L.L.)

La fonte s'est généralisée au début du XX^e siècle et il y avait aussi des cocottes :

"Aquí fasiás lo despartin dins una clòcha." (G.C.)

Beaucoup de plats de cuisine cependant étaient en cuivre. Il y avait tout d'abord le grand chaudron de cuivre (*pairòla*) dont on se servait pour faire cuire les *gratons* de porc ou de canard et les confits que l'on découpait préalablement sur une épaisse planche de bois :

"Aquò es lo mascòt que se'n servissían per copar lo farç, las aucas, los rits, sur un talhièr." (A.F.)



Candelièr d'estanh.



1



2



3



4



5



6

1 - *Lo truçador de sal* — 2 - *Pegar* ancien, vernissé -- 3 - *Pòrre, frèra... d'estanh* fabriqué à Vilafranca.
4 - *La tortièira* en cuivre étamé — 5 - *Blachin de coire* — 6 - *Bugadièr*.
(Photos Dominique Alibert.)

Il y avait ensuite la marmite de cuivre étamé dont on se servait pour cuire la soupe ou la pâtée des cochons. Mais le plat de cuivre le plus caractéristique était celui dont on se servait pour les pâtisseries :

“*La tortièira, ne fasiu de pastisses.* (M.-L.B.).

“*Metián aquò sus la brasa. Metián de brasas dejós e de cendres caudas dessús e fasián los gatèus.*” (M.F.)

Pour cuire le *milhàs* on se servait également d’un plat de cuivre étamé :

“*Autres còps se’n servissiü per far còire lo milhàs sus la brasa.*” (F.D.H.)

Pour le service de la table, les maisons aisées avaient des étains : *plats, escudèlas, culhèrs...* Et il y avait également des pichets d’étain pour les liquides que l’on appelait *la pinta, lo pòrre, lo frèra...* Il s’agissait en fait d’un alliage :

“*Es en estanh e en plomb perqué l’estanh es tròp plegadís. I metián la citra, amai lo vin.*” (E.D.)

On utilisait également beaucoup d’objets en terre cuite aussi bien pour la cuisine, que pour la conservation des aliments ou le service de table. Autrefois les récipients en terre cuite étaient préférés aux récipients métalliques pour cuisiner et c’est ainsi que l’on faisait la soupe dans des pots en terre émaillée :

“*Lo topin me’n servissiá per metre lo café que se tenguèssa caud pels esco-dèires. Lo metiá davant lo fuòc.*” (P.M.)

“*Aviam de topinons emalhats que metiam per la brasa per far caufar.*” (Y.F.)

Outre les ustensiles de cuisine, le mobilier du *canton* comprenait le fauteuil du grand-père, le coffre pour le gros sel que l’on écrasait dans un mortier et le garde-manger encastré dans le mur. Le reste de la pièce était meublé avec une table, des chaises, une petite armoire et une horloge qui rythmait la vie de plusieurs générations :

“*Aquela pendula a cent cinquanta ans o mai. Èra a l’ostal ont soi nascuda. Mon pairin que moriguèt dins las annadas vint, a mai de quatre-vint ans, l’aviá totjorn vista.*”

Aux poutres séchaient les charcuteries, le maïs et des plantes aromatiques :

“*La fabrega servís per far de salças. Autres còps las memés ne metiu a la pòcha lo dimenge per perfumar lo mocador.*” (L.L.)

Ces plantes étaient souvent cultivées au jardin tout près de la maison. On y cultivait des salades et des plantes potagères que l’on consommait bien fraîches :

“*Fasiam totjorn nòstra recòlta d’ensalada e o fasèm enquèra.*” (G.C.)

Parmi les plantes aromatiques et médicinales on trouvait de la menthe que l’on distillait et dont on se servait pour se soigner :

“*Cultivavi la menta per far de liquor en cas d’èsser malaute, censat coma d’aigardent. N’ai vista far. Se fasiá coma l’aigardent, èra fòrta.*” (L.V.)

Jouxant le *canton* et formant une sorte d’annexe, il y avait l’évier faisant saillie pour l’évacuation des eaux usées.

L’*aièira*

On allait chercher l’eau au puits et on la transportait dans un seau de cuivre :

“*Amb aquel blachin anavan cercar d’aiga al potz amont.*” (E.M.-F.)

On pouvait porter jusqu’à trois seaux, l’un sur la tête et les deux autres à chaque bras maintenus écartés par un cercle de bois qui soulageait l’effort. Une partie de l’eau servait à remplir une fontaine de

la clé, fermer à clé : *la clau, clavar*
le verrou, verrouiller : *lo barroth, barrothar*
ouvrir (avec la clé) : *desclavar*
la serrure : *la clavièra, lo palastre*
la chatière : *la catonièira*
la petite fenêtre : *lo fenestron*
lo portillon à claire-voie : *lo cledon*
il est planchéié : *es plancat*
la souillarde, l’évier : *la fòraièra, l’aièira*
la chambre : *la cambra*
le galetas : *lo trast*
le tiroir, le banc : *lo tirador, lo ban*
l’horloge : *lo relòtge, la pendula*
le traversin, l’oreiller : *lo coïssin, la coïssinièra*
la taie d’oreiller : *la plega*
la paillasse : *la col/rcera*
la couverture : *la coberta*
un drap de lit : *un lençol*
la bassinoire, le moine : *l’escaufa-lièch, lo monge*
le chauffe-pieds : *l’escaufa-pès*
la petite lampe (à huile, à pétrole) : *lo carèl*
allumer le feu : *alucar lo fòc*
attiser (le feu) : *entusar*
le soufflet : *lo coflet*
un tison, un fumeron, la suie : *un tuson, un fumarèl, la suja*
se mâchurer : *se camatar*
la pelle à feu : *la rispa*
la fumée : *lo fum*
la cheminée, la souche de la cheminée : *la chiminèia, lo fo(g)airon*
les chenêts : *los caufo(gu)iers*
la crémaillère, sa tige crochue : *la cramalhèra, lo carmalh*
la poêle, une poêlée : *la padena, una padenada*
l’anse : *la quèrba*
le couvercle, couvrir la marmite : *lo coberton, acaptar l’ola*
le chaudron : *lo pairòl/r*
la “pairola”, le “pairolet” : *la pairòla, lo paiolet*
les seaux : *los blachins*
la cruche, la “conque” : *lo pegal/r, la conca*
la casse à eau : *la caça*
le puits, tirer l’eau (du puits) : *lo potz, tirar d’aiga*
le treuil : *lo trellh*
une assiette, une assiettée : *una sieta, una sietada*
écuelle : *escu(d)èla*
pot, tesson : *topin, tes*
l’entonnoir : *l’embuc*
le tranchant : *lo talh*
les restes : *las cruscas*
faire la vaisselle : *vaisselar*
la lessive : *la bugada*
le cuvier : *lo bugadièr*
le battoir : *lo batedor*
la lavandière : *la lavaira*
la mare, la vase : *la posaca, la lòsa*
tordre : *tòrse*
étendre : *expandir*
tendre un fil de fer : *tibar la fiar d’eram*



L'ostal e l'ostalada

Famille Lacan, de Bécille, vers 1905 sur l'escalier.

De gauche à droite et de haut en bas : Philippe, Marie, Octavie, Victor, Augustin, *tatà* + enfant, oncle, Maria (fillette), Milou (garçonnet assis). Dans la cour, de droite à gauche, amis, parents et voisins : Adrien Rouquet (facteur) - Séverin Dega - Albanie et Emilie Blanquet - M. Blanquet - Mme Blanquet - Virgine Ducor - Isabelle et Octavie Puechberty - Osmin Tranier - Mme Tranier. (Collection famille Rey-Lacan.)

cuivre que l'on utilisait pour se laver les mains. La vaisselle était lavée sur l'évier de pierre et on la posait sur un égouttoir avant de la ranger sur le vaisselier où elle était maintenue par des branches de buis :

“Nautres fasiaim coma las vièlhas, avèm totjorn contunhat de metre de bois, perque aquò ten las siètas un bocin.” (M.-N.C.)

Avec la *caceta* de cuivre on puisait l'eau dans le *blachin* pour la verser dans une cavité percée aménagée dans une pierre au-dessus de l'évier qui faisait office de fontaine :

“Aviam doas blachinas, una de cada costat aquí sul pèiron e per posar, un caçòl de coire amb una coeta.” (A.B.)

Tels sont les éléments qui, avec quelques meubles, constituaient la pièce principale de l'*ostal* où se réunissait la famille et où se déroulait une grande partie de l'existence des individus.



L'estorrador, égouttoir pour la grosse vaisselle.

D'al brèç a la tomba

C'est au coin du feu que l'ancêtre surveillait le nouveau-né, lui transmettant ainsi une partie de son savoir.

Los dròlles

De la naissance à l'adolescence, *l'ostal* occupe une place très importante dans l'univers de l'enfant. C'est là qu'il s'éveille à la vie sous le regard des grands-parents et c'est là qu'il découvre le monde au travers des jeux et des contes qui animent les veillées ouvertes aux voisins.

Lo nenon e lo pairin

Le grand-père est souvent le parrain du nouveau-né et c'est lui ou la grand-mère qui surveillent le bébé attaché dans son berceau et placé près du *canton*. C'est l'occasion d'une relation privilégiée que décrit Besou dans la "*Cançon del Pepin*" et que beaucoup d'anciens ont connue lorsqu'ils étaient enfants :

"Venguèt a quatre-vint-dotze ans. Se sesiá sus aquel fautur e per poder parlar amb el, calíá parlar patoès. Me racontava tot en patoès. Es per aquò que ieu parli patoès." (R.M.-P.)

L'enfant apprenait ainsi la langue de son aïeul mais aussi les vieilles chansons du pays :

"Lo paire del pairin nos cantava 'Los Esclòps' e 'Aval sul pont de la cadena' al pè del fuòc." (M.R.)

Puis, au fil des ans, avec ses frères et sœurs, et les autres enfants de son âge, il découvrait toutes sortes de jeux qui ne demandaient pas de gros moyens matériels.

Los jòcs

Les jouets étaient rudimentaires et universels comme celui de la toupie :

"Lo còt èra gròs, amb una ficèla. Amb una cavilha, une bobina del fial se fasiá una perlinqueta." (A.B.)

Outre les toupies, on fabriquait des sarbacanes de sureau :

"Amb de sòi, tiràvem la miusa dedins e amb las estopas fasiám de petaflocs." (J.F.)

Vers l'adolescence certains jeux prenaient un aspect initiatique comme la chasse mythique du "tamarre" :

"Un còp èra caçavan lo tamarre tanben. L'autre esperava amb una saca." (G.C.)



Lo breç.
(Photo Dominique Alibert.)



Les hommes portant la chemise de toile, le gilet et *lo capèl*, contemplent un curieux attelage. De gauche à droite : Rémi, Achille, Augustin, Rémi Bosc, Astorg Puechberty, Louis Bosc né en 1891, Gabriel Bosc, l'enfant.
(Collection famille Bosc, de Béteille.)



Las quilhas : le jeu de quilles était le sport de détente le plus répandu à Saint-André. Ici des *quilhaires de Betelha* au début du siècle. (Collection famille Bosc de Bêteille.)

Puis venait le temps des sorties et l'âge du conseil de révision, période intense de la jeunesse.

Los joves

Los jòcs e los rires

Les enfants, les jeunes et les adultes pratiquaient tous le même jeu collectif en jouant aux quilles :

"A Betelha i jogavan. I aviá nou quilhas." (A.A.)

La jeunesse avait le goût des farces comme celle qui consistait à hisser du gros outillage agricole au sommet des arbres :

"Un còp èra trigossavan d'èrsas sus aures per far paur. Èran de joves que s'o fasiu." (M.B.)

On s'amusait aussi à effrayer les gens avec un potiron creux éclairé par une chandelle :

"Un còp, un vailet d'una femma qu'èra anada a Lordas, li metèt una candèla dins una coja quand se'n tornèt de velhar. E aquela femma agèt paur !" (A.A.)

Mais la jeunesse était surtout mobilisée pour la fête votive organisée par la classe d'âge qui passait devant le conseil de révision dans l'année.



Les classards de 1925, coiffés des faluches :

Rangée du haut, de gauche à droite : 2^e, Falipou de Pradines - 3^e, Lagarrigue - 4^e, Germain Roumagnac.

Rangée du bas, de gauche à droite : 3^e, Germain Loupias - 5^e, Jean Bertrand - 6^e, Guibert de Saint-André - 7^e, Alaux de Laval.

(Collection Moïse Roumagnac.)



Les classards de 1933 : toute la jeunesse, jeunes gens et jeunes filles autour de l'accordéon.

De droite à gauche : l'homme au chapeau : M. Courrèges - Derrière lui : Maurice Pradines - Cheveux bruns et veste : Léonce Tranier - Vêtement clair : Laurent Puechberty - 1^{re} jeune femme au chapeau : Berthe Boissières - 2^e un peu plus grande : Fernande Colomb - Derrière les accordéonistes : Ida Sicard - Avec toque : Esther Chambert - A côté : Jeannette Pradines - A gauche : garçon boulanger - Sur la chaise : M. Médal.

(Collection famille Boissières.)



Les classards de Saint-André sous la *lòja* à Najac (1933-1934).
 Amédée Matha - René Catolic - Gervais Lafont - R. Puechberty - Marius Courrèges -
 Léonce Tranier - Ernest-Camille Boissières - Moïse Pilot.
 (Collection Ernest-Camille Boissières.)

Los classards

A Pâques ou au mois de mai, les “classards” passaient dans les maisons pour quêter des œufs afin de faire une grosse fouace :

“Los conscrits per Pasquetas fasián far una gròssa foaça. La metián a la cima d’un par. Fasián lo torn de la plaça e après anavan far una pascada a cò d’Alegre, e manjavan la foaça, e la botelha de vin blanc ! Los uòus èran quistats de la setmana de davant.” (A.B.)

La vente des œufs non utilisés permettait de faire un bon repas :

“Un panièr cadun, la classa passava pels ostals, quistava los uòus. Los vendián e apèi fasián la bomba pendent quelques jorns. La classa fasiá la vòta.” (L.V.)

Les filles pouvaient participer à l’organisation de la fête :

“Quand fan la vòta son los joves e las dròllas tanben. A l’èpòca i aviá pas qu’una classarda et l’anguèron veire e paguèt los musiciens. Sabètz qu’èran contents los classards. Las vòtas en mil nòu cent sèt, lor coláva vint francs.” (L.L.)

Las vòtas

Chaque paroisse avait sa fête votive, parfois deux :

“De vòtas, i a totjorn ajuda la qu’avèm lo premier dimenge d’aòst e n’an ajudas fachas maitas lo jorn de Sent-Andriu, lo trenta de novembre. Soi estat a la vòta a La Val, la fasián lo quinze d’aòst. A la Bòria tanben fasián de fèstas, èra lo second dimenge d’aòst. E a Betelha èra lo second dimenge de setembre.” (R.C.)

La fête avait lieu sur la place publique et le lundi il y avait une arrière-fête à la fois plus intime et plus intense :

“La vòta, la tradicionèla, totjorn s’es facha sus la plaça, e la del mes de novembre, l’ai ajuda vista al Camin Grand. Lo rei de vòta aquò èra lo diluns. S’amusavan tant o mai lo diluns perquè la parentat tot aquò èra tornat partir. I aviá pas que los de Sent-Andriu.” (R.C.)

Autrefois, pendant la fête, il était permis de demander une danse à n'importe quelle jeune fille pendant le bal, mais c'est une tradition qui n'a pas survécu aux mentalités individualistes de l'après-guerre :

“Apelavan aquò copar. Se fasiá dins totas las danças, sus la plaça, per la vòta... Alara, vos, dançariàtz amb vòstra fiançada, ieu veni, la vos copi, la demandi. Vist la tradicion, la me podiàtz pas refusar, per de que podiá far de tapatge. Nos seriam batuts amb maites... Se fasiá n'empòrta quora !” (R.C.)

Le bal était animé de toutes sortes de danses avec une dominante pour la valse et la bourrée :

“Es totjorn estat la valsa. La borreia tanben.” (E.C.-B.)

*“Quand èri pichonèla gardavi los aucons
E ara que soi bèla, gardi los motons.”* (R.P.-C.)

Il y avait aussi la quadrette :

“Aquò èra una quadreta, se fasiá a quatre.” (A.A.)

On jouait également la ressegaira :

*“Èra pus polida la quadreta que la ressegaira...
Quand èra plan
dançada, è !”* (R.C.)

“La ressegaira, èra un de Lunac que la jogava.” (A.A.)

Il y avait aussi des polkas piquées, des scottishs, des mazurkas :

*“Tròp lo mèrlhe se lèva
Tròp lo mèrlhe se lèva matin
Tan plan dança lo pus paure
Coma aquel que n'a pas res
Tan plan pren la matinada
N'a pas peur de perdre ren.”* (A.A.)

*“Lo molinièr passa, fa-petar lo foet,
Mariton l'agacha, li quilha lo det,
Qual m'empacharà de l'agachar per la fenèstra,
Qual m'empacharà de l'agachar quand passarà,
Serà pas maire que m'empacharà...”*

*“Quand lo mèrlhe sauta al prat,
Quilha la coeta, quilha la coeta,
Quand lo mèrlhe sauta al prat
Quilha la coeta e bassa lo cap.”* (E.C.-B.)



A la suite de leurs anciens, Marcel Hibert, président de l'association sportive et Christian Hugounet, président du comité des fêtes, participent au maintien de l'animation de la commune.



La jeunesse courait les bals du pays à pied ou en bicyclette. La chasse était l'autre grande distraction.

De gauche à droite :

Debout : Alfred Cluzel - Augusta Ardourel - Léontine Cavaillé.

Sur le vélo : Germain Cluzel.

Assis : Alice Albar - Louise Cluzel - Albine Dalet - Philippe Cluzel - Veuve Rosalie Cluzel.
Enfants : Andrien Dalet - Charles Dalet - Marthe Carel - Julia Dalet - Alice Roumégous - Eloi Dalet.

(Collection Mme Soave.)

Beaucoup de danses se faisaient en ronde et il y avait une ronde de fin de bal :

"Fasián una ronda e lançavan las dròllas." (E.C.-B.)

Parmi les danses, les plus connues, il y avait *lo filaset* :

"Lo filaset... Fasiu sautar la dançaira. Se metiu dos per far sautar la dançaira. Al mièg, l'atrapavan a dos o tres." (E.D.)

Il y avait plusieurs façons de danser le *filaset* que l'on pouvait danser à la voix :

*"I aviá longtemps que l'aviam pas fach
Lo filaset de la filosèia
Al filaset ! Al filaset !
Al filosin ! Al filosin !"* (A.A.)

On pouvait faire une ronde :

"Fasián una ronda, un òme, una femna... E cadun fasiá sautar la siá. Las caliá pas prèner tròp pesugas !" (R.C.)

"Al filaset aquò èra pus lèu per una nòça. Dins un repais de nòça, amb una balatja. Fasiu una ronda e un pel mièg amb la balatja, e apèi cambiavan." (R.P.-C.)

"La jardinièra, al pas de quatre. Òm fa quatre passes e apèi òm fa la polcà. Cal pas venir a cent per far aquò. Apelàvem aquò la jardinièra, en francés se ditz lo 'pas de quatre'." (A.A.)

Il y avait des *cabretaires* qui venaient jouer à *Vilafranca*...

"N'avèm vistes a la fièira a Vilafranca." (R.C.)

... mais pas à *Sent-Andriu* :

"Ai pas jamai vist cap de cabretaire dins la comuna." (E.C.-B.)

On jouait ici de la clarinette ou de l'accordéon.

La fête votive n'était cependant pas le seul lieu de réjouissance. La jeunesse se rencontrait également lors des fêtes de famille et notamment lors du mariage de l'un des leurs.



Achille Arnal, dans sa centième année, Raoul-Léopold Couronne, dit "Lo Finton" et Ernest-Camille Boissières, joueurs de diatonique.



Les classards de Saint-André (1914 ?) autour du clarinettiste des *Combas* de Najac. (Collection Mme Larman.)

Los nòvis

Au XIX^e siècle, le mariage était une affaire sérieuse, arrangée d'avance par les parents :

"Autres còps se prometiú. Los ancians se prometián las filhas davant que nasquèsson. L'ai entendut contar per mon paire." (A.T.-R.)

Les aspects matériels l'emportaient sur l'élément affectif et l'on attachait une importance particulière à la dot et au contrat de mariage :

"Mon paire èra nascut en cinquanta nòu (1859), e èra a sa grand maire que li donavan per verquièira dos cents francs, un armari, doas o tres fedas, 'une robe de bure ou de toile de marchand au choix du fiancé'... Èra pas la dròlla que causissiá, èra lo fiançat, Lopiàs !" (M.-C.L.)

Mais le mariage restait en toutes circonstances l'occasion d'une grande fête de famille qui permettait à des jeunes, amis des mariés, de se rencontrer et de danser. On faisait appel à un accordéoniste du pays qui venait avec un accordéon diatonique :

"Tota ma junessa, fasiá amuser los autres e en mèmes temps ganhavi quauques sòus." (R.C.)

Pour animer ces petites fêtes, les musiciens y allaient parfois à deux ou bien ils étaient invités ensemble et ils se relayaient pour jouer et pour danser :

"Ieu jogavi e el anava dançar, el jogava e ieu anavi dançar." (R.C.)

Les fêtes de famille et de hameaux étaient propices aux danses de groupes et autres rondes conviviales comme celle du *drollon*, sorte de



Mariage occitan avec Raoul Couronne et Ernest-Camille Boissières à l'accordéon.

Los nòvis : Firmin Nouviale, Yvonne Dalet.

1^{er} rang de gauche à droite : Moïse Blanquet - Germaine Blanquet née Pradines - Albine Dalet - Philippe Dalet - Jean Dalet - Les mariés - Mme Nouviale - Fernand Blanquet - Rosalie Blanquet née Bories (coiffe) - Ernestine Chambert née Dalet.

2^e rang : Jeanne Blanquet - Julien Blanquet - Léa Alaux née Dalet - X - Mariés - Julia Dalet - Félix Dalet - Alice Blanquet - Marie Guibert née Blanquet.

3^e rang : Benjamin Blanquet - X - Aurélie Mourlhou née Blanquet - X - X - Alfred Ardourel - Maria Ardourel née Blanquet - X - X.

4^e rang : X - Léopold Couronne, *musicaire* - Hélène Garrigues née Boissières - X - X - Camille Boissières, *musicaire* - Ida Chambert - X.

(Collection Moïse Blanquet, identification : Jean Dalet, du Pradel.)



M. Hubert Pezet, né en 1924 à La Bòria de Roergue, a conservé le goût des monologues que l'on récitait lors des *velhadas* ou des *maridatges*.

branlon que l'on dansait en se tenant par la main et en sautant au mot *drollon* pour changer de partenaire :

“On sautait et après on s'attrapait, on faisait un tour, et on passait à un autre.”
(Mlle Arnal)

“*Un drollon carressava doas dròllas
Totas doas disiu quina vòls ?
E lo drollon, pus malinnaire :
Una aprèp l'autra, e totas doas !*” (A.A.)

Le mariage était aussi l'occasion de déclamer des monologues en occitan; parfois grivois, comme “*Lo Pifre de Pierron*” :

Lo Pifre de Pierron

“*Dins un ostaronèl al mièg de las montanhas
Un jorn nasquèt Pierron presque dins las brossalhas
Grandiguèt, venguèt bèl, rusat coma un rainal :
S'o car dire 'pourtant', li trobavan un defaut :
Èra de tròp pifrar lo ser quand fasiá caud.
Las trèvas, los sorcièrs, jamai i aviù fach paur,
Per aquò las meneias l'apelavan 'Rustòu'.
Aimava de pifrar lo ser quand fasiá luna.
En gardent lo bestial/r ne pifrava mai d'una,
E sabètz qu'arribèt ? Al cap de quarque temps,
Lo pifre al pastoral foèt tot son passa-temps.
Fasiá dansar sovent, en gardent los tropèls,
Las pastras, los pastors, amai los pastorèls.
Aquò se sachèt lèu, e tot foèt raportat
Per una brava femna, un bon jorn, al curat.
Tant i a que lo pastor (que garda pas de fedas)
Un dimenge en cadiera a Pierron cerquèt bregas.*

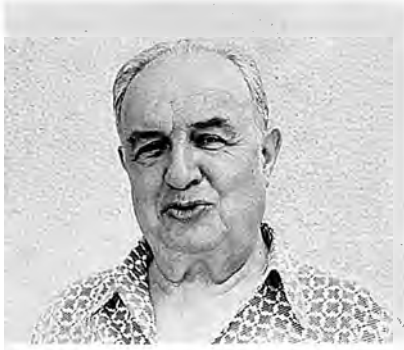
Aquí çò que disiá :

— ‘*Mos fraires ! ai après qu'un de mos parroquians,
Lo ser amb la luna, e plan d'autres paucvals
Fa dansar sens esclòps las pastras, los pastres,
E quand an pron sautat e faches prosses torns,
Se repausan un moment e tòrnan començar.
Se tenon a bel braçat ! Vos dònì a pensar
Çò que pòt arribar se tomban en tornejent :
Ne veni carn de pola, òc, pas qu'en li pensent.
Lo pifre de Pierron es la causa de tot !
Aquel pifre maudit ! qu'òm entend de pertot,
Que las pastras adòran e que fa enrajar !
Li vau tustar dessus, lo li vòri asclar...'
E lo paure pastor de cridar venguèt rauc,
E Pierron d'aquel temps estuflava pel claus.*
— ‘*Aquel Pierron, qu'un gus ! çò disián las devòtas ;
Lo dimenge, se'n va estuflar per las vòtas.
Se'n anarà a l'infèrn ! Lo diaples lo prendrà ;
E se lo pren tot viu ? Mon Diu ! que devendrà !*

*Se diguèron pas mens que lo caria salvar
Del malur que sens dobte anava i arribar,
— 'Li cal/r panar lo pifre !' Çò diguèt Janeton !
— 'Serà pas gaire assiu, lo pastre es un luron,
Li cal/r pas panar res, car l'an ensorcièrat ;
Se s'o disi, s'o sabi, es la pura vertat !'
Çò diguèt la pus vièlha, amb son chipelet
Que per salvar lo pastre engrunava sul det.
— 'Nos cal/r d'aiga sinhada, amb un esparson,
Ieu cresi coma aquò que sauvarem Pierron !'
Çò cridava una altra qu'apelavon Marion.
— 'Mon Diu ! Sauvatz-lo nos, amai siá un polisson,'*

Tant-i-a que lo ser mèmes, a grands còps d'esparson,
 Caçèron lo demon de sul lièch de Pierron.
 Mès lo pifre pus fòrt que jamai pifrava.
 A l'entendre, auriatz dich que lo diaples bufava
 A cò de Marianeta, la maire de Pierron.
 Cada vièlha meneta donava sa rason.
 Una de dins un sac sortís d'escapulairas
 Que veniá de cercar dins un covent de frèras,
 La i avián a regret bailat aquel sacon
 Que diviá sens retard corsar lo diaplato
 E i engrunar lo pifre amai son estuflòl/r.
 Aquel sac, çò disiá, valdriá son pesant d'òr
 — 'Vos pòrti çò que cal/r, ma paura Marianeta.
 Li vos cal/r cóser aquò, a nèch, dins la bragueta
 Pendent que dormirà, sens que ne sacha res :
 Zo li cal/r cóser tot... Ne mogues pas ne res.'
 La maire de Pierron faguèt tot a la letra :
 Parlèt mèmes latin, car diguèt : — 'Vade retrò,
 Satanàs, infèrnum !' sans saber que disiá.
 E pendent aquel temps totjorn Pierron dormiá.
 Enfin se derevelha, e, coma pensatz pron,
 Carga del mème còp e cauças e sacon.
 Apèi se'n va defòra, abans d'arribar a l'òrt,
 Se'n tòrna vistament cercar son estuflòr,
 E comença de pifrar, mès quicòm l'a fissat.
 — 'Ai !' faguèt en laissant lo pifre de costat.
 E Marianeta, que lo fintava de lènh,
 Possèt un grand sopir, e se diguèt : 'Enfin !
 Lo diaples es partit : Pierron pifra pas pus
 E digus dirà pas que mon filh es un gus.'
 Mès al mèmes moment que sa maire parlava,
 Pierron prend l'instrument e mònta d'una òctava.
 Abans d'arribar al 'fa' sentís una fissada,
 E se met a dansar pel prat e per l'arada.
 La maire de Pierron creguèt d'estavanir.
 Reflechís un moment, e pèi pren lo camin
 Per contar sens mistèri a mossur lo curat
 Çò que fasiá Pierron, çò que i èra arribat.
 'Mon Diu ! mossur lo ritor, lo meu paure Pierron,
 Fasiá pas que pifrar, ara dansa en pifrent.
 Senta Vièrja d'al Cèl/r ! Mon Diu que devendrem !'
 Pierron lo lendeman, se gratava totjorn
 En se diguent entr'el : — 'Mès que diaples i a que d'ont
 Me cal/r quitar las cauças, las me cal/r revirar,
 Car, lo diaples s'empèrgue ! Aquò's pòt pas durar.'
 Tan lèu fach coma dich : Pierron quita las cauças,
 E darrèr un randal, rescondut jos las brancas,
 Revira la bragueta e tròba lo sacon
 Que lo fasiá dansar s'o volguès o non.
 Senhor !... Que li vegèt !... Un regiment de negras
 Que sautavan pertot ; las cauças n'èron negras
 'M'aurán ensorcièrat ! Çò se diguèt Pierron.
 Ne pòdi pas dobtar, li m'an mes un sacon.
 M'as vorgot fa dansar, sorcièra de malur,
 Mès te'n repentiràs, car Pierron a de cur.'
 Estaca lo sacon a une gròssa pèira,
 E pof !... Al fons del riu nega la fachilhièira :
 Apèi brandís las cauças en las tustent pel vial/r
 E tornèt vistament bufar dins l'estuflòl/r.
 Cal/r combatre sens paur, totjorn amb confiança.
 Las trèvas, los sorcièrs que crega l'inhorença." (H.P.)

D'après F. Molinièr, de Najac, dit "Bistòc"



Georges Galan.

Avec le mariage, la perennité de l'*ostal* était assurée et le jeune couple devait prendre soin des anciens jusqu'à leur mort.

La malautiá e la mòrt

Autrefois, on faisait appel à la médecine traditionnelle, comparable à nos modernes médecines douces, mais, simultanément on faisait appel à la médecine scientifique. Il y avait un guérisseur nommé Saurèl :

‘Aquel Saurèl consultava. Sabi pas se aviá de secrets, venián lo trobar, la memé o me disiá.’ (M.-N.C.)

Et il y avait également au village un ancien médecin :

‘Lo medecin, Almièiras, èra al castèl, que èra pas vendut.’ (M.-N.C.)

Mais sa science était concurrencée par les pouvoirs d'une sorte de sorcière :

‘A Sent-Andriu parèis que i aviá una femna, una mairastra qu'èra mièja sorcièira. Un jorn dièron — Almièiras es mòrt, per la plaça ! Jutja — parlava coma aquò — jutja Almièiras es pas mòrt es pas qu'emblaimat ! — E i anèt, lo brandiguèt, lo remenèt, amai lo desrevelhèt.’ (M.-N.C.)

Pouvoirs quasi surnaturels qui n'empêchaient pas les gens de mourir et de venir troubler la paix des vivants par delà le trépas : (*las trèvas*)... sauf s'ils étaient enterrés par l'abbé Bessou auquel il arrivait de versifier, même lors d'une sépulture :

‘Se i aviá qualqu'un qu'aviá trop manjat, a l'enterrament, l'abat Besson disiá :

— *S'aviás pas tant manjat e tant begut
Seriás pas aquí tot estendut
E s'aviá pas pron, disiá*

— *S'aviás pron manjat e pron begut
Belèu seriás pas aquí tot estendut!’* (G.G.)

L'*ostal* était donc l'élément stable de l'existence de chaque individu, la référence qui l'accompagnait tout au long de son existence. C'était aussi le lieu d'une sociabilité intense qui s'exprimait dans les veillées.

Las velhadas

On passait la veillée principalement à dépouiller le maïs, à trier les châtaignes, à dénoisiller ou à jouer aux cartes en buvant un coup.

On se réunissait entre voisins pour dépouiller le maïs :

‘Quand despelofràvem de milh, velhàvem.’ (F.B.)

La soirée se terminait par un réveillon bien mérité :

‘Despelofràvem, e aprèp revelhonàvem. E n'i aviá que cantavan, èra joiós aquò.’ (L.L.)

Lorsqu'on triait les châtaignes, la saison était favorable aux grillées, agrémentées de cidre :

‘Se fasiá de velhadas. Passavan las velhadas l'ivèrn duscas a onze oras empraquí. Lo monde fasiu una grelada, e de citra.’ (R.C.)

En goûtant les châtaignes on goûtait aussi le vin nouveau et l'on jouait aux cartes :

‘Lo monde apèi beviu un veirat de vin aquí. Manjàvem una grelada, un chaudèl de tres banas. Tan plan quauques còps fasiu una partida de cartas.’ (P.C.)

Et c'est au cours de ces veillées que l'on racontait la vie du pays, que l'on contait les légendes ou que l'on entonnait de vieilles chansons occitanes :

‘Dins las velhadas nos racontavan la vida del país empraquí.’ (L.V.)

Contes e racontes

Beaucoup d'histoires, dont certaines étaient vraies, parlaient des peurs et des légendes qui hantaient l'imaginaire collectif. Les peurs étaient relatives au monde de la nuit et de l'au-delà peuplé de *trèvas*, et les légendes évoquaient le *drac* et les *fachilhièiras*. Mais il y avait aussi des contes venus de fort loin dans l'espace et dans le temps, tel celui du "Rei dels peisses" que Besson situe à La Val et qui fut présenté par les enfants de l'escòla de Sent-Andriu à la *velhada* de l'opération *vilatge*.

Lo rei dels peisses

Aquel conte es benlèu lo pus vièlh que se conta dins lo país.

"Un còp èra i aviá un pescaire d'a La Val que pescava Viaur. Al prumièr còp d'esparvial trapèt un peis que li diguèt : 'Soi lo rei dels peisses. Coneissi lo present amai l'avenidor. As tres dròlles que se revertan totes tres e que van èsser d'òmes. Per eles e per tu, fai çò que te vau dire. Prendràs tres teches de mon sang dins mon fetge. Los estorraràs dins l'abeurador de la cavala e n'auràs tres cavals. Ai tres granas dins mas tripas, las semenaràs al mièg de l'òrt e n'auràs tres brancas qu'anaràs veïre cada jorn quand tos dròlles seràn lènh de tu. Tant que ton ainat aura santat e jòia la pus longa serà verda, s'es malaute o presonièr, serà flatrida. Aital serà de la segonda pel capdèt e de la trusièma pel cachaniu."

Aital sièt fach. Quand sièt bèl l'ainat, Clamir, volguèt anar far lo torn del monde amb son caval Clamiran. Al cap de tres setmanas arribèt dins un país que tot lo monde se plorava. Li contèron que d'al pus lènh que los pus vièlhs se sovengon, la vila paga a la bèstia dels set caps la renda del sang e que ongan lo sòrt èra tombat sus la filha del rei.

Lo ser Clamir decidiguèt de l'anar desliurar e s'encaminèt sul camin grand de Mena-Mòrt cap al bòsc de la bèstia dels set caps. Amb Clamiran batalhèron tota la nuèch contra la rusa, lo bren ⁽¹⁾ e la fòrça de la bestiassa. Li sautavan dessus coma lo liuç e tustavan coma una granissada e, a-s-un moment que la bèstia èra quilhada sus las patas de darrèr, la lança de Clamir li s'espintèt entremièg las de davant, la bèstia tombèt d'esquina. Èra crebada.

Lo Clamir se maridèt amb la filha del rei. Una nuèch diguèt a sa femna : 'Vesi un lum que lusís aval al fons del bòsc que tuèri la bèstia e vòli anar veïre de qu'es aquò.' E tornèt partir sul Clamiran pel camin de Mena-Mòrt. Al fons del bòsc vegèt un castèl de veïre e una vielhòta que cosinejava amb una padena que li demandèt de saufinar çò qu'aprestava. E al moment que saufinava, una cadena li tombèt sul còl e sièt presonièr.

Lo lendeman lo pescaire de Viaur trapèt la branca longa flatrida. Diguèt al capdèt, que se sonava Dramir :

'Clamir traï mal endacòm, te cal anar veïre se lo tròbas per l'asecorir.' E lo Dramir montat sus Dramiran arribèt al cap de tres setmanas dins la vila ont la filha del rei lo prenguèt per Clamir. Aital Dramir comprenguèt un pauc de que ne virava, e lo ser s'encaminèt sul camin de Mena-Mòrt. Vegèt lo lum, lo castèl de veïre, la vielha e sièt fach presonièr coma son fraire.

La segonda branca se flatriguèt e lo cachaniu, Flamir montèt sus Flamiran e n'anèt coma lo vent al secors de sos fraires.

A la vila la filha del rei lo prenguèt per Clamir e lo pialhèt qualque bocin de la daïssar coma aquò tota sola dins los pensaments. Lo Flamir li prometèt de li contar tot l'afar sens estar gaire, tan lèu que seriá tornat un còp de mai a-n-aquel bòsc.



L'abbé Bessou.
(Collection Moïse Roumagnac.)

(1) *Lo bren* : le venin.



Berthe Boissière, née Vidal en 1914 à La Boucarie.

Mas sul camin de Mena-Mòrt una votz li diguèt : “Escota me plan Flamir, soi l’esperit del rei dels peisses, malfisa-te de la vielhassa del castèl de veïre. Allòc de t’acobar sus la padena buta la pel fuòc.” Aital fèt lo Flamir que desliurèt sos fraïres. Puèi, totes tres, amb la filha del rei, tornèron dins lo país, que sèm. Cada ser la filha del rei s’anava pas jaire sens aver fiada sa conolhada. Los autres fraïres se maridèron amb doas Gardiòlas e d’aquí ven que los Lavalhòls e los Gardiòls son de cranes pescaïres.

E cric, e crac lo conte es acabat !”

d’après Justin Bessou

L’univers du conte et l’imaginaire collectif étaient peuplés d’êtres fantastiques tels que *lo drac*, ou *drap*, et *las fachilhièiras*.

Lo drac e las fachilhièiras

Lo drap était un être mystérieux que l’on avait du mal à définir, mais ce n’était pas le diable :

“Los ancïens aviù ajut vist lo drap. Sabi pas qu’es aquò ieu, pas lo diaple, sai pas que.” (R.C.)

On en parlait beaucoup sans toujours trop y croire.

“La mairina ne parlava, ne contava, mès li cresiá pas.” (G.D.)

Le *drap* avait des pouvoirs surnaturels. C’est lui qui affolait les bêtes dans les étables ou les écuries :

“La memé disiá que fasiá corre las cavalas. Disiá que entendiú las cavalas que sautavan que pednavan e i anava a l’estable. Las trovava que èran totas plenas de susors e i aviá pas degús. Disiá qu’èra lo drap que las veniá far corre.”

E apèi diguèt que aviú metut l’Angèlus, lo matin, a miègjorn e lo ser per far partir lo drap. (M.-N.C.)

Il était quelque peu facétieux et pouvait se transformer à volonté en un objet quelconque :

“Aviá una tanta que me’n contava. Una femna se’n anava pel camin, trobèt una cravata : — Qu’es polida aquela cravata ! La ramassèt. Vistament aquò tornèt partir. Èra lo Drap ! (B.B.-V.)

Personnage de légende, le *drac* devenait familier et faisait l’objet de plaisanteries de voisinage :

“Ne parlavan, quand èran joves, lo curat, a Betelha, per far paur s’abilhava amb un lençòl la nuèch, èra blanc, se vesiá. E quand lo levava, èra negre, se vesiá pas. N’i a que n’aviú paur que cresiú qu’èra lo drap.” (L.V.)

Au *drac*, personnage solitaire et masculin, correspondaient au féminin un ensemble de personnages fantastiques, les *fachilhièiras*.

Les *fachilhièiras* sont donc des femmes, et on leur prêtait des pouvoirs maléfiques ;

“Las fachilhièiras èran de femnas que parèis que portavan malur. Aquò se passava davant nosautres.” (P.C.)

Elles dansaient autour du feu :

“Las fachilhièiras, n’ai entendent parlar per la memé que disiá que alucavan de fuòcs que se vesiu que dançavan, que sautavan e apèi alucavan de fuòcs. Aquò èra brutlat apèi. I aviá de papièrs, de ronds, sai pas que. Ne m’a parlat la memé.” (M.-N.C.)

L’idée du feu est omniprésente :

“Las fachilhièiras, n’ai entendent parlar, de fuòcs...” (F.B.)

au point de confondre les *fachilhièiras* et le feu follet (*fuòc de trèva*) :

“Las fachilhièiras èran sul cementèri.” (M.-C.L.)

Elles formaient dans les prés une sorte de cercle magique au nombre symbolique :

“Las dotze fachilhièiras que dançavan per un prat. N’i a que i cresiu. Una nommada la Firmanta de la Pendariá o contava un còp aici : — Lo meu òme quand es tornat, vegèt las dotze fachilhièiras que dançavan per un prat. E èla i cresiá.” (L.V.)

On leur attribuait aussi l’arc-en-ciel :

“Quand i aviá l’arca del cèl disiu : — Tè !, i a las fachilhièiras !” (R.P.-C.)

Cet univers fantastique était également peuplé d’esprits, de revenants, qui alimentaient des récits de peurs séculaires.

Las pauras et las trèvas

Les peurs hantaient la nuit et les esprits. On en parlait pour se préparer à les affronter, pour provoquer des émotions que nos contemporains recherchent dans les films d’épouvante.

“La miá mamà parlava de las pauras. La miá mamà me parlava que un còp èra, vesiu de causas. Talament que vos fasiu de paur, que òm se deman-dava se èra vertat o pas.” (M.B.)

Les peurs étaient souvent associées à l’idée des revenants qui venaient troubler l’ordre naturel et matériel des choses et peuplaient le monde de la nuit à la croisée des chemins ou autour des cimetières. Ainsi lorsqu’une pendule s’arrêtait de façon anormale, on pensait tout de suite au surnaturel, à *las trèvas* :

“I aviá un òme que disiá que cada ser i arrestavan la pendula. Alara tot lo monde anava velhar. Veniá velhar, totjorn disiá : — Tè cal venir Julie, amb Celestina, veiràs qu’es vertat. Vos cal venir un ser totas doas. I anè-ron doas e alara quand sièron aquí entendèron pas res de tot.” (F.B.-H.)

Et les jeunes esprits forts, ne manquaient pas d’exploiter cette crainte :

“Mès pendent que los autres sabián que i aviá aquelas femnas i metèron una coja, amb una candela dedins, sus un cièis qu’aviá e que donava sus la pòrta. E quand sortiguèt vegèt la paur. Alara i tirèt un còp de fusilh, sièt la coja !” (F.B.-H.)

Parfois les farces se retournaient contre les farceurs. Par exemple, lorsque la victime emportait les chandeliers disposés pour l’effrayer :

“... E un jorn trobèt un lençòl, avián metut aquò sus quicòm aquí e quatre candelièrs, e las candelas que cramavan. Alara vegèt venir aquò de lenc, èra pas tan riche qu’aquò, e dièt : — Aquò farà plan mos afars. E ben avètz plan fach brave monde aviam pas cap de candelièr dins l’ostal e los lençòls semblan ben pron braves. Prenguèt los quatre candelièrs e los lençòls e se’n anèt. Li fèron pas cap paur. Totjorn disiá — Ai pas sachut çò qu’èra la paur ! E la paura memé qu’èra devociosa la paura èla, disiá : — Bon Diu, aquò nos portarà malur, i pensas pas !” — Tè portarà pas malur que n’aviam pas cap e ara n’avèm quatre !” (F.B.-H.)

Pour chasser les esprits de la nuit, on sonnait l’Angélus.

“— Quand veniá de sonar l’angèlus del ser, Rayet, se disiá qu’aviá acampadas las trèvas per la nèch. Per que se passejon de nèch las trèvas, se passejavan pas lo jorn. Quand los angèlus èron sonats lo monde podiu sortir.” (M.-N.C.)

Peurs, contes et légendes étaient ainsi situés dans un contexte local et les acteurs ou les témoins de toutes les histoires que l’on racontait étaient identifiés au moyen de surnoms colorés qui tenaient lieu de noms. Ces *escaisses* font, avec les proverbes et les dictons, partie du patrimoine linguistique de *Sent-Andriu*.

Paraulas d'òc

Los escaisses

Les anciens ont conservé l'habitude de désigner leurs voisins et leurs amis par les surnoms qui sont parfois attachés aux familles et aux maisons depuis des siècles. Ce sont de précieux témoignages autant par leur saveur linguistique, que par leur intérêt géographique ou cadastral. Ils n'avaient pas la valeur péjorative qu'on leur prête parfois aujourd'hui. Le surnom éclipsait souvent le nom :

“Los ancients, degús los coneissiá pas per Puèg-Bertin, amai de letras son arribadas al nom de Carelhat.” (R.P.-C.)

Les surnoms permettaient de distinguer deux familles de même nom, d'autant que les prénoms changeaient peu :

“I aviá dos Alcofe, un èra Catin, l'autre èra Lo Sartre.” (Maria Puechberty, née en 1914 à Saint-Salvadou)

On retrouve parfois grâce à ces surnoms l'ancien métier de l'ancêtre, ainsi le mot *sartre* signifie tailleur en occitan.

En voici quelques autres :

— *Betelha* : *“Disiam a cò de Panissar, e èra Tranièr. Ont es la miá dròlla s'apèlan Puèg-Bertin, mès los apelam pas qu'a cò de Carelhat. E i a un autre ostal que l'apelam La Còrna, n'i aviam un autre aquí, l'apelàvem Lo Goiet.”* (M.-C.L.)

— *Bel Pèg* : *“Lafont Jean-François dich Palmet, Lafont-Sardina, Lafont-Marsac, Tòni...”* (J.-M.L.)

— *Sent-Andriu* : *Corona-lo-Finton.*

C'est souvent dans le cadre familial, à la veillée ou au travail, que se transmettait de façon quasi immuable une bonne partie du patrimoine linguistique au travers de proverbes, de dictons, de comptines et de chansons.

Los prodèrbis

A *Sent-Andriu* l'œuvre de Bessou a très largement influencé la tradition orale au point d'occulter parfois une partie du fonds local et il est aujourd'hui difficile d'opérer une distinction entre ce qui est dû à cette influence et ce que Bessou doit au patrimoine local. Il reste que la tradition orale occitane moderne a parfaitement intégré les apports de sa gloire locale. *Besson* a collecté de nombreux proverbes et en a inventé d'autres. Ceux qui ont été recueillis à *Sent-Andriu* au cours de l'opération *Vilatge* font partie de la tradition orale même s'ils font en même temps partie de l'œuvre du célèbre curé.

Prodèrbis e diches ramosats per M. Romanhac

- *“Aòst dins un forn, setembre dins una font.”*
- *“Causa facha, conselh pres.”*
- *“Asarda qui planta, reussís qui pòt.”*
- *“Tròp de cosinièrs gastan la salça.”*
- *“Lo pan dur tei l'ostal segur.”*
- *“Lo signe val lo còp.”*
- *“En paguent Mossur se recomenda.”*
- *“Per tot país las polas graton en rè.”*
- *“Qui se grata ont se prus, fa pas mal a degús.”*
- *“Cal tirar a la lèbre quand passa.”*
- *“Totjorn la misèra tomba sus paures.”*
- *“La farina del diables se'n tòrna en bren.”*

- “Per far un monde, cal de tot monde.”
- “Jamai la vièlha voliá pas morir...”
- “Aiga mòrta, missant riu.”
- “Val mai un que sap, que cent que cercan.”
- “Un bon sabròt après la sopa, fa perdre un viatge al medecin.”
- “Quicòm i a quand los cans japan.”
- “Cada cat e cada can bolega sa coa a sa fantasiá.”
- “Quand plòu per Sent-Medard, quaranta jorns lo bart.”
- “Per Nadal los jorns alongan d’un pè de gal.”
- “Se las cabras montan pel pèg, acapta lo fuòc e tòrna al lièch.”

Autres prodèrbis e diches ramosats pels escolans e pels ancians

- “L’auta del jorn dura nòu jorns, l’auta de la nuèch dura un jorn a mièg.”
- “L’arca del matís mena lo boièr a l’arada, l’arca del ser lo ne tira.”
- “Luna mercruda cada cent ans n’i a pron amb una.”
- “Luna mercruda, femna barbuda, cada cent ans n’i a pron amb una.”
- “La nèu de febrièr demòra pas mai que l’aiga dins un panièr.”
- “Lo badar vòl pas mentir, vòl/r manjar o vòl/r dormir.” (A.B.)
- “Dins una familha ont i a doas filhas
I a pas pron de filhas
Tres filhas, pron de filhas
Quatre filhas e la maire
Aquò fa cinc diaples contra lo paire.”

(d’après Justin Bessou, cité par Raoul Couronne).



Ecole de Saint-André-de-Najac, 1988-89.

1^{er} rang, de gauche à droite : Yann Fournier - Ali Bourougaa - Olivier Monnet - Chloé Fabre - Padraic Coquet - Nathalie Le Tinnier - Michaël Olivier - Johan Simon - Patrick Blanquet - Paul Trémolières - Stéphane Bucari - Xavier Martin - Nicolas Bouysset.
2^e rang, de gauche à droite : Mme Aurore Déléris - Pascal Acquié - Loïc Monnet - Julien Dalet - Geoffrey Philipsen - Lionel Matha - Dominique Bertrand - Tristan Simon - Sabrina Fournier - Anouck Philipsen - Evelyne Blanquet - Aline Bouysset - M. Marc Duranthon.



Adrienne Rouquet, née Franques en 1906.

La structure des proverbes était assez stable et il en allait de même pour les chansons. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y avait pas de variantes. Au contraire, d'une famille à l'autre, d'une génération à la suivante il pouvait y avoir des modifications dues à la sensibilité de chacun ou à des influences extérieures.

Las cançons

L'hymne occitan, le "*Se canta*" est connu de tous les anciens dans sa version rouergate. On observe une petite variante sur le début chez certaines personnes avec "*Aval a la prada...*" au lieu de "*Al fons de la prada...*" C'était le chant que l'on entonnait en chœur notamment pendant les repas de famille :

<i>"Aval a la prada</i>	<i>Aquelas montanhas</i>
<i>I a un pibol traucat</i>	<i>Que tan nautas son</i>
<i>Lo cocut i canta</i>	<i>M'empachan de veire</i>
<i>Belèu i a nizat.</i>	<i>Mas amors ont son</i>
<i>Se canta que recante</i>	<i>Aquelas montanhas</i>
<i>Canta pas per ieu</i>	<i>Plan s'abaissarán</i>
<i>Canta per ma mia</i>	<i>E mas amoretas</i>
<i>Qu'es al pè de ieu.</i>	<i>Se raprocharán."</i> (P.M.)

Autre classique pan-occitan connu à *Sent-Andriu, Lo Boièr* :

"Quand lo boièr ven de laurar, planta aquí sa gulhada..." (A.R.-F.)

Mais l'hymne du Najaguès, "*La cançon de las segas*", interprétée par Anna Rey, œuvre de l'abbé Bessou, était également très populaire.

A ces grands classiques venaient s'ajouter des chansons pour enfants comme "*La lauseta e lo piuson*" :

La Lauseta amb lo piuson

"La lauseta amb lo piuson
Ne volián faire un mariatjon, lanteraleleta
Ne volián faire un mariatjon, lanteraleton

Ne volián faire un mariatjon
Mès avián pas res per manjar

Se de delà ne ven lo pitjon
Amb una torta de pan sul front

Per de pan n'avèm ben pron
Mès per de vin "nous n'avons nous" / non n'avèm nos

Se de delà ne ven lo bi(g)al
Que ne portava un plen barrial

Per de vin n'avèm ben pron
Mès per de sal "nous n'avons nous" / non n'avèm nos

Se de delà ne ven lo minion
Que ne portava un plen salinon

Per de sal n'avèm ben pron
Mès per de pebre "nous n'avons nous" / non n'avèm nos

Se de delà ne ven lo can
Amb la pebreta sus la coa". (R.P.-C.)

On chantait aussi des chansons plus ou moins ironiques sur les métiers ou sur les habitants des villages voisins :

*“N’i a pas jamai ajut cap
De ramonaires, de ramonaires
N’i a pas jamai ajut cap
De ramonaires dins Najac* *Que ramonèsson tan plan
Las chiminèias, las chiminèias
Que ramonèsson tan plan
Las chiminèias de naut en bas.”*
(R.P.-C.)

Le molinièr faisait souvent les frais de la verve satirique :

Quand la Marion

*“Quand la Marion se’n va al molin (bis)
A chaval sus son ase, la pinga pinga pon
A chaval sus son ase, la bèla Marion
Quand lo molinièr la vei venir (bis)
De rire pòt pas se retenir
A chaval sus...
Pendent que lo molin moliá (bis)
Lo molinièr la brandissiá (bis)
Lo lop lor mangèt l’ase, la pinga pinga pon
...
N’ai cent escuts dins mon borset (bis)
Cromparem un autre ase, la pinga pinga pon
...
Quand son paire la vei venir (bis)
Aquò’s pas lo nòstre ase, la pinga pinga pon
Lo nòstre ase aviá tres pès blancs (bis)
Lo trauc de la bufà negra, la pinga pinga pon”* (R.G.)

Les migrants saisonniers, éternels vagabonds avaient eux aussi mauvaise réputation :

En torrent de Perpignan

*“En torrent de Perpignan (bis)
Rencontri doas domaisèlas ai ai ai
Rencontri doas domaisèlas, aquò rai
Una m’invita a sopar
E l’autre a cochar amb’ela
Jirai aquí al canton
Sus un bracelet de palha
A l’ora de mièja-nèch
La palha s’èra alumada
Se n’èras vengut ambe ieu
Las te seriás pas bruladas
Las t’auriái plan bolegadas”* (E.-C.B.)

Le paysan se moquait aussi de lui même :

*“Autres còps los païsans
Èran bèstias coma de piòts
N’aviu pas de grandas rotas
N’aviu que de vials a pè
E auèi avèm lo telegrafe
Amai lo camin de fèr.”* (A.A.)

Mais le genre paysan le plus en vogue dans tous les milieux était la *pastorèla* dont le thème était toujours l’amour, parfois teinté d’humour. Il y avait “*Lo poton*” (chanté par Anna Rey), mais aussi “*La pastra e lo çaçaire*” (chanté par Adrienne et Mélanie Franques) et bien d’autres encore.



René Garrigues, né à L’Èrp en 1920.

La *velhada* s'achevait par la prière du soir qui éloignait les forces malfaisantes et ramenait la sérénité dans *l'ostal*.

La Pregària

“Nòstre sénher es en cadieira
La maire de Dieu tota prumièira
Ten lo libre dels Sents
Las candèlas alumem
‘Elas’ quela pena que el pren
Fa pas aquò ni per un ni per dos
Mas fa aquò per tots los pescadors
Birondèlas d’ont venètz vos ?
Veni de vèire signes del Paradís
Que vos sovenètz de i aver vist ?
Una planqueta destrecheta
Que los sauvats i passan
E los damnats pòdon pas
Elas, que la tristessa.
Sabi plan ça que farai ieu
Lo dirai tres còps cada sabte
Las pòrtas de l’infèrn non veirai ieu.” (M.-N.C.)

Et pour coucher les enfants la grand-mère ajoutait :

- “Al lièch Pierron !
- Ai pas sòm, mon paire
- Al lièch Pierron
- Ai pas sòm non, non.” (L.C.)

On répondait “*Bona nèch*” et on allait se coucher.

Ainsi fut et demeure *Sent-Andriou*, une communauté composite, rurale, aux profondes racines occitanes. Et au-delà des flux migratoires qui l’affectent aujourd’hui, ce petit ouvrage est toujours là pour témoigner qu’en 1989 *Sent-Andriou-de-Najac-en-Roergue* est encore une terre d’Oc.

Annexe :

identification des photos de classe

- Sur les photos de classe de l'école de Saint-André, page 73, figurent probablement, aux côtés du Directeur M. Debruel, la plupart des élèves inscrits entre 1904 et 1914.
Frédéric Calvignac, Barthélémy Espié, Rémy Déléris, Henri Rayet, Léopold Larmand, Moïse Calvignac, Alfred Escaffre, Jean Calvignac, Paul Calvignac, Alfred Sesières, Amédée Marty, Donatien Garrigues, Avenant Falipou, Jean Trullen, Eloi Dalet, René Allègre, Ernest Bauguil, Adrien Rayet, Firmin Boyer, Paul Roumagnac, Maurice Amans, Armand Hibert, Michel Calvignac, Zéphirin Fidain, Joseph Déléris, Alfred Boyer, Olivier Loupias, Félix-Joseph Dalet, A. Blanc, Aimé Cavallé, Ferdinand Loupias, Roger Loupias, Justin Bacquier, Gaston Viala, Paul Dalet, Francisco Trullen, Raymond Trullen, André Arnaud, Moïse Rivière, Félix Cathala, Jules Lagarrigue, Esteban Loupias, Henri Rey, Ellen Hibert, Gabriel Matha, Sylvain Blanc, Adrien Dalet, Gabriel Tranier, Clovis Carel, Germain Loupias, Gabriel Roumagnac, Edmond Vergnes, Ernest Loupias, Ellen Hibert, Gabriel Lagarrigue, Marcellin Calvignac, Aurélien Couronne, Léopold Couronne, Roger Calmette, Gabriel-Auguste Alaux, Jean-Louis Bertrand, Raymond-Ernest Bories, Célestin Mercadier, Jean Calvignac, Marcellin Bauguil, Angéli Falipou, Yves Couronne, Denis Guibert, Marius Roumagnac, Roger Delbruel, Sylvain Marty, Charles Dalet, Alfred Falipou, Germain Roumégoux, Paul Calvignac, Bienvenu Blanc, Fernand Allègre, Léopold Déga, Fernand Guy, Louis Vabre, René Gayraud, Gabriel Pradines, Honoré Donaté Blanc, Jean-Pierre Léopold Matha, Roger Marius Angély Falipou, Jean Honoré Henri Estébénet, Lucien Couderc, Optat Blanc, Camille Déga, Olivier Loupias, Auguste Ronat, René Miquel, Rémi Couffin, Irénée Couffin.
- Ecole libre de filles de Saint-André, 1918, page 75.
De gauche à droite :
1^{er} rang : *Celina de Madèrn dal Pontal, Fernanda de Liton d'a Sent-Andriu, Cecila Igonet d'a Canabral, Janeta de Pradinon d'a Sent-Andriu, X, X, Marcèla d'Abel d'a Canabral, Aurelie de Blanquet d'a La Bòia, Denisa de Càire d'a La Gangetari, Emmà Degà d'a La Capelanià, X, Estèr d'Isard d'a La Gangetarià.*
2^e rang : *Elia d'Abel de Canabral, Ida Chambert, Maria de Cofin d'a La Pendarià, Cecila Vernhet d'al Boscal, Maria Degà d'a La Capelanià, Loïsa de Filipa d'a Canabral, Lisòta de Martin d'a Las Combas de Najac, Ivòna de Barbança, d'al Pradel, Fernanda d'Igonet d'a Canabral, Elena de Boissières d'a La Barraca, Leà de Jan-Pièra d'a Sent-Andriu.*
3^e rang : *Leà de Joachim d'al Boscal, Noelisa d'a La Pendarià, Mariton de Corona d'a Canabral, Mariton de Sudres d'a la Maison Nòva, Marie de Bassa d'al Camin Grand, Lisòta d'Isard d'a La Gangetarià, Enrieton de Pierròt d'a Canabral, Leà de Filipa d'a Canabral.*
La regenta : Mlle Cadillac.
- Ecole laïque de Saint-André, 1919, page 75.
De gauche à droite :
1^{er} rang : Henri Sanchez, Ernest Guibert, Camille Boissière, Roger Roumagnac, Louis Cavallé, Aimé Mercadier, André Vabre, Jean Dalet, de l'Oratoire.
2^e rang : Esther Chambert, Albanie Roumagnac, une sœur de Donathée Blanc, Marthe Mercadier, Raymonde Mercadier, Monette Andrieu, Léa Vaysse, Angèle Loupias.
Les institutrices : Mmes Delbruel et Andrieux, une remplaçante.
- *Escòla de Betelha*, page 75.
1^{er} rang : *Madama Tornier — una adjoenta per far l'escòla al dròlles, Luceta de Vialèlas, Fortunè de Vialèlas, Madelena de Jaffre, Gilberta de Segonds, Melanià de Franquas, Anna de Lacan, Margarida de Chanceré, Leà de Lacombas, Roseta de Català, Camilha de Blanc, Madama Sesquieidas, la regenta.*
2^e rang : *Ivòna de Dalet, Georgette de Vialèlas, Ida de Ricard, Ivòna de Jaffre, Ivòna de Tranièr, Ivòna de Granièr.*
3^e rang : *Raol de Granièr, Benjamin de Bòsc, Marius de Chanceré, Fernand de Tresieidas, Loïs de Gibèrgas, Jòrdi des Sesquieidas, Odeta de Degà, Lucien de Blanc, Camilha de Blanc, Benjamin d'Alcofa, Maria-Loïsa de Verdièr, Noè de Miquèr, Justin de Lafon, Maria-Loïsa de Vialèlas, Andreà de Tresieidas, Loïs de Bòsc.*
- Ecole publique de Saint-André, 1926-1927, page 76.
En haut de gauche à droite :
1^{er} rang : Gilbert Vidal, René Lacroix, Philémon Blanc, Blanc, André Bories, André Clanet, Paulette Cluzel, Tranier, Renée Chambert, Alice Roumagnac. Instituteurs : Mme Delbruel en haut à gauche, Mme Clanet (incomplet).
2^e rang : René Garrigues, Denise Hugonnet, Renée Sanchez, Marthe Roumagnac, Fernande Collon, Fernand Barthe, Paul Montauray, Marcel Lacombe.
3^e rang : Berthe Murat, Jean Médal, Roger Hugonnet, Fernand Hugonnet, Aimé Dega, Maurice Rigal, Louis Cavallé, Henri Sanchez.
4^e rang : Raymond Galan, Maurice Pradines, Amédée Matha, Esther Chambert, Angèle Loupias, Berthe Vidal.
- Ecole laïque de Saint-André, 1929, page 76.
De gauche à droite :
1^{er} rang : Jean Paul, Eva Tranier, Blanc, de la Sarrie, Besombes, des Combes, Michel Courrège, Robert Rigal, Georges Cros, André Philippe, Paul Cayre, René Calvignac, Robert Cardine, Moïse Blanquet.
2^e rang : Antoinette Clanet, Jean Dalet, Renée Cluzel, Georges Lacombe, Yvette Dalet, Jean Lacroix, Rémi Couronne, Moïse Roumagnac, André Lagarrigue, Jean Tranier, Raymond Déléris, Fernand Blanquet, Jean Ardila.
3^e rang : André Boric, Sanchez, René Chambert, Marguerite Ardila, Denise Hugonnet, Mlle Sanchez, Roumagnac, Fernand Barthe, Fernand Hugonnet, René Garrigues, Paul Montary, Gaston Pradines, Gilbert Vidal.
4^e rang : Lauréa Larman, Léa Lacroix, Paulette Cluzel, Marcelle Jean, Renée Cros, Lucette Larman, René Lacroix, Benjamin Taché, Sylvain Gayraud, Georges Pradines, Blanc, de La Sarrie, André Clanet, Fernand Pradines, Blanc, de La Sarrie.
Instituteurs : Mme Clanet, Mme Delbruel, M. Clanet.
- Ecole de Saint-André, 1954, page 76.
En haut de gauche à droite :
1^{er} rang : Bernard Albert, Hervé Alcouffe, André Bosc, Ginette Taché, Simone Puechberty, Geneviève Bosc, Claude Miquel, Georges Bosc, Guy Bosc.
2^e rang : Charles Bosc, Francis Barbance, Michel Bosc, Pierre Calvet, Rolande Albouy, Josette Albouy, Claude Tranier, André Pilot.
3^e rang : Christian Loupias, Yves Bessière, Paul Bosc, Bernard Bosc, Mauricette Taché, Claude Barbance, Aimé Pilot.

Personnes ayant participé à l'identification des photos et cartes postales : Ernest-Camille Boissières - André Bosc, de Bêteille - Juliette Bosc, de Bêteille - Ernest Dalet - Fernande Dalet - Mme Dazel - Famille Déléris - M. Franques, de *Bèl-Pèg* - Ida Gayraud - Lucette Larman - M. et Mme Loupias, de Bêteille - Mme Luans - Mme Massot - M. et Mme Palaziié - Mme Portes - Mme Rey - Mélanie Ricous - Famille Rigal-Tranier - Moïse Roumagnac - Mme Soave - M. et Mme Vabre.

Index des personnes enquêtées

		Pages			Pages
A.A.	Achille Arnal	42 - 84 - 138 - 141 - 142 - 144 - 152	L.C.	Louis Cadène	22 - 39 - 40 - 98 - 103 - 127 - 128 - 155
A.B.	André Bories	87 - 105 - 122 - 126 - 136 - 137 - 140 - 151	L.L.	Léa Lacroix	47 - 112 - 115 - 116
A.F.	André Franques	126 - 127 - 133	L.L.	Lucette Larman	90 - 91 - 93 - 94 - 107 - 121 - 122 - 127 - 133 - 135 - 140 - 146
A.G.-B.	Alice Gasquet, née Blanc	133	L.M.	Louis Médal	87 - 100 - 125
A.L.	André Lagarrigue	19 - 100 - 105 - 107 - 108 - 109 - 111 - 112 - 113 - 115 - 116 - 117 - 124 - 125 - 126 - 127 - 128 - 129	L.S.-D.	Lucie Sudres, née Dazel	82 - 93
			L.V.	Louis Vabre	71 - 80 - 83 - 89 - 91 - 98 - 99 - 101 - 102 - 103 - 105 - 106 - 108 - 116 - 117 - 120 - 129 - 134 - 135 - 140 - 146 - 148 - 149
A.L.	André Laumond (curé)	80 - 81 - 83	M.B.	Marguerite Barthe	47 - 102 - 105 - 112 - 125 - 138 - 149
A.L.-B.	Agnès Loupias, née Bosc	82 - 84	M.C.	Moïse Caussanel	27 - 40 - 99 - 117 - 119
A.P.	Aimé Palazié	25 - 104 - 106 - 114	M.-C.L.	Maximin-Camille Loupias	29 - 40 - 81 - 84 - 99 - 143 - 148 - 150
A.R.-F.	Adrienne Rouquet, née Franques	151 - 152 - 153 - 154	M.F.	Marius Fabre	38 - 39 - 40 - 41 - 42 - 90 - 91 - 98 - 105 - 107 - 113 - 135
A.R.-L.	Anna Rey, née Lacan	85 - 86 - 90 - 91 - 96 - 99 - 109 - 110 - 116 - 152 - 153	M.F.-D.	Marinette Fabre, née Dalet	86 - 133
			M.G.-C.	Maria Guises, née Clapier	82 - 119 - 123 - 124
A.T.-R.	Alfonsette Tranier, née Rigal	27 - 29 - 119 - 143	M.I.	Maurice Itié	88
B.B.-V.	Berthe Boissières, née Vidal	148	M.-L.B.	Marie-Louise Blanc, née Roumagnac	98 - 108 - 124 - 135
E.B.-D.	Eloïse Bessières, née Délérís	123	M.-L.C.	Marie-Louise Cayre, née Roumagnac	120 - 126 - 128
E.C.	Elise Cévennes	47	M.-L.L.	Marie-Louis Lagarrigue	109 - 116 - 123
E.-C.B.	Ernest-Camille Boissières	83 - 141 - 142 - 153	M.-L.P.	Marie-Louis Palazié	24 - 92 - 93
E.D.	Ernest Dalet	21 - 32 - 74 - 83 - 87 - 90 - 94 - 97 - 102 - 103 - 104 - 110 - 111 - 112 - 113 - 115 - 116 - 128 - 129 - 130 - 135 - 142	M.-N.C.	Marie-Noëlle Couffin	67 - 71 - 74 - 83 - 92 - 95 - 104 - 106 - 123 - 129 - 130 - 131 - 136 - 146 - 148 - 149 - 155
					94 - 96
E.M.-F.	Elia Matha, née Ficat	119 - 127 - 125	M.P.	Maria Portes	150
E.T.	Emilien Tranier	85 - 93 - 95 - 99 - 101 - 108 - 116 - 123 - 125 - 128	M.P.	Maria Puechberty	24 - 86 - 108 - 119 - 137 - 150
F.B.	Fernand Barthe	29 - 105 - 111 - 112 - 146 - 148	M.R.	Moïse Roumagnac	72 - 153 - 154
F.B.-H.	Fernande Blanc, née Hugounet	25 - 84 - 88 - 107 - 109 - 115 - 116 - 120 - 149	M.R.-F.	Mélanie Ricous, née Franques	29 - 40 - 41 - 99 - 109 - 111 - 126
F.D.-H.	Fernande Dalet, née Hugounet	107 - 135	M.T.	Maurice Tranier	19 - 119 - 129
F.G.	Fernand Ginestet	26 - 38 - 39 - 40 - 41 - 42 - 89 - 90 - 91 - 102 - 103 - 111 - 113 - 128	N.D.	Norbert Délérís	39 - 146 - 148
			P.C.	Paul Cayre	19 - 72 - 77 - 135 - 152
F.T.	Fernand Trézières	99	P.M.	Paulette Massot, née Cluzel	26 - 39 - 40 - 42 - 47 - 52 - 72 - 81 - 101 - 102
G.B.	Georges Blanquet	39 - 40 - 41 - 42 - 85 - 128	R.A.-M.	Raymonde Alaux, née Mercadier	37 - 38 - 72 - 81 - 82 - 91 - 92 - 93 - 94 - 105 - 112 - 113 - 114 - 115 - 116 - 120 - 124 - 125 - 129 - 140 - 141 - 142 - 143 - 146 - 148 - 151
G.C.	Gaston Cayre	37 - 38 - 91 - 98 - 109 - 110 - 111 - 112 - 113 - 115 - 117 - 120 - 133 - 135 - 137	R.C.	Raoul-Léopold Couronne	124
					153
G.D.	Gabriel Dega	47 - 51 - 67 - 82 - 90 - 91 - 92 - 108 - 125 - 126 - 148	R.C.-V.	Rosa Cayre, née Vigié	105 - 106 - 107 - 108 - 114 - 117
G.G.	Georges Galan	146	R.G.	René Garrigues	50
G.P.	Gaston Périé	88 - 89 - 114	R.L.	Robert Loupias	98 - 125 - 127 - 128 - 137
G.V.	Gilbert Vidal	92 - 110	R.P.	Raymond Puechberty dit Carelhat	59 - 84 - 101 - 141 - 142 - 149 - 150 - 152 - 153
H.B.	Honoré Blanc	102 - 103 - 105 - 109 - 115 - 116 - 120	Y.F.-A.	Yvette Franques, née Alcouffe	84 - 135
			Y.H.	Yves Hugounet	98
H.C.-H.	Henriette Couderc, née Hibert	88 - 99 - 128			
H.P.	Hubert Pezet	144 - 145			
I.B.-F.	Ida Blanc, née Falguières	105			
I.G.	Ida Gayrard	90 - 101 - 109			
J.B.	Jean Bertrand	85			
J.B.-D.	Juliette Bosc, née Delclaux	84			
J.D.	Jean Dalet	95 - 96 - 102 - 107 - 123 - 125			
J.F.	Jacques Falipou	101 - 112 - 137			
J.M.	Jean Massot	99 - 102 - 107 - 129			
J.-M.L.	Jean-Marie Lafon	99 - 100 - 108 - 109 - 110 - 113 - 121 - 126 - 128 - 129 - 133 - 150			
J.V.-B.	Juliette Vidal, née Boissière	82			

Rouergue, terre d'oc...

Livres "Opération *Vilatge*"

collection dirigée par Jean-Pierre Gaffier

Déjà parus :

— **Vailhourles**

128 pages, 20×28 cm, 150 photos noir et blanc, 160 F.

— **Saint-André-de-Najac**

160 pages, 20×28 cm, 250 photos noir et blanc, 180 F.

A paraître :

— **Salles-la-Source**

— **Saint-Parthem**

Cassettes "Mémoires sonores"

collection dirigée par Daniel Loddo

édition du Groupement de recherche ethnographique en Midi-Pyrénées (G.E.M.P.)
en association avec le C.A.L.E.R.

— **Balade d'Olt, *valòia d'òlt***

Chants, musiques, contes et paysages sonores de la haute vallée d'Olt, durée environ 60 minutes, 60 F.

— ***Cantaires e contaires del Najagués***

Chanteurs et conteurs du canton de Najac, durée environ 60 minutes, 60 F.

— **Saint-André-de-Najac**

Opération *Vilatge*, durée environ 45 minutes, 60 F.

— **Salles-la-Source**

Opération *Vilatge*, durée environ 60 minutes, 60 F.

Film

— **Marcel Tayrac, *batelièr d'Òlt***

d'Yves Chahuneau

Documentaire 16 mm, noir et blanc, durée 23 minutes, son optique.

Document

— **Rouergue, terre d'oc**

Sélection sur cassette audio des meilleurs moments de la semaine "Rouergue, terre d'oc", organisée du 14 au 18 mars 1989 à Paris par le Conseil général de l'Aveyron et l'Institut d'estudis occitans, durée environ 90 minutes, 60 F.

Prix franco de port.

Commandes à adresser au : C.A.L.E.R., 5, avenue du Maréchal-Joffre, 12000 RODEZ - Tél. 65 42 89 95.

Achévé d'imprimer en décembre 1989
par les Imprimeries Maury S.A.
Saint-Georges-de-Luzençon, 12102 Millau

Dépôt légal : décembre 1989

Maquette : J.-P. Gaffier / C.A.L.E.R.
Photocomposition : Claude Gaillac, Rodez
Photogravure : Bic Graphic, Rodez

257 photos near B

